

RÉMY DE BORES



2047

LES LARMES DES ANGES



2047, LES LARMES DES ANGES

DU MÊME AUTEUR
CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

MEURTRE À HAROUÉ (2009)
NÉREÏAH (2008)
RENCONTRE DU 27^E TYPE (2006)
JEUX DE DAMES (2004)

RÉMY DE BORES

2047,

LES LARMES DES ANGES

ROMAN

Ce livre est une œuvre de fiction. Les noms, les personnages, les lieux et les événements sont le fruit de l'imagination de l'auteur ou utilisés fictivement. Toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou mortes, des événements ou des lieux serait pure coïncidence.

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, au terme des alinéas 2 et 3, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayant cause est illicite » (alinéa 1 de l'article 40).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivant du code pénal.

Déjà paru sous le titre : 47, l'année des anges

© 2005 – *Rémy de Bores*

© 2010 – *Les éditions Rebelyne* - ISBN 978-2-916551-16-6

*à Suzy,
à France,
à Virginie,
à Layla,
cette nouvelle mouture de mon utopie,
aux quatre femmes précieuses de ma vie,
avec toute ma tendresse*

*Imaginez ! Aucune possession !
Je suis émerveillé si vous le pouvez.
Plus de cupidité ni de faim,
Une fraternité humaine.
Imaginez tous les gens,
Se partageant le monde !*

*Vous devez dire que je suis un rêveur,
Mais je ne suis pas le seul.
J'espère qu'un jour, vous nous rejoindrez
Et que le monde vivra uni.*

John Lennon, Imagine (1964)

*Toute ma vie, je n'ai vu que des temps troublés,
d'extrêmes déchirements dans la société,
et d'immenses destructions ;
j'ai pris part à ces troubles.*

Guy Debord, Panégyrique (1989)

*L'acte essentiel de la guerre est la destruction,
pas nécessairement de vies humaines,
mais des produits du travail humain.
La guerre est le moyen de briser [...] les matériaux
qui, autrement, pourraient être employés à donner
trop de confort aux masses
et, partant, trop d'intelligence en fin de compte.*

George Orwell, 1984 (1949)

AVANT-PROPOS

Nous vivons dans un monde régi par les lois de la République, les lois de l'Europe, les lois du Marché (avec une majuscule encore plus grande). Nous sommes pris dans un carcan tel que nul ne dispose de son libre arbitre.

Un énarque (comment appelle-t-on ceux qui sévissent à Bruxelles ?) a décidé de la quantité de sel que vous devez absorber par jour, un autre, de la vitesse maximum à laquelle vous êtes autorisé à rouler, celui-ci de la provenance de votre steak que vous devez cuire à point et sans beurre, celui-là combien de fois vous pourrez consulter votre médecin cette année, cet autre encore vous invite fortement à ne plus téléphoner au volant, à ne pas fumer, à ne pas boire, à enfiler une capote... Que sais-je encore ? Plus personne ne peut même choisir quand il part en vacances (c'est Bison Futé qui s'en occupe).

Nous existons au cœur d'un paradoxe : un monde inique enfermé dans ses lois. Un monde où il vaut mieux s'enrichir sur le dos des contribuables à grand renfort de pot-de-vin et de fausse facture, plutôt que circuler à 180 km/h sur une autoroute droite et déserte dans une voiture pourtant plus sécurisée qu'un transport de fonds après avoir dégusté quelques verres d'un sublime Pommard et couronné le repas d'un merveilleux Armagnac centenaire. Si, en plus, vous êtes accompagné de votre jeune maîtresse, une cigarette aux

lèvres et un portable à la main, vous devenez instantanément l'archétype du délinquant, un odieux criminel valant pis que pendre. Inutile de plaider l'irresponsabilité ou de quêter la mansuétude de vos juges, vous êtes promis à la récidive. La rue déjà réclame votre tête, vous êtes perdu.

Le peuple à la dérive a demandé plus de rigueur, plus de sécurité, plus de règles, plus d'autorité. C'est fait. Ma maman disait « qui sème le vent récolte la tempête ». Pourquoi personne n'écoute-t-il plus sa maman, de nos jours ?

Tous les gouvernements, tous les hommes politiques, partout dans le monde, sans aucun clivage droite-gauche, rêvent secrètement d'imposer des lois. « *Dura lex sed lex* » disaient les anciens, au moins ceux qui parlaient latin et acceptaient les lois sans les discuter. Georges Orwell avait nommé l'organe répressif de son prémonitoire *1984*, le Ministère de l'Amour. Je suis persuadé que certains petits despotes d'aujourd'hui n'hésiteraient pas un seul instant à lui emboîter le pas, arguant même que c'est pour notre bien, sur le mode « qui aime bien châtie bien ». Ce qui, entre nous, n'est pourtant plus d'actualité, puisqu'une loi sanctionne les méchants parents qui tenteraient d'inculquer les bonnes manières à coups de taloche à leur turbulente progéniture. Autrement dit : « faites ce que je dis, mais pas ce que je fais ».

Bientôt, il n'y aura plus que les endroits réprouvés par la morale pour pratiquer la fessée.

Et notre monde malade de ses gouvernants et dépourvu de gouvernail, où va-t-il s'échouer, sur quels écueils lointains se cognera-t-il, contre quel conflit se fracassera-t-il ?

Mon roman qui, pourtant, est tout sauf un pamphlet, extrapole mes craintes et les projette dans le futur, un futur très proche finalement, à peine plus éloigné que ce mois de mai mythique où des adultes, retombés en enfance, et des

enfants trop tôt adultes, ont retrouvé un peu du paradis perdu en imaginant un monde de joie et d'amour, un monde sans haine où les seules batailles se font avec des fleurs, un monde idyllique...

Peut-être le monde de Lune, mon monde. Et il s'en passe des choses dans ce monde !

J'ai écrit ce petit texte le 30 juin 2005 et, quatre ans après, il semble de plus en plus d'actualité. Notre univers un peu fou erre de Kyoto à Johannesburg et de Rio à Copenhague pour tenter de se désintoxiquer de ses addictions au progrès et à la démesure. Hélas, nos dirigeants sont incapables de se réformer alors, ils essaient de nous convaincre de le faire à leur place à coups de taxe carbone et de limitations en tout genre, sans regarder un seul instant la vérité en face.

Pourtant cette vérité est limpide : l'univers a changé, c'est à l'homme de s'adapter, maintenant. Aucune des gesticulations ridicules de nos élus ne modifiera d'un iota notre avenir. Il va falloir s'armer de courage et apprendre à partager avec les autres.

À l'heure où certains veulent croire au renouveau de l'identité nationale, il faut envisager l'identité humaine et ne plus chasser ignominieusement les immigrés qui viennent grappiller nos miettes. Le temps de l'égoïsme est révolu, à moins, bien sûr, que nos édiles ne se résolvent à une radicalisation du problème. Alors, et je le regretterai, on se mettra à nouveau à parler de sang impur abreuvant nos sillons.

Et là, encore, j'espère que les derniers humains dignes de ce nom n'auront qu'une solution : rejoindre Lune au pays de l'Utopie humaniste.

Laumurru Etxea, 8 décembre 2009

CHAPITRE I

Les essuie-glaces ont peine à contenir la pluie huileuse et chargée de suies qui fouette les vitres fumées. Dans le halo jaunâtre des phares, Frank Zahl distingue vaguement les maisons basses de briques rouges ternies par des décennies de rejets industriels. Tous les volets sont tirés, mais on aperçoit çà et là les éclats lumineux changeant des multi-M. Malgré le climatiseur, Frank, enroulé dans son parka sombre, envie la douce chaleur qu'inspirent ces intérieurs protégés, qu'il imagine douillets et imprégnés de quiétude. Il conduit lentement, attentif à ne pas dépasser la vitesse limite ni éveiller le moindre soupçon de la part des Brigades pour la Tranquillité des Populations Urbaines, héritage direct des unités de police mis en place pendant le délire sécuritaire du début du siècle, ce qui leur vaut encore le sobriquet de sarcoflics. Suréquipés et surentraînés, ils sont surtout redoutés pour leur omnipotence et leur paranoïa qui leur vaut une haine indéfectible des jeunes, des sans-abri, des chômeurs et de tous les gens marginalisés par la paupérisation grandissante des anciens pays riches. Il ne fait pas bon être surpris par eux sans pouvoir expliquer sa présence. Les interrogatoires sont musclés et la rétribution au rendement justifie toutes les méthodes. Ils sont régulièrement vilipendés par l'Organisation Mondiale des Droits des Hommes et des Femmes, mais les citoyens ordinaires, seuls autorisés à voter,

leur sont reconnaissants de dresser une barrière entre eux et la racaille des laissés pour compte, vivant de rapines et de charité. Frank a déjà croisé plusieurs de ces voitures bleu sombre, hautes sur pattes, au style agressif, construites exclusivement pour eux, difficile compromis entre le véhicule de loisirs et le blindé, rapide, renforcée et disposant d'un armement léger mais efficace. Les initiales BTPU scintillant dans la nuit sont plus dissuasives qu'aucun gyrophare. Les exploits des sarcoflics sont contés, à grand renfort d'images, chaque soir sur tous les faisceaux du multi-M, lors des chroniques intérieures. Les utilisateurs sont incités à envoyer des messages d'encouragement aux troupes d'élite et à signaler toute suspicion de désordre. Il est devenu impossible pour quiconque de se fâcher avec son voisin de peur de voir arriver un de ces héros en uniforme de kevlar bleu, botté, ganté et casqué de noir, le pistolet à inertie braqué à hauteur de poitrine.

Des lampadaires noyés dans la crasse et le brouillard annoncent le début du centre-ville. Frank bloque sa vitesse sur 30 km/h. Les pneus chuintent sur le bitume fatigué, concurrençant le bruit lancinant des essuie-glaces. Les immeubles sont plus hauts, surmontés de corniches de pierres, les trottoirs sont plus vastes et certaines fenêtres sont allumées, révélant des intérieurs cossus. Il ne regarde pas vraiment, mais se sent rassuré de trouver un peu de vie dans la noirceur ambiante. Il arrive sur la grande place illuminée comme pour une représentation. La mairie, la questure et l'hôtel du Trésor brillent de tous leurs feux face à la cathédrale dont les vitraux jettent des reflets d'or, de saphir et de pourpre. Tout cela en pure perte, puisque pas un chat n'est visible dans ce déluge de lumière qui rivalise un instant avec la pluie incessante.

Une voiture de patrouille est en embuscade au fond de la place, deux minces volutes de fumée grise sortant de ses échappements. Frank la repère immédiatement. Il vérifie du coin de l'œil qu'il ne dépasse pas la vitesse limite. Il espère qu'aucun panneau de circulation ne lui a échappé. Il pose calmement les mains en haut du volant, se compose un visage lisse et insouciant et se concentre sur le faisceau de ses phares. Il a conscience d'être observé au travers du pare-brise fumé. Un mince projecteur l'illumine au moment où il passe devant les patrouilleurs, il tourne légèrement la tête à droite, comme le ferait n'importe quel automobiliste et passe, l'œil toujours fixé droit devant. Pas de sirène stridente, pas de rugissement de moteur. Dans son rétroviseur, il voit la voiture toujours immobile. Un peu de sueur coule le long des tempes qu'il n'ose essuyer de la main, par superstition.

Les lampadaires se font plus rares en quittant le centre pour de nouveaux faubourgs aussi tristes et sales que les précédents. Ici, certaines maisons n'ont plus de volets, mais aucune lumière n'en filtre pour autant. La pluie s'est amplifiée et bientôt son univers visuel se résume au seul pinceau de ses phares. L'employé de la station-service lui a décrit le Bar de la Forge, mais, dans cette ambiance d'apocalypse, il craint de ne même pas l'apercevoir. Il roule presque au pas et écarquille les yeux pour scruter les ténèbres humides. Il entrevoit une lueur dans le lointain, rouge, malsaine : l'usine chimique de Neuve-Ville. Curieux nom pour un site à l'écart de toute agglomération depuis la catastrophe de 23, à moins que les sept mille morts et les douze mille blessés n'aient constitué la population de cette ville fantôme.

Une lumière surgit du néant sur sa gauche : deux spots clignotant rouge. C'est la description que lui a faite le pompiste du seul bar de la région. Frank se gare sur le terre-plein

face à l'établissement et coupe son moteur. Les essuie-glaces s'arrêtent brusquement laissant place à un silence absolu. Seuls les feux témoins, aux quatre coins du véhicule, trahissent sa présence. Il frotte la vitre avec la manche de sa veste pour tenter de voir l'intérieur du café : un long comptoir en composite poli, un alignement vertigineux de bouteilles colorées devant un vaste miroir, de hauts tabourets de fer, le tout baignant dans une lumière orangée. Un seul client est accoudé au bar, debout face au patron lourd et massif. Frank distingue clairement les deux hommes malgré la distorsion de la pluie, toujours abondante. À part cette oasis de lumière, ce coin de banlieue semble désert, coupé du monde à tout jamais. Qui sont donc les habitués de ce rendez-vous de nulle part ? Qui sont les fantômes qui boivent les alcools multicolores ? Par quel miracle cet établissement isolé est-il encore ouvert ? Frank envie la tiédeur qu'il devine derrière la vitre éclairée, il ne refuserait pas la délicieuse brûlure d'un cognac chambré, ou même un café bien serré chapeauté de crème. Le client lève son verre, boit d'un trait ce qui doit être de la bière et essuie ses lèvres d'un revers de manche. Le patron pousse le verre vide dans le bac à plonge et frotte le bar du bout de son chiffon. Le client enfle son manteau et se coiffe d'une casquette de chasse. Il salue le barman et se glisse dehors en arrondissant le dos sous l'orage. Frank le regarde approcher. Il a verrouillé les portes et tient son doigt en équilibre sur la commande de vitre. L'homme frôle l'auto sans ralentir le pas et Frank ne quitte pas des yeux les mains sombres dépourvues de gant. L'index s'arrondit, rejoignant le pouce, pendant que les autres doigts se dressent : c'est le signal. L'homme s'installe dans sa voiture, d'un modèle aussi banal que celle de Frank, les phares éclairent un instant le bar, faisant miroiter

les bouteilles, puis la route. Frank démarre à son tour, tous feux éteints, guidé par les lueurs rouges qui le précèdent.

Les spots du bar ne sont plus qu'un vague point lumineux dans le rétroviseur, les maisons basses se sont raréfiées jusqu'à disparaître du paysage dans ce no man's land précédant l'usine de l'apocalypse, qui jeta dans la rue des milliers de gens à la veille de Noël 23. La première voiture ralentit, puis stoppe sur le bas-côté, Frank la dépasse et se gare devant. Il déverrouille le coffre et reste assis dans le noir. Ses consignes sont formelles : aucun contact, aucune parole, aucun signe. Avoir détaillé la silhouette dans le bar est déjà une faute. La malle s'ouvre et se ferme sans un bruit, juste un léger balancement des suspensions fatiguées. L'homme fait demi-tour sur la route déserte, retournant vers la civilisation, sûrement vers une maison douillette, où l'attendent une femme et un enfant, un garçon bien sûr, comme dans toutes les familles heureuses. Peut-être s'arrêtera-t-il au Bar de la Forge pour une dernière bière accompagnée ou non d'un petit genièvre. Frank regarde la voiture disparaître dans la nuit. La partie est engagée, maintenant il ne peut plus reculer. Il est obligé d'aller jusqu'au bout de sa mission. Il quitte l'habitacle tout chaud pour vérifier le matériel, en maudissant les règles de sécurité qui le contraignent à se mouiller pour chercher les instructions et le traceur, alors que le courrier aurait très bien pu les lui donner en mains propres par la vitre ouverte. Il utilise sa lampe au rayon fin comme une aiguille pour récupérer ce dont il a besoin. Au passage, il voit la valise oblongue vert sombre dont il devra se servir tout à l'heure. Les quelques secondes passées à l'extérieur l'ont frigorifié, de l'eau a coulé dans le col de son parka pendant qu'il était penché et ses souliers sont trempés. Il espère que l'Organisation n'a pas oublié les

bottes et le ciré. Il n'a aperçu qu'un sac de toile et une caisse en bois à côté de la valise.

Il prend sa lampe entre ses dents pour déchiffrer les instructions laconiques :

« Hangar C — très éclairé — Lettre C en blanc à côté porte métallique — Respecter endroit fixé — Un seul coup. »

Frank retourne le papier, mais le dos est vierge. Il espérait plus de détails. Il glisse la carte mémoire dans son multi-M dont l'écran palpite d'un point vert.

Frank allume ses phares, pousse le chauffage au maximum et quitte le bas-côté. Au bruit monotone des essuie-glaces, s'ajoute le bip aigu du traceur. Droit devant ! Si la liberté est à ce prix, il est prêt à le payer. L'horizon rougit. Il a un peu la sensation de contempler l'entrée de l'enfer. La pluie battante s'est transformée en léger crachin chargé d'huile qui forme une pellicule irisée dont les essuie-glaces ne parviennent plus à se débarrasser. Il a presque l'impression de rouler dans une brume écarlate, de traverser un monde irréel. Le bip s'accélère et le point quitte le zénith de l'écran pour s'orienter vers la gauche. Frank devine, plus qu'il ne voit, une étendue d'eau et, au loin, un bâtiment moderne où scintille une tour de bureaux dont chaque fenêtre ou presque est éclairée. La petite route qu'il emprunte, indiquée par son mentor électronique, est tout juste carrossable, s'il en croit les grincements d'essieux et le roulis qui anime l'habitacle. Il roule au pas, sans lumières, en se repérant sur les reflets rougeâtres qui irisent les buissons. La lune s'est levée, perçant par endroits la couche de crasse, ajoutant un éclat malsain à l'ambiance de fin du monde. Le point vert est maintenant au centre de l'écran et le bip est presque continu. Frank ralentit encore. Il distingue plus clairement les berges sablonneuses devant lui et sa cible, à

droite des bureaux, le rideau à demi relevé flanqué d'un C gigantesque. Le sifflement est continu, mais même sans le traceur, il se serait arrêté pile à cet endroit. Le préparateur de l'opération a eu le nez creux, ou de bons indicateurs. Il ignore ce que contient ce hangar, mais souhaite vivement qu'il s'agisse bien de son objectif. L'Organisation a choisi la cible, l'exécuteur et le moment et l'Organisation ne se trompe jamais, du moins, il l'espère. Il éteint le traceur, coupe son moteur et se concentre dans le silence revenu. À sa droite, la lueur rouge, plus intense maintenant que la pluie s'est calmée, palpite comme un organe malade, traversée d'éclairs violacés et de flammes safran. Frank prend conscience que le silence est malmené par un grondement sourd, un souffle permanent à peine audible et pourtant trop présent pour être ignoré. Le monstre crache et respire bruyamment. Le ciel est à nouveau couvert entièrement. La lune refuse de contempler cette désolation.

Frank sort de son cocon tout chaud pour affronter l'extérieur. Dehors, le souffle est plus puissant et le simple grondement entendu à l'intérieur devient alors un cri rauque, continu, et l'odeur de métal, de produits trop chauffés, achève de le convaincre de la nocivité du dragon. Il sent naître en lui la haine pour cet endroit. Il est Saint Georges et Saint Michel tout à la fois, il est aussi Siegfried et Bilbo : il va terrasser la bête immonde. Il soulève le coffre et dénoue les liens du sac de toile. À tâtons, il trouve des bottes, une veste de nylon et des gants souples. Il enfile le tout et s'aide de sa lampe pour inventorier la caisse : des lunettes à lumière amplifiée, un petit émetteur, dix barrettes de C6 enveloppées de tulle gris, dix détonateurs dans leurs étuis translucides, trois grosses sardines de camping, un rouleau d'adhésif large, un faisceau de fils multicolores reliés à un

boîtier, un maillet et un pistolet à inertie qu'il empoche. Il éclaire brièvement les herbes folles, à la recherche d'un espace bien dégagé. À quelques mètres à gauche de la voiture, la végétation a été piétinée, c'est sûrement à cet endroit qu'est enfoui l'émetteur du traceur. Frank rabat les lunettes sur ses yeux et retourne chercher la boîte oblongue. Les serrures sont un peu dures et il doit peser à deux mains sur l'une d'elles pour l'ouvrir. Un tube de soixante-quinze centimètres, un trépied dépliant, un missile rouge vif dans son emballage de polymère translucide. Il rapporte le maillet et les sardines et déploie le tripode. Le sol est spongieux, mais il espère que les robustes tiges d'acier suffiront à assujettir le support solidement. Il éprouve de la main et du pied son montage. Ça ira ! Il visse le tube sur le trépied et le braque en direction du hangar sur la rive opposée, à moins de huit cents mètres. Le vent est stable, soufflant de l'arrière à une vitesse constante, il ne devrait pas gêner le court vol. Il ajuste la cible en s'aidant des instruments de visée rudimentaires : deux réticules sommaires à chaque extrémité. La lumière au sein du hangar, trop violente pour les lunettes nocturnes, le fait ciller. Les points sont alignés en plein centre de la zone sur ce qui lui semble être une énorme citerne bariolée d'un damier jaune et noir. Il place les charges de C6 : trois sur le tube, une sur chaque pied du tripode. L'adhésif colle mal dans l'humidité ambiante, alors, il n'hésite pas sur la quantité. Il enfonce un détonateur dans chaque barrette et branche les fils électriques. Il lie le boîtier sur un des pieds avec le reste d'adhésif. Une pression sur le bouton bleu. Une diode verte palpite. Tout est prêt. Il ne reste plus qu'à charger et armer le missile. Il vérifie une dernière fois l'alignement. Parfait ! Il débarrasse la fusée écarlate de son manteau soyeux, tire la goupille

au bout du nez et glisse lentement l'engin au fond du tube. Dernière vérification. Frank s'éloigne à reculons, la valise à la main. Il rabat doucement le couvercle du coffre, vérifie qu'il a conservé l'émetteur et que les quatre charges et détonateurs qui lui restent sont bien dans des poches séparées.

Il remonte dans sa voiture et ferme la porte silencieusement. Il conserve les lunettes et met le moteur en route. Le faible chuintement mécanique lui paraît soudain trop bruyant, il ne faudrait pas donner l'alerte. Il se rassure en pensant que le bruit de fond est bien plus intense que celui de sa turbine. Il recule en espérant rester dans ses traces. L'espace est trop étroit pour tenter un demi-tour qui risquerait de le jeter dans un hypothétique fossé. Il préfère une marche arrière de plusieurs centaines de mètres. Le temps semble s'étirer dans le noir d'encre qui l'entoure. Même amplifiée, la lumière reflétée par les buissons malades est terne et trompeuse. Il se guide sur la pâleur rectiligne de la piste de terre drainée d'ornières. Les herbes drues fouettent la carrosserie lorsqu'il dévie de sa trajectoire. Une bande plus sombre surgit à l'arrière, qu'il peine à identifier : la route. Pour un peu, il crierait de joie à sa vue. Il négocie les derniers mètres et sent enfin les roues qui mordent l'asphalte. Sauvé ! Il braque la voiture dos à l'univers rougeâtre et respire. Il lui reste encore deux étapes à franchir et puis il pourra consacrer toute son attention à un ultime souci : se fondre dans la nature sans se faire remarquer. Ce ne sera sûrement pas le moindre de ses problèmes, mais ce sera le dernier. Il démarre en souplesse et apprécie le confort de cette route plate après les roulis et tangages du chemin forestier. Un nouveau point vert palpite sur l'écran du multi-M, accompagné d'un bip qui va decrescendo à mesure qu'il s'éloigne. Lorsque la fréquence devient supérieure à la

seconde, il s'arrête sur le bas-côté. Il y a deux boutons sur la télécommande : un rouge et un noir. Frank respire lentement, calquant son souffle sur le bip. Il pose son doigt sur le bouton rouge et presse fermement. Une grande lueur irradie la campagne environnante. Frank arrache ses lunettes en poussant un cri de surprise, les yeux en larmes. Puis le bruit déchirant, dantesque, monstrueux, comme isolé après plusieurs secondes de silence intégral. Enfin, vient le souffle, puissant, qui balaye la voiture comme un fétu de paille, lui faisant parcourir la moitié de la chaussée en travers, malgré le frein. Frank reprend ses esprits et trouve à tâtons le second bouton activant les barrettes de C6. Si l'explosion initiale n'a pas détruit son échafaudage, c'est chose faite maintenant. Comme une confirmation, le bip disparaît de l'écran et le silence bienfaisant retombe sur la campagne. Frank cherche ses lunettes qui ont glissé entre ses pieds et les rehausse. Plus de temps pour épiloguer, il va falloir être loin lorsque la cavalerie se mettra en route. L'intérieur de la voiture est à présent illuminé par une lueur mouvante qu'il devine brûlante, comme si un nouveau soleil venait de naître derrière lui. Un rapide coup d'œil dans son rétroviseur lui confirme ses craintes. Plus que la police, il redoute, maintenant, l'enfer qu'il a ouvert dans son dos. Il démarre brutalement et accélère bien au-delà de la vitesse réglementaire, espérant que les sarcophages seront plus occupés par l'apocalypse que par sa vitesse. Il croise les premiers secours un peu avant le bistrot solitaire, d'abord les pompiers dans leurs camions écarlates, puis les médecins carrossés de blanc et, en queue de peloton, une kyrielle de véhicules sombres. Chaque fois, il redoute que l'un d'eux ne se demande d'où sort ce rescapé, mais l'attrait de la catastrophe est plus fort que la suspicion habituelle. Il hésite un

instant. Doit-il s'arrêter au Bar de la Forge, comme il l'a prévu initialement, ou fuir le plus rapidement possible de la lueur devenue plus lointaine mais trop présente à son goût ? Le destin a choisi pour lui : le bar est plongé dans l'obscurité. Peut-être le patron s'est-il enfui loin de ce cauchemar qui doit rappeler, à juste titre, la catastrophe de 23, peut-être est-ce son heure de fermeture. Il ne ralentit même pas et file comme un bolide vers la ville proche.

Un reflet bleuté au loin droit devant lui. Quatre initiales : BTPU. Frank transfère les détonateurs de sa poche gauche dans la boîte à gants, y jette aussi les barrettes de C6 restantes, allume ses phares et accélère.

— Messieurs... J'arrive...

CHAPITRE II

Le pâle soleil d'avril s'extraît de sa gangue de brume indigo à l'est du plateau. Les premiers oiseaux saluent l'apparition de pépiements enchanteurs qui émeuvent le cœur de Lune. Elle est en route depuis la première lueur et atteint la rivière en même temps que l'astre orangé. La température est encore fraîche et la peau de ses bras nus est hérissée de chair de poule. Elle balance ses seaux de châtaignier cerclés d'osier au rythme de son pas alerte. Au loin, le village de pierres écrues se teinte de pêche et s'anime de cris d'enfants et d'abolements de chiens. Lune déteste les chiens qu'elle trouve trop bruyants et trop violents. Elle leur préfère le calme inquiétant de Nuit, le chat au pelage noir lui-sant et aux yeux jaunes qui se prélassent près du foyer, l'hiver ou au creux des pierres chaudes, l'été. Tout le monde craint Nuit et sa fascinante maîtresse qu'ils accusent de sorcellerie. Mais toutes les femmes, et même quelques hommes influents, viennent, le soir tombé, jusqu'à sa mesure pour y quérir d'ésotériques conseils d'amour et de pouvoir.

Micky est derrière les mûriers comme chaque matin depuis des années, lui semble-t-il. Avant l'aube, il descend ici et se dissimule. Rien ne l'arrête ou ne le dissuade : ni la pluie, ni le vent, ni le froid, ni même la maladie. Il s'accroupit au sein des épines et attend, immobile. Chaque matin il est récompensé. Elle vient vers lui en chantonnant, si près, qu'il

croit sentir son parfum, ses chauds effluves de femme et son cœur cesse de battre. Puis, elle se penche vers la rivière, comme pour la saluer, toujours au même endroit, une petite crique d'eau calme et peu profonde. Elle pose ses seaux sur la berge sablonneuse, se recueille un instant, puis dénoue lentement les lacets de sa robe de coton bis. C'est la récompense ultime de Micky, la récompense pour sa fidélité, pour son endurance, pour son abnégation. Il voit surgir le cou fragile, les épaules rondes, le dos avec la vallée de l'épine dorsale, le creux des reins, l'arrondi des fesses, la ligne évasée des hanches, les longues cuisses musclées et les jambes fines, toute une harmonie de peau d'ocre pâle. Puis, elle dénoue ses longs cheveux fauves de la même nuance que le miel qu'il dérobe la nuit aux abeilles sauvages et qu'il transforme en gâteaux poisseux déposés devant la porte de la Belle. Il dompte sa respiration et ses sens exaspérés. Lune entre dans l'eau, le pied sûr, mouille ses chevilles fines, elle se penche pour s'humecter les poignets, puis les bras. L'homme attend avec une certaine impatience de la voir se tourner enfin vers le soleil et lui offrir en pâture le côté pile de son anatomie. Le supplice dure parfois de longues minutes, mais plus le délai s'allonge et plus il apprécie la révélation lorsqu'elle se produit. Le soleil inonde maintenant la vallée. Lune se tourne vers les rayons naissants et salue l'astre en le remerciant de ses bienfaits. Micky s'imprègne du visage serein où brillent les yeux aussi verts que les jeunes pousses de blé, la bouche rouge et ronde, les dents de perle blanche, le menton volontaire, les petits seins aux mamelons pointés sous la froidure, la taille fine, le ventre aux courbes délicieuses et le triangle fauve, dernière énigme de la belle enchanteresse. Elle se glisse dans l'eau en frissonnant, s'éclipsant de la terre quelques instants, pour jaillir de

l'onde, magnifiée et ruisselante. Puis vient le moment préféré de l'indiscret, lorsque la belle s'enduit d'un savant mélange des plantes poussant près de la rive : fleur de saponaire, ortie blanche, aconit et de limon rougeâtre, disparaissant sous cet onctueux enrobage du front jusqu'aux orteils, faisant pénétrer la pâte dans ses replis secrets, en recouvrant les longs cheveux qui cascadenent dans son dos. Pendant de longs instants, il contemple la divine statue d'argile immobile dans la lumière. Quand elle plonge dans la rivière, c'est un peu le miracle de Galatée éveillée par Pygmalion. Chaque fois, Micky rêve qu'il est ce dernier et attend que la Belle vienne jusqu'à lui le remercier de lui avoir donné vie. Mais le corps nu et brillant qui jaillit, débarrassé de sa gangue de terre, ne remercie que le soleil de bien vouloir le réchauffer. Elle reste ainsi, pure et tournoyante, pendant que sèche son épiderme soyeux, puis revêt sa tenue de paysanne, ses sandales de peau et emplit ses seaux d'eau claire, puisée en amont de ses ablutions.

Chaque matin, Micky, mortifié, la regarde monter vers le village et disparaître derrière le premier contrefort de la colline, avant de se jeter sur l'anse sacrée et boire avidement l'eau du bain sanctifié par son idole.

Lune soupçonne parfois le voyeur. Au début, elle a pensé le chasser pour préserver son intimité. Puis, elle a préféré se délecter de l'émoi de l'homme et même lui destiner une partie du rituel. Elle ressent les désirs masculins qu'elle inspire, s'en imprègne et cela suffit, souvent, à apaiser ses propres tourments.

Lune et Micky sont arrivés ensemble dans la communauté, épaves pitoyables échouées sur ce plateau retiré, tombés d'un chargement pendant l'exode de 32 ou, plus

certainement, abandonnés par des fuyards atteint du Vilain Mal. Micky marchait à peine et ses cris perçants de faim, de froid ou de souffrance avaient attiré la pitié des villageois. Au près de lui, Lune, petite chose rousse guère plus âgée, ressemblait déjà à une femme : la voix ferme, le regard aguerris, le geste sûr. On ne put jamais lui tirer plus que leurs deux prénoms et le fait qu'ils venaient du Nord où régnait l'holocauste. Il ne fut même pas possible de déterminer s'ils avaient un lien quelconque. Elle se contentait de clamer :

« Je me nomme Lune et ce garçon s'appelle Micky. Il a très faim. C'est également mon cas, je mangerais bien volontiers. »

La tournure même de la phrase était surprenante dans la bouche d'une si petite fille. Les vêtements du garçonnet étaient sales et en lambeaux, dénotant une longue errance ou une négligence criminelle de parents trop soucieux de leur seule sécurité. Ceux de la petite fille étaient, sinon propres, du moins en bon état. On en conclut donc à une absence de parenté proche, voire à une rencontre de hasard. On se demanda également comment deux enfants si petits avaient pu franchir les trente kilomètres qui conduisaient de la route, où un train ininterrompu de véhicules drainait les réfugiés vers des espaces plus cléments, jusqu'au hameau isolé au bord du plateau escarpé. D'aucuns y virent un signe du destin, d'autres, le désespoir de parents qui les avaient jetés là comme deux bouteilles à la mer. Dans le sillage de Lune trottaient un minuscule chaton, noir comme de la suie, qui montrait ses crocs dérisoires comme autant de menaces. C'était le premier félin que beaucoup voyaient depuis leur éradication au début des années vingt, lorsque quelques cas de FIV transmis à l'homme avaient alerté la communauté scientifique. Cet anachronisme ajouté à l'aspect trop

mûr de la fillette acheva de convaincre les villageois de l'anormalité de leurs nouveaux pensionnaires.

Sylvia, une solide paysanne, mère d'une ribambelle de mômes intrépides et rieurs et nantie d'un mari dur à la peine, s'empara de Micky, en faisant l'un des siens, mais nul ne fit mine de s'annexer Lune et son curieux compagnon assoupi dans son giron.

« D'abord, Lune, est-ce un prénom ? Et cette fille, quel âge a-t-elle ? Six... dix ans ou vingt ans... Et ce langage, pointu, arrogant, dédaigneux... »

La petite foule bruissait de commentaires acerbes. Lune, imperturbable, caressait la fourrure de son animal d'un autre temps.

Tous attendaient le verdict de Moïse, le fondateur, noble patriarche prématurément couvert de blanc et donc l'éclat des yeux bleus suffisait à calmer une querelle, apaiser un conflit ou stigmatiser une bêtise.

Il ne s'appelait pas Moïse, bien sûr, mais au fil des années, ce nom lui avait été conféré comme à celui qui avait guidé les tribus perdues vers la Terre Promise. Le plateau paisible avait été baptisé Canaan, la petite rivière, Jourdain et comme le village s'appelait Géricaux, ils s'en contentèrent. Curieusement, aucune religion n'y était pratiquée, les pionniers se sentant plus libres-penseurs que zélateurs d'un culte qui avait contribué, par son intolérance, à la rébellion dévastatrice de peuples opprimés au nom des principes judéo-chrétiens, de la modernité et du Dieu Dollar. Pourtant, au moment de nommer leur environnement, c'est dans le Vieux Livre qu'ils avaient puisé.

Moïse, comme beaucoup des premiers arrivants, était un universitaire érudit qui, lassé de la quête incessante de richesses, avait rêvé d'un retour primal à la Terre, d'une

communion avec la Nature et d'un univers bâti sur l'amitié, la collaboration et l'effort librement consenti. C'est au fond d'un bouge enfumé, fleurant bon l'épice blanche et l'herbe rouge, qu'il avait exposé son projet à un cercle d'exaltés où se côtoyaient races, religions et conditions sociales. Curieusement, les plus hostiles furent les provinciaux, expliquant avec véhémence la condition pitoyable du paysan supplanté par les céréales à bas prix d'Afrique et d'Asie, ou le destin cruel de l'éleveur affamé par le culte de la macrobiotique et la crainte irraisonnée du cholestérol animal. Les tenants du retour à la Terre parlèrent vainement de la pollution, des masques filtrants devenus obligatoires de mai à septembre, même dans les rares espaces verts du Grand Paris, des tracasseries incessantes des sarcophics, de la vanité d'une existence régie par les multinationales et les lobbies, de la fragilité du monde occidental battu en brèche par les montées ultra-communautaires et les attaques des minorités ethniques. Ils ajoutèrent, pour faire bon poids, les Troupes de Libération sévissant un peu partout dans le monde, sous la bannière rassurante de l'ONU où de jeunes Américains ou issus de pays frères se font massacrer pour faire triompher la Paix Occidentale sur la barbarie ancestrale. Rien n'y fit, et Moïse, qui s'appelait encore Paul à cette époque, dut se contenter d'un quarteron d'intellectuels pour fonder son royaume écologiste. Ils jetèrent leur dévolu sur le plateau de toutes les luttes où des cohortes de barbus moustachus de toutes les couleurs du rouge et noir au vert en passant par le rose, s'étaient retrouvés depuis le siècle dernier. Ils pensèrent, un moment, cambrioler le musée de l'Automobile du Grand Palais et en libérer un authentique Combi VW, mais se contentèrent de l'antique 4X4 de l'un d'eux, immonde gouffre à gazole reconverti au gaz, mais portant

les stigmates puant de tout ce qu'ils essayaient de fuir. Il fut décidé que cette relique du monde civilisé serait solennellement abandonnée au pied du plateau et immolée aux dieux des arbres, des herbes et des prairies.

Ils n'immolèrent pas la voiture au pied du plateau, parce que porter une demie tonne de bagages et instruments agraires jusqu'au village eut été au-dessus de leurs forces, mais la relique, privée de carburant et frappée d'ostracisme, fut dévolue aux volailles pour leur servir d'abri et de pondoir. Ils invoquèrent la loi Grouès, dite loi des squatters, laissant libre jouissance de tout lieu d'habitation ou terre cultivable abandonné depuis plus de dix ans, pour réquisitionner un hameau désert.

C'était en mai 23. Paul, né avec la première guerre du Golfe, avait 33 ans, l'âge du Christ, lorsqu'il devint Moïse le prophète d'un nouveau monde.

Sept mois plus tard, la plus grande usine à pétards de l'Occident que les Américains avaient, fort prudemment, implantée au nord de l'Europe fut anéantie, en même temps que des milliers de présumés innocents. Dans les mois qui suivirent, une guerre sans nom, sans armée, sans ennemi, sans idéal, sans victoire, sans but, sans fin, acheva la civilisation occidentale moderne. On oublia d'un coup le confort, les richesses, la paix pour entrer dans une période de doutes qui jeta, comme chaque conflit, des milliers de civils sur les routes vers des sanctuaires connus d'eux seuls, laissant en chemin les plus faibles, abandonnant vingt siècles de réserve, de respect et de lois.

À l'écart de l'exode, sourds aux rumeurs de débandades, les pionniers accueillirent les volontaires, de nouveaux paysans qui, pour la plupart, n'avaient jamais vu d'herbe, d'arbre ou d'animaux autrement que sur le canal Verdure du

multi-M. Ce fut même le premier sujet de discorde, chacun se prétendant théoricien, nul ne voulant y ajouter le volet pratique jugé dévalorisant. Il fallut beaucoup d'autorité et de persuasion aux fondateurs pour convaincre leurs nouveaux partenaires de se salir les mains et se briser les reins au travail de la terre. Après quelques menaces d'exclusion et quelques horions échangés, chacun se mit, petit à petit, à gratter la terre, y creuser des sillons et y planter des graines. L'unique multi-M de la communauté les aida à trouver les règles perdues de l'agriculture, le rythme des semailles, des récoltes, de l'assolement, de l'alternance des cultures, mais aussi de la traite des vaches, de l'affinage des fromages ou de la mise bas des animaux de la ferme.

Après une décennie de dur labeur, Canaan devint prospère et put se préparer à recevoir de nouvelles vagues d'immigrants. Les fondateurs se retirèrent de la vie active pour se consacrer à une action plus politique, une gestion plus globale des ressources et des bénéfiques. Ce fut le temps de l'euphorie et du développement des mouvements intellectuels au sein de la communauté. Ce fut également le temps des querelles et des dissensions, comme si l'aisance appelait inévitablement l'envie. Moïse fut un moment balayé par les remous contestataires lui reprochant son immobilisme et son manque d'ambition. Certains progressistes étaient tentés par l'expansion à tout prix et guignaient les terres d'autres communautés, une annexion pure et simple leur semblant une excellente stratégie. Certains bellicistes parlèrent même de caches d'armes datant du siècle dernier, pendant l'occupation militaire du site, et furent convaincus de l'efficacité d'une bonne petite bagarre pour éclaircir la situation. De jeunes illuminés fouillèrent les ruines du cantonnement en vain, ne recueillant que blocs de béton et vieux

appareils hors d'usage. Il devint alors évident que les gens d'en face étaient passés avant eux et détenait l'artillerie qui leur faisait tant défaut. Moïse rebondit sur cette hypothèse pour la faire sienne et convaincre ses ouailles de renoncer à cette guerre inutilement dangereuse face à un ennemi présumé armé. Le mensonge tint suffisamment bon pour calmer les esprits et renvoyer les agriculteurs aux champs et les jeunes agités à leurs études agraires.

Au début des années trente, lorsqu'une nouvelle vague de guérilla dévastatrice jeta de nouveaux réfugiés sur les routes, la communauté était forte de cinq cents âmes, comptait sept médecins, douze instituteurs, quatre précieux électriciens mais aussi tous les corps de métiers indispensables, de l'ébéniste au boucher, du fromager au forgeron, ainsi que des centaines d'agriculteurs, éleveurs, arboriculteurs et autres professions de peine destinés à nourrir tous et toutes. Moïse dut alors freiner l'expansion de la communauté afin que chacun bénéficie d'une surface agraire assez vaste pour l'occuper et que les ressources mises en commun se révèlent toujours suffisantes. Les jeunes gens en âge de s'émanciper furent encouragés à essaimer ailleurs, loin du cocon familial. Pas toujours dans de bonnes conditions, hélas, de jeunes entrepreneurs s'éloignèrent, souvent par couple pour aller fonder un nouveau Canaan. Certains revinrent, riches ou épuisés, nantis ou ruinés. Heureusement, certains revinrent aussi pour recruter de jeunes acolytes, dispersant ainsi le trop plein de la communauté. D'autres ne revinrent jamais et des mères pleurèrent.

Ce fut dans ce monde prospère qu'échouèrent Lune et Micky.

Moïse se chargea de Lune, à la grande satisfaction des autres membres. Il fut aidé dans cette tâche par Sarah, amoureuse fidèle et maîtresse occasionnelle du patriarche,

qui trouva là un nouveau subterfuge pour se rapprocher de lui. Moïse, bien qu'il ne l'avouât pas, fut satisfait de l'arrangement et la petite fille taciturne intégra ce foyer éphémère. Lune accepta ces parents disparates sans jamais se plaindre de cet accord.

Moïse, l'érudit, lui enseigna les arts, la philosophie, les grands auteurs, l'histoire, la géographie, les mathématiques, la physique, la politique. Sarah, la poétesse méprisée, l'initia à l'ésotérisme, la cartomancie, l'occultisme, à toutes ces sciences que l'éducation académique traîne dans la boue. Mais surtout, elle l'aida à devenir femme. Auprès de ses deux mentors, la petite fille devint jeune fille, puis décida de quitter le nid douillet pour s'émanciper et assumer seule son destin.

La famille de compassion se disloqua, Moïse reconquit sa solitude, Sarah s'abîma dans ses pensées tristes et Lune investit une bergerie en ruine à l'écart du village. On lui octroya, comme à chaque nouvel arrivant, un hectare de friche, deux couples d'animaux domestiques et autant d'instruments agraires qu'elle put en désirer. Elle choisit trois chèvres déjà pleines et un unique chevreau mâle, presque adulte, dérogeant ainsi à la Loi de Noé, pourtant inscrite dans la constitution. Un mouvement d'humeur tenta certains.

« La fille du Chef a bien droit à quelques égards, dirent les plus modérés.

— Est-ce là tout ce que nos édiles font de la Justice, clamèrent les plus exaltés. »

Mais tout rentra dans l'ordre très vite, quand certains hommes se firent un devoir de venir en aide à la pauvre esseulée dans sa difficile installation. Cette fois, un tollé de matrones s'éleva et là, fille de chef ou pas, seuls les jeunes gens non promis furent autorisés à mettre la main à la

pâte. Micky, fort de ses prérogatives de frère présumé et fidèle serviteur de la Belle, s'improvisa maître d'ouvrage, mais sa constitution malingre ne lui permit pas de s'imposer face à de plus solides prétendants. Lune accepta avec grâce la main-d'œuvre, mais refusa poliment les avances de ses chevaliers servants. Elle se retrouva donc seule dans sa mesure rafistolée avec son inquiétant compagnon devenu matou féroce, grand pourfendeur de rongeurs, que seule la main de sa maîtresse pouvait apaiser. Le vide se fit autour d'elle lorsqu'on la vit, dès l'aurore, courir la campagne à la recherche des simples et que les femmes, hier hostiles, vinrent chercher filtres et conseils.

On lui prêta des pouvoirs étranges, certains hommes se dirent envoûtés, d'autres l'accusèrent de jeter des sorts aux animaux ou de faire pourrir le blé. Le Conseil des Sages dut se réunir pour ramener un semblant de raison chez les villageois retournés à l'âge des ténèbres. La jolie rousse ne démentit aucune des allégations, profitant de cette aura maléfique pour acquérir un statut particulier au sein de la communauté. On en vint même à la considérer comme indispensable à la santé mentale, comme un exutoire à toutes les tensions. Son seuil devint lieu d'offrandes et les plus puissants s'affichèrent ouvertement comme quémandeurs.

Moïse sourit, Sarah en fut fière et Lune se fit plus mystérieuse.

CHAPITRE III

Mékumo Théobald Sékukuré, plus communément appelé Black, est le seul noir de Géricaux, ce qui, malgré les décennies de lutte pour l'intégration, en fait une curiosité malsaine. On ne lui reproche rien, ni la couleur de sa peau, ni sa stature athlétique, ni sa place chèrement gagnée, ni même son influence au sein du Conseil. On ne lui oppose même pas sa façon de vivre à l'écart. Il est médecin, l'un des plus compétents, l'un des plus appréciés, l'un des plus demandés, celui dont l'enseignement est le plus recherché, mais voilà : il est noir. Ça ne fait, bien sûr, aucune différence pour lui, qui vient du Nord, où un homme de couleur est toujours un fils d'esclave ou d'immigré.

Il est arrivé avec la deuxième vague de fugitifs, juste après Lune et Micky. Il venait de finir son internat et, nanti de son diplôme tout neuf, s'imaginait trouver une reconnaissance au sein de la petite population agraire. Moïse l'avait pris sous son aile pour lui permettre de s'installer et de creuser suffisamment son trou. Mais le vieux système de caste avait dominé toutes les bonnes volontés et son intégration avait été, une nouvelle fois, un échec. L'élite s'était montrée plus indulgente, voire condescendante. La plèbe, fils et filles d'ouvriers, avait boudé le nouveau venu, lui reprochant tacitement des études auxquelles ils n'avaient pu prétendre. Son honneur professionnel n'eut aucunement

à souffrir de cet ostracisme et il fut reconnu rapidement comme le plus compétent des sept praticiens déclarés et même plébiscité par ses pairs.

Il fut pourtant exclu du cercle et rejeté à l'extérieur vers les masures inoccupées en bordure de la lande caillouteuse. Il se contenta des miettes laissées par ses concitoyens, sans renâcler ni perdre son sourire. Il retroussa ses manches et aménagea son home du mieux qu'il le put, aidé, de loin en loin, par quelques jeunes gens épris de lois civiques et animés des vieilles devises du siècle dernier, citant pêle-mêle Luther King, Guevara, ou Lennon. Mais même ce sursaut antiraciste fut vilipendé et écrasé dans l'œuf par *l'intelligentsia* paysanne dominante et les gros muscles de Black s'endurcirent un peu plus à traîner des pierres, des sacs de chaux ou des bois de charpente.

On mit surtout en garde les jeunes filles contre ce fauve, au mieux violeur, au pire mari oppresseur. Ce qui n'empêcha pas certaines de rôder autour de la maison interdite. Mais ce fut parmi les femmes mariées qu'il trouva sa provende, certaines pourvues d'un alibi médical solide, d'autres se faufilant nuitamment dans l'ancre de la bête, ajoutant le frisson d'être découverts au goût du fruit défendu. Il devint même plus simple d'attribuer la carnation foncée de certains bébés aux méfaits génétiques des accidents industriels survenus plus au nord, plutôt que de chercher une filiation hasardeuse aux rejetons de la bourgeoisie. Une de ces mères de famille brava l'interdit au point d'habiter un temps sous le toit de Black et d'y élever leur enfant. Mais la pression de la société fit tant qu'elle réintégra le domicile conjugal, penaude et mortifiée, clamant haut et fort son fourvoisement passager. Son mari fut ravi de la reprendre, se jugeant par là même plus intéressant que le bouillant médecin. Ce

fut le seul incident officiel qui vint tenir le *statu quo* entre-tenu à grands coups d'omission, de mensonge et de faux-semblant. Moïse et le Comité des Sages, tous issus de la caste intellectuelle, donnèrent à Black une position politique et des responsabilités communautaires telles qu'il devint impossible de le chasser ou même de porter atteinte à son honneur. Le médecin leur fut reconnaissant et maintint une relative sagesse dans ses activités extraprofessionnelles. Sa maison fut toujours fréquentée, mais de manière moins ostensible et l'extrême discrétion fut désormais la règle. Il naquit moins d'enfants à la peau sombre et le bon peuple attribua la chute du phénomène aux taches solaires en nette augmentation.

Black devint le médecin attitré de familles généralement jeunes et progressistes. Il fut même de bon ton de l'inviter aux cérémonies domestiques, un peu à l'image des bons chrétiens des siècles passés qui se donnaient bonne conscience en accueillant un pauvre à leur table de Pâques. Si Black ne fut pas dupe des mauvaises raisons de certains, il profita de ces moments privilégiés pour répandre un peu de sa manne d'histoire de griots, de connaissances ancestrales, et de traditions orales dont il détenait seul le savoir dans sa maison de torchis. Cette facette exotique, si elle exaspéra d'aucuns, fut approuvée avec bonheur par de nombreux villageois qui se dirent en chœur :

« Après tout... C'est quand même un homme... »

Un consensus s'installa donc, à la grande satisfaction des édiles qui voyaient dans cette relative stabilité la chance d'instituer une vision moins sectaire de leur société. Une loi non écrite fut donc instaurée assignant le sombre Docteur à respecter une certaine distance sauf lorsqu'il serait dûment invité à s'approcher des autres citoyens.

Black accepta tacitement cette position d'invité tant que l'on respecterait son mode de vie. La cause fut entendue et l'accord entériné. Il n'y eut pas de scène de liesse populaire, mais chacun se sentit soulagé du sommet des oligarques jusqu'au dernier des plébéiens.

C'est curieusement des jeunes gens, indifférents jusqu'ici aux inimités de leurs parents, que vint le premier coup. Se jugeant lésés par le *statu quo*, faisant de Black un citoyen presque respectable, ils élevèrent la voix et demandèrent à être reçus. Leur discours tenait en peu de mots :

« Et s'il touche aux filles ? Et s'il lui prend l'envie de se marier ? »

Beaucoup de ces garçons, même s'ils étaient souvent beaucoup trop jeunes pour s'unir ou même intéresser les filles, avaient néanmoins, pour la plupart, choisi une future compagne depuis leur plus tendre enfance. Malgré les statistiques rassurantes du Conseil, tous avaient pu voir pencher la balance des sexes en leur faveur, et ce gravement. Hasard génétique ou mauvaises habitudes contractées par la civilisation occidentale, les mâles devenaient dangereusement majoritaires. C'est donc une marchandise rare que les jeunes gens tentaient d'arracher à une concurrence déloyale, exigeant qu'une position ferme et sans appel soit prise par les dirigeants de la communauté. Moïse ne fut pas surpris, seulement peiné que les garçons aient fait remonter si vite le seul point fumeux de son scénario, car aussitôt les pères riprèrent en chœur le chant de leurs fils.

D'aucuns proposèrent de limiter le choix de l'Africain aux seules veuves. Des voix s'élevèrent bientôt pour fixer une limite d'âge à cette catégorie. D'autres avancèrent des arguments quant aux enfants déjà nés. Les Sages ne savaient plus que penser dans ce brouhaha inextricable. Devait-on

vraiment légiférer sur les veuves cinquantenaires sans enfants ? Devait-on contraindre les jeunes veuves, jusqu'à 49 ans, à choisir pour époux un jeune homme qui devrait s'investir père de famille d'emblée ?

Le Conseil délibéra sous la pression populaire en de longues séances dont aucune thèse convaincante ne sortait. Dix fois, vingt fois, trente fois, ils tournèrent le problème, en éclairant toutes les facettes, mais rien n'en dégageait à part l'insanité du postulat. Ce fut l'Amicale des Femmes qui tira la communauté de l'ornière en appliquant la loi du gynécée : seule la femme peut choisir son époux et aucun règlement ne peut imposer ce choix. La cause était entendue, les gamins furent déboutés par leurs propres mères et encaissèrent la leçon en redoublant de prévenance pour leurs promises, copines, petites amies ou fiancées. Ce fut, somme toute, une période bénie pour la gente féminine et une cruelle mortification pour tous ceux portant pantalon. Seul Black se tira indemne de l'épreuve et put, en pleine sérénité, retrouver sa place au Conseil, même s'il se sentait épié et traqué par les jeunes gens trop vite remis dans le droit chemin.

Le *statu quo* dura de nombreuses années : les jeunes loups veillaient sur la vertu de leur précieux cheptel, les jeunes louves profitaient des égards, les bourgeoises affamées mais discrètes allaient chercher, dans le vallon, des émois inconnus, le Conseil des Hommes se félicitait d'être sorti blanchi de cette redoutable épreuve, l'Amicale des Femmes se trouvait glorifiée pour son utilité grandissante. Black, mesuré et efficace, soignait les malades, opérait les tumeurs et raboutait les mauvaises fractures sans jamais faire allusion au scandale que représentait sa seule présence.

Ce fragile équilibre régna jusqu'au jour où Lune décida de voler de ses propres ailes et de s'installer, elle aussi, à l'écart du village dans le même vallon que le proscrit.

Micky, frustré de voir lui échapper celle qu'il considérait comme son bien, prit la tête de la nouvelle révolte des garçons, et le Conseil dut élever la voix et menacer pour ramener un calme relatif. Et c'est sous des regards curieux que les premières approches se firent entre la ténébreuse Lune et l'inquiétant Black.

Contrairement à ce qu'imaginaient et redoutaient les membres bien pensants de la communauté, ce ne fut pas une bacchanale orgiaque qui eut lieu, ni même une cour, mais un échange bienveillant entre un adulte solide et brillant et une jeune fille fragile, avide de connaissance. Si relation charnelle il y eut, aucun ne put le jurer, ni même le soupçonner, les deux nouveaux amis prenant garde de ne jamais rester hors de vue trop longtemps. Que ce soit à la bergerie ou dans la mesure, toutes les portes et les fenêtres demeuraient ouvertes et, le plus souvent, c'est dehors, à l'abri d'un vénérable chêne ou à l'ombre d'un cèdre centenaire, que se faisaient les apprentissages.

Depuis son arrivée, Moïse lui avait enseigné les sciences exactes, Sarah les sciences inexactes, Black lui prodigua les sciences incertaines. Il l'abreuva d'histoires traditionnelles racontées par les griots d'Afrique de l'Ouest, il lui apprit comment reconnaître les plantes qui soignent les humains, celles qui sont bonnes pour les animaux, celles qui aident les femmes, celles qui rendent meilleur, celles qui donnent de l'endurance, celles qui enflent le cœur des jeunes gens ou celles qui adoucissent la peau. Il lui montra aussi comment tirer parti de certains champignons redoutables ou de certaines moisissures. Mais surtout, il l'initia à la magie

originelle, celle qui met à l'œuvre le cerveau pour dominer l'animé comme l'inanimé, et à cela Lune prit beaucoup de plaisir, dépassant rapidement le maître. Black fut heureux de voir son élève se dresser ainsi au-dessus de tous. Il considéra cette performance comme un élément de sa vengeance sur une société trop pragmatique et trop sûre de sa supériorité. Si Lune accepta, de bon gré, l'éloge de son professeur, elle ne cautionna pas le rôle vindicatif qu'il lui assignait, elle le lui signifia et il s'inclina devant sa mansuétude. Ils devinrent encore plus amis et l'esprit de la jeune fille fut abreuvé d'un peu plus d'histoires d'hommes stupides ramenés dans le droit chemin par des sorciers serviteurs de la nature. Lune inventa ses propres cérémonials, remerciant la Terre, l'Eau et le Soleil, les Arbres, les Herbes et les Fruits, sans oublier les Elfes, les Lutins et les autres Esprits sylvestres. Certains se risquèrent, à l'aube et de très loin, à la contempler nue dans la rivière, mais aucun n'osa s'approcher aussi près que Micky, redoutant de la voir se transformer en succube.

D'aucuns prétendirent même que certains jours, sa silhouette se changeait en quelque dragon griffu ou en gorgone au regard transperçant.

Elle fut donc libre de danser dans la lumière montante sans rien craindre des villageois les plus hardis.

CHAPITRE IV

Le village est construit sur une petite colline dont il épouse la forme. Les maisons, vues du ciel, forment une demi-douzaine de cercles concentriques plus ou moins réguliers. Au centre, on trouve la place où, dans un passé lointain maintenant, se tenait le marché dominical, devenue, à présent, lieu d'échange et de villégiature pour les anciens et les jeunes mères. À l'ombre des tilleuls centenaires se déroulent parties de cartes et jeux de boules, tricotage de layette et conseils éducatifs, péroraisons politiques et discussions philosophiques.

Au nord se situe l'église romane du XIII^e siècle, surmontée de son clocher massif, désaffectée au siècle dernier et pillée de tout ce qui pouvait être monnayé. Les derniers autochtones en avaient fait un musée à la gloire de l'artisanat, dont plus rien ne subsiste à présent. Elle est devenue salle de spectacle pour d'occasionnels concerts ou récitals de poésie dont vibrent les voûtes ancestrales.

Au sud est la mairie, rebaptisée Maison de la Communauté, siège du Conseil des Hommes et de l'Amicale des femmes, où sont unis les futurs époux, présentés les nouveau-nés et prononcés les divorces.

C'est aussi là que sont rendues les sentences à l'encontre des coupables de crimes et délits.

Il n'y a pas, à proprement parler, de police, mais tous sont partie prenante dès qu'il s'agit de stigmatiser une mauvaise action et d'en punir le coupable. Les procès sont courts et sans appel, chacun peut y être accusateur ou avocat, mais chacun y est également juré et le jugement est toujours déclaré et la sentence appliquée au nom de tous. Aucune autorité supérieure ne peut s'immiscer dans la décision ni en infléchir le résultat. Les peines vont de la simple amende, payée en heures de travail, à l'exclusion définitive, sans arme ni bagage, précise la loi. Seuls une douzaine de citoyens se sont vus bannir depuis la fondation et cette punition, à elle seule, est suffisamment dissuasive pour freiner la délinquance. Un seul homme a échappé à cette justice, parce que son crime était beaucoup trop grave pour rester dans le cadre de la communauté : coupable d'avoir frappé volontairement sa femme jusqu'à la mort, pour le seul fait qu'elle était enceinte. Moïse et deux autres conseillers l'avaient traîné, sans ménagement, jusqu'à la plus proche ville et livré à la justice ordinaire. L'homme avait plaidé le crime passionnel, arguant qu'il doutait de sa paternité et s'en était tiré avec cinq ans de prison, dont deux avec sursis. Le Conseil des Hommes et l'Amicale des Femmes avaient décidé qu'à l'avenir aucun crime, si immonde fut-il, ne serait confié à une telle justice, jugée trop laxiste et l'ensemble de la communauté avait voté la motion d'une seule voix.

Autour de la place, on trouve les notables : médecins, enseignants, membres du Conseil. Dans le deuxième cercle, ce sont les artisans et au-delà, se viennent les autres, dans l'ordre d'arrivée au village, dans des habitations plus ou moins bien restaurées suivant les situations de fortune. Parler de fortune n'est d'ailleurs pas une véritable notion

puisqu'aucune monnaie n'a cours ici et, par là même, toute thésaurisation est impossible. Malgré cet état d'égalité revendiqué et appliqué, il est patent que certains citoyens sont plus égaux que d'autres, pour reprendre la boutade d'un auteur du siècle passé. On reconnaît les nantis à une façon de vivre différente plus dilettante, dirions-nous, un désir de paraître plus exacerbé, des mains plus blanches. Des marchés parallèles basés sur le troc se sont institués dans un relatif secret et une partie des récoltes s'échange contre des services, quelques quartiers de viande s'échangent contre des heures de travail. On est passé du communisme à l'économie de marché en attendant de glisser lentement vers le libéralisme bourgeois.

Déjà, quelques femmes de nantis préfèrent passer leurs journées à jouer aux cartes ou discuter plutôt que de garder leur marmaille, travail dont quelques autres peuvent se charger de bonne grâce contre une livre le lard ou un sac de haricots. Les membres du Conseil ne sont pas dupes de ces coutumes répréhensibles, mais ferment les yeux, estimant cette dérive inévitable et peut-être même salutaire, l'installation de ce troc permettant aux plus vaillants et aux plus courageux de prendre en main leur destin.

En périphérie se trouvent les oubliés du système : immigrants de la dernière heure, handicapés, exclus, marginaux, vivant dans des taudis à peine salubres sans eau courante, sans éclairage ni confort, sans cellules photovoltaïques ni pile à combustible, disposant au mieux d'une éolienne grinçante. Ils survivent en grattant la pierraille pour y planter des légumes rachitiques, recherchant de petits animaux à piéger pour améliorer l'ordinaire. La clause de solidarité, incluse dans la constitution, les protège de la famine, mais rien n'y est prévu pour les tirer de leur misère et ils végètent à l'abri

de leurs mesures, s'apitoyant sur eux-mêmes, en espérant, sans trop y croire, des jours meilleurs.

Un peu à l'écart, s'élève *Beausoleil*, la seule construction moderne, un hôtel résidence de trente chambres confortables, dont le coût prohibitif des transports routiers a eu raison bien avant sa mise en service. Il a encore belle allure, malgré les assauts du temps. De sa splendeur passée, il garde un côté clinquant, décalé, au milieu de la rudesse du paysage, avec ses deux cents mètres de voie bitumée et son portail ouvragé qui débouche sur le néant parce que les promoteurs n'ont jamais eu les crédits pour atteindre la route nationale, elle-même retournée, depuis, au rang de chemin. L'hôtel, remis en état par les artisans du village, sert désormais d'hôpital et de maison de repos.

Au-delà s'étend le cause aride où prolifèrent les cochons noirs à demi sauvages, sources de protéines recherchées, émaillé çà et là de champs fertiles, propriété des premiers colons, les autres devant trouver leur pitance plus loin, parfois à plusieurs kilomètres plus au sud, retrouvant les coutumes nomades de la transhumance pour le bétail et relevant les vieux abris de pierre des anciens cultivateurs du plateau pour y passer la saison des labours et celle des récoltes. Ces agriculteurs, qui se nomment eux-mêmes les terre-neuvas, renouent avec les traditions de solitude, rappelant, sur un autre océan, la vie des marins pêcheurs d'antan, partis neuf mois par an à la poursuite de la morue. Eux rapportent des veaux, des agneaux, des chevreaux, des charrettes de blé, de sorgho ou de mil, des paniers de carottes, de pommes de terre ou de betteraves et des histoires de mirages, de hameaux hantés et de bêtes fantastiques.

À l'ouest du village croit la forêt mêlant feuillus, conifères

et arbres fruitiers : pommes, poires, prunes, agrumes, olives. On y trouve aussi la vigne aux raisins noirs serrés et sucrés que les anciens transforment en vin lourd et en alcool râpeux. C'est dans la combe entre les dernières maisons et les bois touffus que paissent les chèvres de Lune. C'est là que se dressent la mesure de Black et, dissimulée par une haie de baies rouges et ombragée par deux antiques cèdres, la bergerie de la Belle.

Au fond de la ravine coule la rivière, large et profonde, autorisant ce déploiement de verdure dans l'aridité du plateau exposé aux vents.

Les habitants ancestraux ne s'y sont pas trompés en implantant leur village auprès de cette onde bienfaisante. Les ingénieurs de la communauté ont su y puiser de quoi satisfaire les besoins de la population et drainer au-delà de l'agglomération les rejets de leur civilisation. Les pluies fournies de mars et octobre sont une manne essentielle à leurs ouvrages, mis à mal par la sécheresse des autres mois et la canicule sans cesse grandissante qui sévit de mai à septembre. Il n'est pas rare d'observer, en plein midi, des températures bien supérieures à 45 °C et les vieux murs de pierres sont alors le seul abri possible pour hommes et bêtes, pendant que la nature desséchée s'endort en attendant l'oncée. La rivière est parfois si basse que Lune peine à y prendre son bain quotidien et doit se satisfaire de la seule sensation de fraîcheur, sur son épiderme, procurée par sa fragile robe trempée dans le précieux liquide. Et, malgré tout, elle remercie l'astre du jour, consciente de sa morsure, mais reconnaissante pour ses bienfaits.

Au-delà de la rivière, la ravine se poursuit en une sorte de cirque chaotique fait de rochers de grès calcaires torturés par les vents et les pluies, fermée par une haute moraine

d'éboulis. Les enfants nomment cet endroit, avec un peu d'effroi, le Champ des Sorcières. La rivière s'y répand lors des crues d'automne, épargnant opportunément les vergers en aval. On y accède, en amont du village par un pont de pierre à demi effondré qui enjambe le cours d'eau. Il faut un certain courage et beaucoup d'agilité pour l'emprunter. Aussi, Lune est-elle une des rares à s'y rendre, en compagnie de ses chèvres, en toute saison. L'herbe y est abondante et si grasse que les animaux s'en trouvent ragaillardis. Leur lait est plus riche, leur pelage plus épais et leur viande plus succulente. Lune aide ses chevreaux à traverser, mais laisse les adultes se tailler leur chemin dans les décombres imparfaits du pont. D'aucuns envient sa témérité et rêvent d'annexer cette pâture, mais seul un éleveur à la fois âpre au gain et inconscient a tenté l'aventure. Il y a perdu quatre veaux et deux vaches, endommageant un peu plus le vieux passage au point de le rendre impraticable à toute création, excepté Lune et ses animaux que certains commencent à trouver aussi étranges que leur propriétaire. Le seul de la maisonnée à ne pas franchir le pont est Nuit, qui attend patiemment la Belle sur la rive orientale, cherchant dans le maquis de quoi satisfaire son estomac et lissant son pelage à longs coups de langue rose, sans quitter sa maîtresse de ses yeux jaunes.

Enfin, au nord-est s'étend la vallée noyée sous les brumes jaunâtres des usines sévissant plus au nord. À peine distingue-t-on, lorsque le temps est calme, les montagnes lointaines dont le pied baigne en permanence dans la purée de pois et la soupe d'ozone et d'acide. C'est dans cette direction que s'échappent certains jeunes gens, appâtés par l'espoir de confort, de lucre et de fortune. Ceux-ci ne reviennent

que rarement peut-être par peur d'avouer qu'ils ont lâché la proie pour l'ombre. Ceux qui remontent sur le plateau le font par bravade ou pour exhiber leurs véhicules et leurs atours dispendieux, recrutant d'autres adeptes pour la nouvelle Babylone, bruyante et cruelle qui les engloutit à jamais. Les anciens regrettent chaque fois que leur enseignement n'ait pas abouti et que la rançon payée au passé soit si lourde. Ils se consolent en espérant que ces jeunes gens attirés par les lumières de la ville y puisent suffisamment de satisfaction pour y trouver une forme de bonheur.

Les animaux à viande, veaux, bœufs, moutons, sont achetés et enlevés à prix d'or directement sur place par des bouchers, puis écoulés dans des restaurants de luxe, alimentant une caisse destinée aux infrastructures. Une fois par mois, une délégation de volontaires, en majorité des femmes accompagnées de quelques jeunes gens robustes et désœuvrés, mettent cap à l'ouest sur la piste rocailleuse qui traverse le plateau, pour se rendre à la grande ville, où le long ruban de l'autoroute draine un semblant de civilisation entre deux exodes. Ils y échangent leurs produits superflus : volailles, salaisons, confitures, fromages, tricots, peaux tannées, contre des matières premières, carburant, sel, sucre, huile et des produits manufacturés : outils, tissus, pièces de rechanges indispensables. Mais par-dessus tout, c'est une orgie de chaussures, lingerie, sous-vêtements et cosmétiques. Il s'agit de leur rançon de douceur pour avoir, jour après jour, élevé les enfants, tanné les peaux, cuisiné, affiné les fromages, reprisé les vêtements ou préparé les cochonnailles. Toutes tâches essentielles dévolues à la gente féminine sont payées ainsi d'un peu de rêve soyeux. Même les jeunes gens y font provende de présents pour leurs dulcinées.

Et c'est chaque fois une bande odorante et chamarrée qui revient dans les trois remorques tirées autant par les tracteurs que par les jeunes hommes, trop heureux de prouver leur force devant les dames ravies de tant de bravoure. Parfois même, quand les femmes sont d'humeur, la saison douce et l'herbe tentante, l'allégresse se transforme en tendresse. On raconte que certains jeunes gens y ont connu certains enseignements et gagné leurs galons de galants hommes, le tout dans le plus grand secret et pour le bonheur de tous.

Hiver comme été, le paradis de Lune est agréable à vivre. La température, caniculaire en été, ne tombe jamais en dessous de 5 °C, même en plein cœur de l'hiver, sauf en 40 où, pour la première fois, la rivière est restée prise dans la glace plus d'une semaine, obligeant les hommes à augmenter les provisions de bois. Lune vivait encore dans le foyer éphémère de son enfance et Sarah l'avait abreuvée d'histoires de neige et de loups en quête de jeunes enfants savoureux à dévorer dans la nuit profonde. La jeune fille avait feint la peur pour pouvoir se blottir contre les rondeurs de sa mère d'adoption. Moïse lui avait enseigné la marche des saisons, le schéma du réchauffement climatique, les cycles immémoriaux qui avaient fait de leur pays, au travers des millénaires, un pays de glaces éternelles ou un paradis tropical. Cette année-là, les pluies avaient commencé dès le début février, ne quittant pas le devant de la scène avant les prémices de juin. Le plateau s'était transformé en bourbier, rendant impossible toute course en ville. Le carburant, si précieux pour les tracteurs et les machines, avait manqué au début du printemps, les céréales et les légumes s'étaient noyés dans la boue, des animaux avaient disparu emportés par la crue et tous avait souffert de la

faim jusqu'à l'automne qui s'était montré généreux en fruits gorgés de sucre. L'abondance des confitures et de conserves avait permis de reconstituer les réserves et même ceux qui avaient baissé les bras avaient remercié le ciel de sa générosité, malgré les épreuves de l'été. La fête de Noël, brièvement rebaptisée cérémonie du Solstice par les plus radicaux dans les toutes premières années de la communauté, avait donné lieu à des scènes de liesse, pendant que les quelques rares volailles sacrifiées embaumaient le village. Le temps doux avait incité les plus courageux de danser autour des feux de joie, jusqu'à l'aube. On ne s'étonna pas de voir le nombre de naissance croître nettement en septembre.

CHAPITRE V

L'enfant dort en chien de fusil, à l'ombre de la haie de mûres bordant le sentier des vergers. Son visage clair est tourné vers le feuillage et ses pieds sont nus. Ses chaussures sont alignées près de lui. Ses vêtements présentent un certain désordre dû, peut-être, à un sommeil agité. Dès le début de mai, quand la température commence à augmenter, il n'est pas rare de voir des enfants et même des adultes quitter les maisons pour profiter de la fraîcheur nocturne. Ils regagnent l'abri des vieux murs avant que le soleil ne brûle le paysage, mais certains cherchent l'ombre des haies. Le petit Roch n'est pas des plus turbulents, ni des plus téméraires, à six ans, il est parmi les plus petits de sa classe et préfère la solitude aux jeux trop violents de ses camarades. Il est doux et silencieux, un peu rêveur, toujours souriant. Perle, qui fut en son temps élue plus jolie fille de la communauté, l'a enfanté d'un père de hasard. Il est resté unique, croissant dans la tendresse d'une mère jeune, belle et aimante.

Déjà, deux personnes pressées sont passées tranquillement près de lui, sans même jeter un coup d'œil au garçonnet endormi. Un chien en maraude l'a flairé un instant avant de reprendre sa quête de gibier. Deux bouvreuils se sont posés sur une branche au-dessus de lui pour pépier un chant d'amour. Un lapin peureux s'est approché avec précaution,

mais seules les premières mouches de mai, bourdonnantes créatures métalliques, ont compris. Elles ont voleté sur ses mollets découverts, sur ses pieds, sur son torse et sur ses hanches dénudés, puis se sont enhardies jusqu'au visage. Elles seules ont saisi que le sommeil du gamin est définitif. Elles ont trouvé, enfin, la tache rouge en partie séchée qui poisse les cheveux près de la nuque et se sont enivrées. Le soleil radieux caresse les pieds nus, bientôt, le corps tout entier sera baigné de lumière. Les grosses mouches à bétail ont senti l'énervement des autres insectes et arrivent à tire-d'aile des quatre coins de la prairie, désertant vaches et moutons. La chaleur est déjà intense, malgré la précocité de la journée et un bourdonnement sourd agite la haie. Les corbeaux, attirés par tant de zèle, entourent l'endroit de leur vol lourd.

Seule Lune a ressenti le malaise et cherche au fond d'elle ce qui motive son chagrin. Elle a peur, une peur qui lui serre les tripes et couvre son front d'une sueur malsaine. Elle entend, dans son esprit, les cohortes de mouches et le croassement rauque des charognards, même la pensée d'un blaireau et celle d'un renard alerté par la fièvre qui s'est emparée du vallon. Lune voit, par bribes, le corps recroquevillé, le sang rouillé, la blancheur du visage. Elle sent la douleur de la mère qui vient de découvrir l'absence de l'enfant, les cris angoissés de Perle.

« Roch, mon petit ange... Où es-tu, mon Cœur ? Viens, mon tout petit... Rentre, s'il te plaît... »

Lune cherche l'enfant, cherche la mère, cherche de l'aide. Elle sait qu'il est déjà trop tard pour sauver Roch, mais qu'il faut faire vite avant que la vermine ne souille le corps. Elle appelle à l'aide, effrayant ses bêtes, faisant taire les oiseaux familiers qui habitent les arbres centenaires. Puis

elle distingue, au loin, le vol lourd des noirs charognards. Elle doit se hâter, maintenant, avant que les becs et les serres n'entrent dans la danse. Elle court, dans le soleil brûlant, dévalant le sentier, ressentant chaque pierre sous ses sandales, chaque branche qui lui griffe les bras ou les mollets. Ses poumons sont en feu, ses jambes douloureuses, son visage inondé de sueur salée, ses yeux baignés de larmes, elle s'entend toujours appeler à l'aide, sans être consciente de crier. Enfin, elle atteint l'enfant, image trop sage, rêveur assoupi. Les corbeaux continuent leur ronde infinie en protestant contre la présence importune. Lune écarte les mouches avides qui, elles aussi, tournent en bourdonnant. Elle rajuste prestement les vêtements dérangés, comme si cette peau dénudée était une offense, lisse les cheveux soyeux, caresse les tempes en chantonnant la plus douce des berceuses. D'autres villageois s'approchent enfin, criant et vociférant. Ils se taisent en découvrant le spectacle si bucolique. S'il n'y avait pas les mouches, ni cette jeune fille en larmes, ils pourraient croire à un enfant bercé par une sœur aînée. Mais Roch n'a pas de sœur, ni même d'ami et celle qui le câline pleure le paradis perdu. En tuant Roch, on a tué la paix de la communauté. Quand Perle s'approche enfin, Lune se relève, dans un brouillard douloureux, pour lui laisser la place. La jeune femme retient la jeune fille par la main et c'est à deux qu'elles veillent l'enfant au sommeil trop paisible.

Le calme est retombé après l'agitation de la recherche, les cris, les appels, les sanglots. Tous retrouvent leur sérénité et le silence plane sur les deux femmes berçant l'enfant au son lancinant des mouches bourdonnantes. Les corbeaux ont abandonné le terrain, effrayés par la foule toujours plus

dense sur le chemin de la ravine. Moïse se fraye un passage et parvient enfin au premier rang avec un médecin qui écarte doucement Perle et Lune. Elles restent soudées, prostrées dans la même douleur pendant que le praticien se penche sur le corps. La plaie à la base du crâne est nette, infligée délibérément dans le dessein de tuer. Moïse a trouvé le grossier galet de grès souillé de sang séché qui a roulé dans le fourré. Le médecin soulève la chemise que Lune avait rabattue en hâte. Les ecchymoses sur les hanches trahissent les violences subies par l'enfant supplicié. La colère gronde parmi les villageois, le garçon sans vie mérite vengeance. Déjà, les hommes serrent les poings et les femmes essuient leurs larmes. On improvise une civière à l'aide de deux manches d'outils et d'une veste de drap. Deux solides gaillards soulèvent Roch et prennent le chemin du village d'un pas solennel, suivis par la foule révoltée. Moïse ne parvient pas à dominer l'ire de ses concitoyens, même lui, malgré sa charge et son rôle modérateur, sent monter un sentiment qu'il croyait éteint. Lui, qui a toujours milité contre le rétablissement de la peine de mort, est saisi d'un doute. À l'arrière du cortège, les femmes soutiennent Perle, accrochée à Lune.

Le sentier n'a jamais semblé aussi long ni aussi pentu. Les langues se délient, les questions fusent :

« Et d'abord, où il est le nègre ?

— Et qui c'était le père du gosse ?

— C'est vrai. On ne l'a pas vu de la journée le bwana-docteur.

— C'était quand même une drôle de fille, la Perle ! Elle en a fait du mal avec ses airs de Sainte Nitouche et ses nichons à l'air.

— Allez donc voir si c'est pas elle !

— Elle a beau être jolie, sans son gosse elle aurait moins de mal à se caser.

—La première chose : retrouver le négro. »

Des voix d'hommes grondent un assentiment. Les banals outils des champs se font armes redoutables. Les fauves sont lâchés, pressés d'en découdre avec la canaille.

Seulement voilà que l'un des leurs fournit un alibi inespéré à leur bouc émissaire. Il est loin, très loin au sud, le docteur, parti la veille en tracteur pour accoucher la jeune Juliette, une fille tellement entichée de son Roméo qu'elle l'a suivi jusqu'à son abri de pierre au fin fond du causse malgré sa grossesse avancée. Et même pour un robuste quadragénaire, cinquante kilomètres de pierraille, ça représente une trotte. Le raisonnement semble satisfaire le plus grand nombre. Il ne reste que les sceptiques et les agressifs pour douter, mais ils ne sont pas suffisamment pour ébranler les autres. Ils finissent par se ranger, provisoirement, à l'avis général.

« Mais alors, si ce n'est pas lui... Qui ? »

Chacun scrute son voisin, son compagnon de champ, son copain de beuverie, son ami.

« C'est un étranger ! »

La réponse est assez lumineuse pour éclairer tous les visages. Bien sûr, seul un étranger a pu martyriser, puis tuer ce pauvre enfant, un étranger fou, qui plus est, un monstre inconnu rôdant autour du village à l'affût d'un gentil gosse pour satisfaire ses plus bas instincts. D'ailleurs, ce docteur innocenté *in extremis*, il a bien des frères ou des cousins, au moins des amis. Jusqu'à présent, on ne les a jamais vus, mais comme il vit à l'écart, il les reçoit sûrement la nuit, à l'insu de tous. En plus, ça explique pourquoi la sorcière est arrivée la première : elle les connaît les amis du négro, elle les a reconnus dans la nuit, c'est pour ça qu'elle cherchait le gamin.

À nouveau la foule gronde. Ils ont découvert un nouveau bouc émissaire. Mais cette fois, point de brusquerie. La rousse est beaucoup trop dangereuse, disposant de pouvoirs et susceptible de plus de violence qu'un simple médecin, fût-il noir et athlétique. Les justiciers se font conspirateurs. Il faut organiser des tours de guet autour du vallon et surprendre l'agresseur du petit lorsqu'il rendra visite au nègre ou à la sorcière.

« Et pourquoi ne serait-ce pas elle ?

— C'est vrai, les sorcières ont besoin de sang pour leurs potions, et puis, les sacrifices humains étaient courants au Moyen Âge.

— Si c'est elle, il faudrait la brûler !

— Après tout, on ne sait rien de cette fille.

— Et puis elle a un chat...

— Noir ! »

Cette dernière remarque achève de convaincre les conjurés. Le sort de Lune est scellé.

Le cortège arrive à l'ancienne mairie qui semble soudain trop petite. Il est rare que tous les habitants, ou presque, se retrouvent ensemble à cet endroit. Les deux porteurs déposent leur fardeau sur la grande table de la maison commune. Les femmes s'approchent, Lune soutenant Perle. Le cercle, jusqu'à présent soudé, s'ouvre au fur et à mesure que les hypothèses se transmettent. Bientôt, les deux jeunes femmes se trouvent isolées, au pied du catafalque improvisé. Lune a remarqué l'air fuyant de certains, l'hostilité grandissante qui devient palpable au rythme des chuchotements. Elle en entend certains et lit les autres sur les visages fermés. Alors, elle s'abstrait du monde et se projette dans l'esprit de Perle pour lui insuffler ses dernières forces avant de sombrer dans un coma douloureux, où chaque

parcelle de haine se transforme en lame acérée qui lui arrache le cœur. Lune s'écroule sans que personne ne lui porte assistance. Même Moïse reste immobile de longs instants tant la tension est perceptible.

« Mais enfin ! Vous êtes tous devenus fous ? Regardez-vous ! Une bande de paysans attardés accusant l'une d'entre vous d'avoir violé et tué un petit garçon. »

La voix du Patriarche a porté ses fruits. Tous semblent revenir d'un cauchemar éveillé. Certains se frottent les yeux, d'autres hochent la tête, nul n'ose parler.

Moïse s'est précipité vers sa fille. Les deux brancardiers l'aident à déposer Lune sur un divan. Sarah, en larmes, n'a pas bougé. Elle regarde un à un tous les visages qui sont maintenant passés de la haine à la stupeur.

« Des monstres ! Vous êtes tous des monstres ! Des hypocrites aussi ! Qui d'entre vous n'est pas allé chez elle pour un horoscope, une potion ou un conseil ? Qui ? »

Tous, hommes et femmes, contemplant la pointe de leurs souliers, certains rougissants, certains se raclant la gorge.

Sarah ravale ses sanglots et crache au sol devant les villageois silencieux.

« Vous ne méritez rien... Pas même mon mépris. »

Tous se sont écartés pour la laisser rejoindre son compagnon éphémère et sa fille de hasard. Aucun n'ose parler, ni même bouger. Le crachat blanchâtre sur le carrelage sombre est devenu le symbole de leur inanité. Même les plus vindicatifs ont retenu la leçon et, bien que leur haine soit intacte, se raisonnent afin de trouver en eux la force de repartir, même si ce doit être couverts de honte. Aucun n'ose faire le premier pas ni vers la femme hébétée berçant son enfant mort, ni vers le couple atterré veillant leur fille inanimée, ni même vers la sortie salvatrice. C'est Moïse qui les sauve.

« Allez, partez tous ! Nous avons des décisions à prendre, des choses à faire, des enfants à pleurer ! »

La foule reste silencieuse.

« Foutez le camp, Nom de Dieu ! Foutez le camp, je vous dis ! »

Cette fois le message est passé. Le ton et le langage, si inhabituel dans la bouche du patriarche, ont triomphé de l'immobilisme. C'est presque en se bousculant que tous s'enfuient et s'égaillent sur la grande place, n'osant même pas se regarder entre eux.

« Allez savoir ! C'est peut-être parce qu'elle sait quelque chose qu'elle s'est évanouie la sorcière. »

La gifle a sonné comme un coup de pistolet et le grand barbu au physique de catcheur reste interdit devant la petite bonne femme, haute comme trois pommes, qui vient de mettre toute son énergie pour le faire taire.

« Fiche le camp, grand imbécile ! Cache-toi ! Quitte ce village ! Personne ne doit plus jamais être aussi bête que toi. »

L'homme s'enfuit au pas de course sous les regards de reproche. Personne n'a félicité la vieille dame, personne n'a hué le barbu. Chacun se replonge dans la contemplation de ses chaussures et essayant de se composer une image au moins présentable. La foule se disperse. Il faudrait reprendre les activités, retourner aux champs, à l'atelier, à la bergerie, retrouver le rythme sauvagement interrompu par les larmes de Lune et les pleurs de Perle. La journée est encore jeune, le soleil n'a pas atteint le zénith. Les ménagères devraient se pencher sur leurs fourneaux pour préparer le déjeuner. Les enfants vont revenir de l'école, on entend déjà leurs cris. Le dé clic ne se fait pas, chacun reste sur la place, désœuvré, perdu dans ses pensées. La cloche de l'église tinte dans le silence. Au douzième coup, l'explosion des

écoliers met fin aux atermolements de tous. La vie reprend dans une joyeuse débandade de têtes blondes ou brunes agitées d'éclats de rire et chamailleries. Il en manque un, à tout jamais, mais les autres sont bien présents et c'est pour eux qu'il faut continuer à vivre.

Ils le clament bruyamment.

CHAPITRE VI

Une seule famille est d'origine musulmane. Famille au sens oriental du mot, c'est-à-dire avec père, mère, enfants, cousins et grands-parents, vivant en groupe compact dans trois maisons mitoyennes. Douze personnes parfaitement fondues dans la masse des autres membres de la communauté, ne se singularisant pas et ne revendiquant aucune différence. Ils se contentent d'éviter les porcs battant la campagne et, quatre semaines par an, selon un rythme qu'ils sont seuls à connaître, s'abstiennent de manger et de boire du lever au coucher du soleil. Ce sont les maigres concessions faites aux traditions millénaires.

L'ancêtre des Halaoui est arrivé de son douar natal perdu au bord du désert juste après la Deuxième Guerre Mondiale. Des recruteurs l'ont testé, tâté, jaugé, puis trimbalé en camion avec une trentaine de ses coreligionnaires jusqu'à un port, jeté à fond de cale pendant trois jours et trois nuits, puis embarqué dans un autobus hors d'âge pour lui faire traverser sa nouvelle patrie pendant vingt-quatre longues heures. Sa djellaba de coton était trop fine pour l'automne pluvieux et ce fut un médecin qui l'accueillit à son arrivée, brûlant de fièvre et à bout de souffle. Il lui resta de ce voyage une faiblesse des poumons que n'améliora pas la descente dans la touffeur humide de la mine.

On lui alloua un grabat dans une baraque en tôle au milieu d'un terrain vague, à quelques centaines de mètres de son carreau, qui se transformait en borbier de septembre à mai. Mais il fut toujours reconnaissant à ses employeurs pour le poêle à poussier empestant la bicoque, pour le matelas de crin, les draps de lin raides et la couverture de laine kaki et pour l'épais ragoût qui emplissait son estomac. Chacun de ces petits comforts était, bien entendu, déduit de sa maigre paie, mais les dizaines de francs qu'il expédiait chaque mois au pays justifiaient tous les sacrifices.

Sa soumission et sa bonne volonté lui valurent d'entrer dans les bonnes grâces de ses supérieurs et d'accéder au poste de chef de taille. Ce furent alors des centaines de francs qu'il envoya pour nourrir sa femme, ses quatre enfants, son père, sa mère, son grand-père, sa tante et ses huit cousins. Il fit même venir son fils aîné et un cousin de sa femme. Mais les raclements de gorge et les crachats noirs dissuadèrent les deux jeunes gens d'embrasser la noble carrière de mineur.

L'euphorie des années 1950 avait encouragé les petits à devenir gourmands, rêvant de pavillons en meulières, de vacances à la mer et de voitures. Les grandes affiches célébraient les 2 CV, 4 CV, 203 et autre Aronde. À Paris, Billancourt, Sochaux ou Poissy comme à Wolfsburg ou Brême, les usines voraces recherchaient des bras pour visser, emboîter, souder ou peindre le progrès social en marche. Cette nouvelle source de travail pour ouvriers sous-qualifiés alimenta le nouveau trafic d'esclaves en provenance du bassin méditerranéen et une noria de bateaux et de bus transporta cette main-d'œuvre toute neuve dans tous les pays de la vieille Europe. Des architectes radicaux construisirent des barres de béton pour loger les prolétaires enrichis, arrachés

à leurs taudis par la guerre, et des baraquements provisoires pour les nouveaux arrivants.

L'argent chichement distribué aux immigrés finança la nouvelle génération, mais le grain de liberté apporté par cette manne dérapa. Au lieu d'encourager les jeunes à venir grossir les rangs des galériens modernes, cet argent finança la révolte pour chasser les anciens maîtres devenus négriers. Les mêmes architectes novateurs élevèrent de plus vastes parallélépipèdes percés de fenêtres, toujours plus hauts, toujours plus loin des centres-villes, à la place des champs abandonnés par des paysans devenus ouvriers d'usine. Les nouveaux émigrés, chassés de leur terre par les natifs, sacrifiés au nom de la Paix par les politiciens des deux côtés de la mer, s'insurgèrent contre cette condition de nomades et, la rage au ventre, entreprirent de conquérir leur nouvelle patrie, trouvant dans la haine de leurs anciens compatriotes, un moteur pour reprendre courage.

L'ancêtre Halaoui économisa sou par sou pour s'extraire de sa baraque en tôle et fit venir sa famille, dans l'euphorie des sixties. Les deux fils passèrent, sans transition, de l'économie pastorale au *rock'n'roll*. Le choc des cultures brûla les ailes de l'un d'eux qui bascula dans une délinquance toujours plus profonde. L'autre rejoignit son frère aîné et son cousin aux portes de l'Eldorado suisse, dans la chaleur bruyante de la chaîne, vissant, huit heures par jour, les dix-sept mêmes écrous sur la même portion de châssis gauche.

Et la famille essaima, habitant des résidences aux noms aussi charmants que Sarcelles, Haut-du-Lièvre, Minguettes (qui fait tellement penser à musette), Val Fourré, Bois Impérial, Bellefontaine, Cité Radieuse, Beauregard ou Grande-Corniche. À croire que les lotisseurs pensaient qu'un nom bucolique ferait oublier le béton gris, les espaces verts

pelés et les jardins d'enfants souillés par les crottes de chiens, pendant que de l'autre côté du rideau de fer, d'autres bâtisseurs, aussi soucieux du bien-être de leurs concitoyens, mais plus pragmatiques, nommaient les immeubles : Travail, Productivité, Révolution ou Gloire de Lénine.

Au cours du temps, les Halaoui, travailleurs et enracinés dans une population française peuplée de Piantoni, Fernandez, Stablinsky, Grakzic et autres Aznavourian, avaient prospéré. Ils étaient, pour la plupart, restés prisonniers de leurs cités dortoirs où sévissaient drogue, délinquance et répression, mais nul d'entre eux n'avait goûté à ces paradis financiers et c'est à la force de leurs mains qu'ils gagnaient le droit de se sentir libres. Ils avaient même, au fil des années, oublié leur religion aux contraintes trop rudes et inadaptées aux usines, aux trois-huit et au rythme effréné de l'Occident. Il avait fallu que deux tours de verre fussent balayées par l'Islam, à l'autre bout du monde, pour que l'inconscient collectif se réveille et que chacun retrouve la fierté d'être musulman. L'incendie qui couvait dans les banlieues depuis des générations avait soudain laissé ses flammes envahir les cités et une nouvelle guerre avait éclaté, faite de rancœurs, de haines, de blâmes rentrés et de volonté de s'imposer. Ce que d'aucuns avaient qualifié de révolte, puis de guérilla larvée, avait tourné au duel entre mondes trop différents pour coexister. Et le vocabulaire occidental s'enrichit d'un nouveau mot arabe : *Djihad*, avec tout ce que cela implique de violence primale, pendant que l'Occident chrétien extrayait du passé un mot devenu obsolète : *Croisade*.

Ce conflit généralisé, mais ne portant pas le nom de guerre, avait usé le tissu social, puis brisé à tout jamais le consensus occidental et la quiétude apportée par soixante-

dix ans de paix relative. La répression fut à la hauteur de l'attaque et le mouvement ne fit que croître et embellir jusqu'à ruiner définitivement l'économie des pays riches. Et pourtant, les Halaoui, inamovibles pivots de leur propre société, avaient travaillé et survécu, sourds aux appels des uns et aux diatribes des autres.

Dernier de la dynastie, Sofiane Halaoui avait quitté le cycle ancestral du travail manuel pour basculer dans un autre univers, où l'on peut rêver d'habiter ailleurs que dans une des banlieues perverses où le désœuvrement génère sa propre misère et son propre cycle d'inadaptation. Il avait bravé la loi familiale et poursuivi ses études. Si son père clamait aujourd'hui sa joie et sa fierté, Sofiane se souvenait des remontrances et des remarques acerbes sur sa faiblesse. Même si son diplôme d'Histoire Récente et Contemporaine ne lui apportait rien de plus qu'un poste de professeur dans un collège de banlieue pauvre, le parchemin affiché dans son bureau représentait toute la félicité et l'allégresse dont un homme puisse rêver, en dehors d'une femme aimante et d'enfants épanouis.

Il avait rejoint la communauté dès l'origine et fait, à l'image de son trisaïeul, venir près de lui le reste de sa famille. Sa mère, excellente cuisinière avait tout de suite acquis une place de choix dans le cercle très fermé des bourgeoises travailleuses. Son père, habile de ses doigts, fabriquait de petits objets de bois : animaux, instruments agraires, maisonnettes, que la collectivité revendait au marché de la ville. Les cousins exploitaient quelques hectares d'herbe rare où des moutons les ramenaient, à leur insu, aux sources même de leurs aïeux.

La benjamine de la famille se nomme Hahaiah, l'Ange qui, selon la Kabbale, domine les songes et les mystères

cachés aux mortels. Les yeux vagues, le sourire étrange, elle est la préférée des enfants et des adultes, qui voient en elle le bonheur de l'innocence. Ses longs cheveux sombres et ondulés lui font une couronne bouillonnante, une aura brillante, entourant cette innocente dont l'esprit ne craint ni le mal ni la peine. Sa mère la nomme Lumière de la Vie, son père, Créature Céleste. Nul ne sait ce qu'elle entend, nul ne sait ce qu'elle voit, nul ne sait ce qu'elle ressent, mais rien ne semble pouvoir l'atteindre, ni l'attrister. Pour elle, chaque geste est une caresse, chaque cri un chant d'oiseau. Elle rit du souffle du vent, du meuglement d'une vache, du bruissement des feuilles. Elle suit les papillons dans leur course hasardeuse, elle renifle les herbes des talus, elle appelle de sa voix flûtée les écureuils qui semblent la comprendre, elle lape à grands bruits l'eau de la rivière. Chacun, dans sa tâche, garde un œil sur elle, ayant soin de la tenir éloignée de tout danger. Mais elle est sa propre gardienne et quelque part au fond de son cerveau singulier, stagne l'instinct de conservation.

Lune la nomme sa petite sœur de pensée et croit parfois pouvoir nouer une relation avec elle. Elle est une des rares qui capte l'attention de la petite fille quelques fugitifs instants, à pouvoir la tenir dans ses bras et déceler un éclair de tendresse dans les iris sombres.

Chaque soir, Naïma guette le retour de sa fille avec un peu d'appréhension, bien qu'elle sache que toute la communauté veille sur la fragile existence. Dès le jour déclinant, Hahaiah prend le chemin de son nid et franchit en silence le seuil de la maison sous l'œil embrumé de sa mère. Elle s'assied sagement au bout de la table sur son tabouret légèrement surélevé et attend le dîner. Aucun son ne sort d'elle, aucun regard ne trahit ses sentiments. Quelle que soit la durée de

l'attente, elle reste immobile, muette, en marge de la vie. Elle n'a jamais appris à se servir de couverts : elle lape sa soupe, elle saisit les aliments délicatement du bout des doigts de sa main gauche, elle mâche lentement chaque bouchée, sourit après chacune d'elle, aspire sans bruit un peu d'eau de temps en temps et puis, une fois rassasiée, quitte la table en léchant ses doigts comme le ferait un chaton. L'hiver, elle se couche en rond sur les coussins près de la cheminée, aux beaux jours, elle se love sur l'herbe devant la maison. Sa mère dépose une couverture sur le petit corps recroquevillé et se risque à une caresse ou à un baiser, mais aucune lueur ne sort de l'ombre des yeux.

Avant le lever du soleil, Naïma saisit la petite fille encore endormie pour la plonger dans un bain tiède. C'est l'unique moment de la journée où la sauvageonne fait preuve de sentiments en riant dans l'eau, pendant que sa mère la nettoie avec onction. Ce sont les seuls instants de joie qu'elles partagent. Naïma parle doucement, l'appelle des noms les plus beaux des cinq langues ou dialectes qu'elle connaît, chante les comptines de son enfance, guette une parcelle de tendresse. Une fois revêtue de linge propre, la petite fille redevient étrangère à toute forme de vie et s'éloigne en silence vers son univers solitaire.

Il lui arrive parfois de venir rôder autour de la maison, sourde aux appels, mais souriant au havre de paix que représente ce bout de terre pour celle qui n'appartient à aucun monde. Mais, le plus souvent, c'est au milieu des prés ou à l'ombre des arbres qu'elle vit son rêve éveillé. Parfois elle reste invisible, parfois elle s'approche des vivants, mais jamais elle ne semble s'intéresser ni même voir personne. Il lui arrive aussi d'accepter quelques victuailles qui échoient dans sa main sans qu'elle ne l'ait quemandé : un biscuit, un

fruit, une douceur. Il lui arrive de goûter, de manger, mais bien souvent le mets lui échappe et vient nourrir les écureuils ou les moineaux qui l'accompagnent. Lorsque la faim ou la soif la saisissent, elle y fait face avec un instinct infailible, trouvant la baie comestible et l'eau pure.

Seule Lune, presque aussi étrange qu'elle, semble avoir un attrait, certes à peine plus fort que les papillons ou les truites argentés, mais infiniment plus que le reste de la communauté. Lorsque la chaleur d'été accable hommes et animaux, elle accepte de se laisser bercer au creux du hamac de la jeune fille. Quand ses pas aventureux la conduisent à la bergerie et que le fumet acide des fromages jeunes embaume le saloir, elle se délecte en plongeant ses doigts dans la pâte onctueuse, laissant dégouliner le babeurre sur son menton et c'est en souriant qu'elle accepte d'être débarbouillé après son orgie de lait caillé. Il arrive même que Lune capte, un bref instant, son attention en déployant des trésors d'inventivité. La Belle est alors transportée de bonheur à l'idée d'avoir pu, ne serait-ce qu'une seconde, communiquer avec sa sœur de solitude. Et c'est toujours avec tristesse que Lune regarde s'éloigner la fillette lorsque son esprit lui dicte un nouveau chemin.

Elle voudrait la retenir, mais c'est Hahaiah qui décide où doit la mener sa liberté.

CHAPITRE VII

« J'ai faim... J'ai tellement faim... »

La créature hurle dans la nuit, au-dessus de la lande caillelouteuse. Personne ne l'entend, personne ne lui répond.

« J'ai faim... J'ai faim... »

Sa voix enfle, se déchaîne, s'étrangle dans un cri, reprend de l'ampleur.

« J'ai faim ! »

Ses mains sont tachées de sang. Des traces noires marquent sa chemise de toile brune. Le couteau est à ses pieds, encore planté dans la proie innocente qu'il vient d'immoler sur l'autel de sa folie.

Il vit à l'écart des habitations, loin des hommes. Il prélève sa dîme chaque fois qu'il sent la faim croître, un agneau, une poule, un porcelet. Les villageois attribuent ces méfaits aux quelques fauves qui hantent le plateau, loups, lynx, chiens errants. On affirme même qu'il rôde un couple d'ours, mais c'est surtout une fable que l'on raconte pour décourager les enfants trop aventureux.

Il lui arrive d'ajouter à ses larcins quelques légumes ou de beaux fruits, mais son régime est exclusivement carné. Il boit le sang encore chaud et mâche la viande crue jusqu'à satiété. Ensuite, il découpe le reste en fines lanières qu'il met à sécher, comme le faisaient ses ancêtres du Néandertal.

Il leur ressemble, d'ailleurs, à bien des égards : même

front bas, mêmes arcades sourcilières proéminentes, mêmes mâchoires carrées pourvues de canines solides et surtout, même force bestiale et même absence d'humanité. Il ne connaît qu'une seule loi : la sienne. Et qu'on ne vienne pas lui parler de Justice, lui qui a payé plus que son dû à la société.

Il se souvient des jours heureux passés dans le squat auprès de Marie, si belle et si fragile, de ses cheveux rouges, de ses yeux d'émeraude et de ses gémissements lorsqu'ils faisaient l'amour, de leurs étreintes si tendres, si chaudes. Ils n'étaient vierges ni l'un ni l'autre au moment de leur rencontre et avaient vécu chacun leur part de peine, mais ils s'étaient trouvés, les deux moitiés d'orange enfin réunies. Ils avaient meublé de bric et de broc leur nid d'amour, au septième étage d'un vieil immeuble de banlieue échappé à la démolition, sans portes ni fenêtres, où le vent et la pluie tenaient table ouverte. Monter et descendre les escaliers crevassés et emplis d'immondices aurait constitué un calvaire pour n'importe qui, mais chaque ascension, pour périlleuse qu'elle soit, devenait un jeu amoureux où l'attente le disputait au désir. Le grabat de fortune les accueillait enfin au terme de cette aventure et ils ne retrouvaient leur souffle qu'une fois apaisée leur faim d'amour.

Il a rencontré Marie dans une boîte post-électro où il écoulait des pilules roses et bleues censées faire planer les danseurs.

La musique violente, les sons aigus et le battement sourd prennent les tripes et font vibrer chaque os au rythme des pulsions lumineuses. La salle enfumée et surchauffée retentit du souffle saccadé des corps en sueur. Il a mal à la tête, ses yeux sont douloureux et sa réserve de poison est presque

épuisée. Encore quelques cachets à vendre et il pourra rentrer se coucher dans le hangar en ruine qui l'abrite. Un éclair rouge, deux rayons de lumière verte, il reste cloué sur place, hagard, frappé par la foudre. Plus rien ne compte, il n'entend plus la musique, il ne sent plus la sueur chaude qui ruisselle sur les corps en mouvement, il ne voit que l'apparition dans un halo éblouissant. Elle aussi est immobile, son corps arrêté dans un orbe ascendant qui fait saillir sa poitrine pointue, ses bras arrondis au-dessus des épaules, la taille cambrée, les jambes en arrière : une position de torero, juge-t-il. Il ne bouge pas, elle reste immobile. Il la contemple : le visage fin, les cheveux longs et souples, les épaules rondes, le corps longiligne, la croupe arrondie, les jambes nerveuses et les yeux mystérieux, profonds, perçants, acérés. Elle porte une jupe sombre, ample, fendue jusqu'à l'aine et un bustier de tissu brillant. Le ventre nu, orné d'un gigantesque papillon jaune est couvert de sueur. Il voit tout en un bref instant qui semble durer des minutes. La femme s'est remise en mouvement, mais ne le quitte pas des yeux.

L'homme n'oublie pas sa laideur, son visage simiesque qui lui a valu les surnoms de chimpanzé, australopithèque, Cheetah ou Frankenstein. Il sait aussi que son seul langage tient en deux termes : direct du droit et crochet du gauche. Ce n'est pas avec une gueule comme ça et une vie comme la sienne que l'on séduit la plus jolie fille du coin. Si seulement il était riche ! Hélas ! Son trafic minable ne lui permet qu'une survie hasardeuse. Mais dans le tourbillon des danseurs, le regard reste fixé sur lui, insistant, aguicheur. Alors il se déplace, lentement, fendant la foule compacte sans ciller. Chaque mètre franchi augmente le rythme qui bat dans ses tempes, dans ses tripes, dans sa poitrine. Ça y est, il est près d'elle, leurs regards rivés l'un à l'autre noir

sur vert, émeraude sur charbon. Elle avance la main vers lui, leurs doigts se croisent, leurs paumes se touchent.

Tout a disparu autour d'eux : plus de scène, plus de piste, plus de danseurs, plus de lumière, plus de son, rien que des yeux et des mains. Il n'a plus qu'une pensée, la prendre dans ses bras et l'entraîner loin d'ici, au fond de son hangar, dans le nid douillet de cartons et de chiffons qu'il s'est aménagé. Cette seule pensée le séduit et le fait frémir. Il a tellement peur de la perdre, à présent, qu'elle fuie cette misère où il se complaît, qu'elle refuse de partager son dénuement. Trop tard, leurs bouches se sont unies, leurs mains explorent leurs corps, la chaleur l'inonde, la brûlure le fait crier. Il la tire derrière lui, fendant la foule à nouveau, heurtant les corps désarticulés, brisant les couples. Le froid de la nuit le surprend en même temps que le silence qui a remplacé la cacophonie. D'où a-t-elle sorti le manteau qui lui couvre les épaules ? D'où sort le volumineux sac qui pend à son bras ? Où a-t-il retrouvé son blouson de cuir ? Autant de questions à jamais sans réponse. Maintenant ils courent dans la rue comme les enfants qu'ils sont redevenus, leurs doigts toujours emmêlés, à court d'haleine, à bout de souffle.

« Je t'aime ! »

Elle est la première à rompre le silence.

« Je t'aime ! »

Il a hurlé ces mots, comme s'il s'agissait d'un cri de détresse, d'un appel au secours.

« Suis-moi ! Ne m'abandonne pas, mon Amour ! »

Comment peut-il appeler son Amour une femme qu'il connaît à peine, lui si laid et si repoussant face à cette créature divine ?

« Je te suivrais jusqu'au bout du monde, si tu me fais l'aumône d'un baiser. Qu'une seule caresse scelle nos destins. »

Ils s'arrêtent un bref instant de courir pour une courte mais intense étreinte qui les unit et fait fusionner leurs corps autant que leurs âmes.

Ils coururent longtemps pour se cacher dans les ruines d'un antique empire industriel, tombé en désuétude. Là, dans la tiédeur du nid de fortune, ils firent l'amour pour la toute première fois, se donnant l'un à l'autre sans aucune retenue. Quand ils crièrent enfin à l'unisson, même les rats somnolents trouvèrent ce chant d'une infinie beauté.

« Je m'appelle Marie. »

Ce furent les premiers mots qu'elle prononça en s'éveillant.

« Moi, c'est Philippe, mais tout le monde m'appelle Phil. »

Puis, elle lui parla de Lune, le petit ange de sa vie, née d'un amour intense sans lendemain, la prunelle de ses yeux, le seul être au monde pour lequel elle est restée en vie jusqu'à ce jour. À son ton passionné, Phil comprit qu'elle n'accepterait pas de vivre sans son enfant, quelle que soit la somme d'amour déployée pour l'accaparer. Il embrassa la peau chaude au creux de la poitrine, sentit monter le désir en lui, se propager comme une flamme jusqu'à sa partenaire, atteindre le point paroxystique où les corps ne peuvent plus lutter. Ils s'unirent avec plus de violence, laissant leur passion déborder. Elle fut la première à accéder au plaisir, hurlant sa jouissance jusqu'à ce qu'il la rejoigne et s'ébroue en elle, point d'orgue de son orgasme.

« Allons chercher ta fille. »

Ils s'habillèrent en hâte, enfilant leurs vêtements sur leur peau couverte de sueur, se frôlant et riant fort pour ne pas succomber à l'émotion de l'instant.

Le temps était gris et froid. Un brouillard épais stagnait sur le faubourg lépreux. Les feux de la ville se distinguaient

à peine dans le smog jaunâtre. Une belle journée pour rester bien calfeutré à la maison.

« Où est ta fille ? »

Marie semble déconcertée par la question.

« Où l'as-tu laissée, hier soir ? »

Marie fond en larmes, immobile sous le crachin huileux, ses cheveux rouges dégouttant d'eau grise.

« Marie ! Parle, dis-moi pourquoi tu pleures. Où est la petite ?

— Chez son père ! Ils me l'ont volée quand elle n'était encore qu'un bébé. Ils ont dit que j'étais une mauvaise mère, une traînée, que je ne pouvais pas la garder. »

Phil sent bouillir la colère en lui : voler un enfant à sa mère, quel misérable peut oser commettre un tel acte ? Quel homme est capable de priver un bébé de l'amour de sa mère ?

« Allons la chercher ! Ils n'ont pas le droit de te priver de ta fille. Personne ne peut faire ça à uen mère... personne... »

Cette fois, l'émotion est trop forte, des larmes coulent sur ses joues, non des larmes de peine, mais de haine et de fureur.

Il enlace la forme glacée, caresse les cheveux mouillés, cherche un peu de peau où déposer un baiser, berce sa compagne secouée de sanglots.

« Où est-elle, Marie ? Où... ? »

La jeune femme reprend ses esprits, ravale son chagrin, ses yeux verts jettent des éclairs, son visage se durcit, elle se sent prête au combat. Elle prend la main de l'homme.

« Suis-moi, on va leur arracher mon enfant ! »

Ils coururent comme la veille, main dans la main, vers la ville de néon et de bruits, sourds et aveugles à tout, ignorant les flaques boueuses, les automobiles hurlantes, les passants médusés, cauchemars de l'ombre surgis en pleine

lumière, dérangeants, déplacés. Ils négligèrent les coups de sifflet rageurs des agents aux carrefours, les messages de menace des citoyens agressés dans leur train-train quotidien et parvinrent devant l'immeuble cossu abritant l'objet de leur quête. Une porte d'acier laqué, nantie de quatre verrous et d'un kit de sécurité.

Frapper contre cette forteresse ne peut que leur attirer des ennuis. Phil rêve un court instant de disposer de quelques grammes de C4 ou d'une de ces armes utilisées par la BTPU pour forcer les portes des malfaiteurs, celle qui transforme quinze centimètres de blindage en un trou bien rond et bien propre. Il prend garde de rester dans l'angle mort de la caméra de surveillance en espérant qu'un autre œil indiscret n'est pas dissimulé sous la marquise ou dans le réverbère de la façade. Ce genre d'immeuble est relié directement au poste de police et tout personnage rôdant devant ses fenêtres devient rapidement suspect. Marie, dans son manteau sombre boutonné jusqu'au menton malgré ses cheveux en désordre et sa mine défaite, semble plus présentable et susceptible de sonner à l'huis sans déchaîner les sirènes. Une voix désincarnée sort de nulle part.

« Qu'est-ce que vous voulez ? »

Marie relève le menton regardant bien en face l'objectif fixé sur elle.

« Je veux voir Lune. Laissez-moi voir ma fille... »

Un long silence.

« S'il vous plaît ! »

Sa voix est comme brisée, les yeux ruisselants de larmes.

« Seulement quelques instants. Vous savez bien comme elle est perturbée, chaque fois qu'elle vous voit. Et cessez de l'appeler Lune ! Elle se nomme Béatrix ! »

Le bourdonnement de la serrure résonne comme une victoire. Phil a bondi tel un fauve, bousculant la porte avant que les occupants ne la referment. Il prend la main de Marie et la propulse dans le vestibule, pendant que le battant se rabat à grand bruit. Le vieux couteau à la lame d'acier maintes fois aiguisée a jailli dans sa main par réflexe. Il est prêt à vendre sa peau chèrement pour plaire à sa nouvelle compagne. Quoi qu'il arrive, maintenant, il arrachera la petite fille à cet univers feutré et aseptisé. Une femme élégante, blonde, frêle, légère, se tient immobile au pied de l'escalier. Le visage glacé, elle fixe le poignard pointé vers son ventre plat. Elle ne crie pas, paralysée par la peur et la surprise.

Marie est montée à l'étage en hurlant le nom de sa fille, bousculant la blonde hypnotisée par la lame acérée. Des cris, un remue-ménage, des pleurs d'enfant, des bruits sourds, un verre qui se brise, des pas précipités. La jeune femme apparaît en haut des marches, serrant dans ses bras une fillette en robe de mousseline rose, dont des cheveux couleur de miel volent autour de sa tête. Derrière se profile la silhouette d'une vieille dame, toute de noir vêtue, qui pousse de petits cris et mouline des bras. Marie dévale les escaliers comme si tous les diables la poursuivaient. Phil arrache un anorak rouge vif, de petite taille, accroché à une patère. Maintenant, il a deux femmes en colère, face à lui : la blonde éthérée et la vieille harpie, toutes deux menaçantes, alors, pendant que Marie enfile le vêtement à l'enfant et franchit la porte, il plonge en avant par deux fois, ressentant au bout de sa main un choc mou et une sensation de liquide gluant coulant sur son poignet. Il n'entend pas les râles de ses victimes, mais sent l'odeur du sang. Il essuie ses doigts sur le rideau près de l'entrée et se rue sur la porte entrouverte.

Marie est déjà loin, portant son fardeau coloré. Il court pour la rattraper et quand il saisit enfin son bras, elle lui crie
« Je t'aime ! »

Cela lui convient à la fois comme remerciement et comme encouragement. Il les guide vers le quartier des friches où se trouve sa cachette. Demain, il sera temps de se mettre en quête d'un havre plus confortable pour sa toute nouvelle famille. La petite fille est muette, accrochée de toutes ses forces au cou de Marie, blottie dans les bras serrés autour de ses hanches, la petite bouche distribuant des baisers dans le cou et sur les joues de sa mère.

Ils errèrent de longues semaines de squat en hangar, d'abri en usine, avant de découvrir dans un immeuble à demi ruiné un refuge assez sûr et suffisamment clos pour leur servir de logis : deux pièces closes de portes solides et disposant de plusieurs accès, où ils pouvaient laisser Lune en toute sécurité pendant leurs escapades à la recherche de vivres. Chaque retour était ponctué d'ébats ardents où la peur exaltait le désir, mais la petite fille ne reprochait rien à sa mère, trop heureuse de la savoir épanouie. Elle attendait sagement que Marie vienne la récupérer dans sa cachette et lui prodiguer autant d'amour qu'à son compagnon.

Leurs photos avaient longtemps servi d'exergue aux journaux du multi-M, avant d'être reléguées à la rubrique des personnes recherchées pour crimes et délits, assorties d'une prime conséquente. Fort heureusement, leurs frères d'infortune avaient d'autres occupations et aucun écran ne brillait dans les palaces qu'ils fréquentaient. Ils vécurent ainsi plusieurs mois, insouciant, entre amour et émotions fortes. Lune s'était habituée au faciès ingrat de son nouveau

beau-père et avait même découvert, derrière ce visage de sauvage, des sentiments profonds et une érudition insoupçonnable. Il lui apprit des éléments de physique, de chimie, d'écologie. Il lui expliqua la couche d'ozone, la mécanique des fluides, les interférences du rayonnement solaire et toutes ces sortes de chose totalement inutiles pour trouver de quoi manger à un chômeur recherché par la police. Il fallut encore quelques mois pour que Marie soit enceinte et l'annonce à Phil. Il ne dit rien, se contentant de la serrer très fort contre lui en pleurant et en couvrant son visage de baisers. Lune fut plus réservée, incapable de déterminer, dans sa jeune cervelle, si la nouvelle était bonne ni même si elle la concernait. Elle regarda sa mère grossir avec affection et angoisse et quand son état empêcha Marie de courir les rues à la recherche de subsides, ce fut Lune qui accompagna Phil dans sa quête, se faufilant par les souterrains pendant qu'il faisait le guet devant les entrepôts. Marie les attendait avec anxiété et chaque fois les accueillait avec plus de fougue englobant dans le même amour sa fille et le père de son enfant.

Micky vit le jour dans la chaleur de juillet. L'accouchement fut long et douloureux, laissant Marie exsangue et à bout de souffle au terme de quatre longues heures de souffrances. Phil, apeuré par les cris de sa compagne, ne savait plus que faire. Il pensa même se précipiter sur le premier terminal public et appeler le 911, mais il craignit que les secours ne soient là bien avant les secours. Il choisit donc de faire face, malgré tout et d'aider Marie de ses faibles moyens. Lune, assise au chevet de sa mère, ne pleura pas, fixant de ses grands yeux verts le ventre distendu et insufflant le rythme de la respiration.

« Vas-y maman, respire un grand coup et pousse... ! »

La jeune femme écoutait ces conseils comme s'ils émanaient d'une professionnelle.

« Arrête de pousser... respire calmement... souffle à fond... inspire... souffle... Inspire... bloque... Pousse ! »

Quatre heures, deux cent quarante interminables minutes d'angoisse et de terreur avant que la tête n'apparaisse dans la moiteur de cette soirée estivale. Quand enfin l'enfant cria, les étoiles brillaient dans un ciel partiellement dégagé. Lune voulait l'appeler Voie Lactée, mais il fut plus sobrement baptisé Micky. Pendant que Marie se reposait sur sa couche trempée de sueur, la petite fille baigna le bébé dans de l'eau tiède, le débarrassant des stigmates sanglants de la naissance.

Marie resta longtemps alitée, recouvrant lentement ses forces. Phil rapportait pour elle les mets les plus riches, prenant pour les dérober des risques insensés, mais chaque bouchée absorbée par Marie était une victoire sur la vie. Quand elle put enfin se lever et se déplacer normalement, elle voulut reprendre le cours de leurs activités, mais Phil s'y opposa, arguant qu'il était de taille à se débrouiller seul. Il continua donc ses petits trafics, n'utilisant Lune que lorsque sa petite taille et son agilité se révélaient profitable.

Et puis, vint le jour des cent soleils – *The Hundred Nine Eleven* proclamèrent les Américains – où le chaos se réinstalla dans les pays développés à peine remis de la catastrophe de 23. À nouveau, les populations s'enfuirent des villes ravagées par les incendies et les émanations mortelles d'usines détruites. Dans le cocon familial, à l'écart des centres névralgiques et des nuages empoisonnés, Phil et les siens crurent qu'ils pourraient tenir, mais les BTPU dans leurs uniformes scintillants, promu au rang de gardiens des ruines, les délogèrent comme tant d'autres malheureux pour les emmener à l'abri.

Sous cet euphémisme se cachait la dure réalité d'un camp d'internement conforme en tout point à ceux dont les plus brillants intellectuels du siècle dernier avaient voulu l'éradication éternelle. Bien sûr, tout y était fait pour le bien des pensionnaires et il leur était même proposé du travail comme déblayer les gravats pollués ou creuser des fosses pour enterrer les cadavres contaminés. Les Organisations Humanitaires veillaient aussi à ce que les enfants de moins de douze ans soient libres d'aller à l'école s'ils le souhaitaient.

Phil organisa son évasion et celle des siens une nuit de janvier froide et humide. Il avait cisaillé les barbelés dans un coin sombre, derrière la baraque des gardiens, seul endroit où des mouvements nocturnes risquaient de rester plausibles. Il portait Micky dans un sac à dos improvisé et serrait le poignet de Lune dans sa main gauche et celui de Marie dans la droite. L'ouverture était tout juste suffisante. Il propulsa la petite fille, puis sa compagne avant de se faufiler en espérant que son précieux fardeau ne serait pas égratigné. Ils coururent trois cents mètres avant que le mirador ne les capture dans son rayon implacable.

Une seule balle fut tirée. Elle atteignit Marie à la base de la nuque. Quand Phil vit jaillir le sang, il n'eut qu'un réflexe : jeter Lune sur son épaule et s'enfuir plus vite qu'il ne l'avait jamais fait sans se retourner, sans même penser, sans même escompter pouvoir pleurer.

CHAPITRE VIII

Dans la nuit sombre, aux nuages pressés de ce début de printemps, à peine éclairée par un frêle quartier de lune bas sur l'horizon, retentit un cri.

Ténu, aigu, perçant, le cri d'une bête prise au piège, le cri d'un être désespéré, au seuil de la mort. Un cri qui ne laisse pas indifférent, un cri que l'on ne peut ignorer.

Une à une les fenêtres s'illuminent, chacun s'interpelle, s'interroge, s'inquiète.

Lune au fond de son vallon a ressenti, plutôt qu'entendu, le cri. Elle sait qui le pousse et son cœur saigne. Naïma sait également. Le vent tournoyant se joue du cri qui semble venir de partout et de nulle part, mais les deux femmes angoissées ne se trompent pas et convergent vers la rivière, agitées de pensées alarmantes.

« J'arrive, mon bébé, n'aie pas peur, hurle l'une.

— Hahaiah, mon cœur, je suis près de toi, crie l'autre. »

Elles parviennent ensemble près du petit être craintif, dont la plainte ne s'éteint pas.

La mère couvre l'enfant de ses bras, Lune caresse les cheveux soyeux, d'un geste apaisant. La petite fille hurle toujours son désespoir, de sa voix irréaliste, indifférente aux marques d'amour des deux femmes.

Les villageois ont enfin identifié l'endroit du tumulte et un cercle de lumière éclaire la scène. Ils découvrent d'abord

Lune et Naïma agenouillées, entourant la sauvageonne, puis, dans l'ombre, une forme sombre allongée près d'elles : un sac terne, en jute épais, jeté au bord de la rive, à deux pas de la crique favorite de Lune. Moïse s'avance, déjà inquiet de ce qu'il va trouver. Il s'accroupit doucement, dénoue lentement la cordelette qui ferme le sac, hésite un long instant et rabat le haut, d'un seul geste. Une masse de cheveux pâles scintille dans la lumière mouvante, un petit visage triangulaire au menton pointu, des yeux clairs éteints, des épaules blanches, un torse étroit percé de trois trous d'où se sont échappées des coulées sombres. Du sein de la foule, un couple est accouru. Un nouveau hurlement, plus grave, plus puissant se joint à celui de la fillette.

« Leena... Non... Je ne veux pas... Non ! »

La femme n'a jeté aucun vêtement sur sa courte nuisette, dévoilant jusqu'en haut des cuisses des jambes de la même teinte blanche que le corps sans vie. Un homme robuste la retient dans ses bras, l'empêchant de se jeter sur la suppliciée.

« Non, Sandra... il ne faut pas... »

La mère secouée de sanglots s'épanche sur l'épaule offerte. Ils pleurent ensemble, tandis que Moïse clôt les yeux de la victime et rabat le tissu pour dissimuler l'odieux martyr.

Murée dans son monde, Hahaiah poursuit son inextinguible lamentation. Lune s'est relevée, laissant Naïma se consacrer seule à l'inutile consolation. La magicienne hume l'atmosphère, goûte la nuit, utilise ses précieux dons pour déchiffrer la nouvelle énigme, persuadée de ressentir l'essence du crime, de respirer le fumet de l'assassin. Elle croit le distinguer, portant le sac sur son épaule et le jetant là, comme une chose dont on se débarrasse, un objet devenu

superflu, un simple déchet. Elle sait que le meurtrier a dégusté son forfait, comme d'autre un succulent souper fin, dont ce cadavre n'est que le relief. Elle ressent dans sa tête le calvaire de Leena, sa peur, sa douleur quand l'homme l'a souillée, sa frayeur quand le couteau a déchiré sa chair et son soulagement quand son cœur s'est arrêté mettant fin à ses souffrances.

Moïse confie à Black et un de ses confrères le soin de porter le corps, toujours enveloppé du sac de jute, jusqu'à la maison commune et demeure immobile, le regard vide rivé sur le carré d'herbe aplati, des larmes de rage au bord de ses yeux.

Hahaiah a enfin cessé sa longue plainte et échappe aux bras douillets de sa mère. Elle arpente à petits pas précieux l'endroit où se trouvait la dépouille, reniflant, elle aussi, l'air comme pour en extraire les dernières traces de Leena, les ultimes effluves de sa courte vie. Lune commune avec elle, joignant tous ses sens à la quête de l'étrange fillette et soudain, elle l'entend : pas des mots, pas des phrases, seulement des impressions, des images fugitives, imprécises, de fugaces abstractions où reviennent comme un leitmotiv les notions de désir, possession, meurtre, sang, jouissance. La jeune fille est effrayée par la violence évoquée par l'enfant et avec quelle clarté les évidences sexuelles sont parvenues à son âmesprit. Peut-être Hahaiah n'est-elle qu'un relais involontaire, un simple amplificateur de pensées, peut-être n'a-t-elle pas réellement conscience du message diffusé par son esprit. Lune tente à nouveau d'entrer en contact avec elle, mais c'est fini, la communication est rompue.

La petite a retrouvé son univers solitaire et remonte, seule, le chemin rocailleux, ignorante de la foule, sourde

aux paroles de réconfort distillées par sa mère qui la suit comme son ombre. La crise est passée, le crime, le cadavre scellé dans le sac, les visions, tout semble avoir quitté la petite tête brune. Elle regagne simplement, paisiblement, son nid pour y achever son somme interrompu par un cauchemar.

Lune n'a pas bougé, elle aussi, étrangère au tumulte des villageois murmurant ou vociférant, pleurant leur nuit gâchée tout autant que la vie brisée. Lune cherche à retrouver en elle les impressions qui l'ont submergée, il y a peu. Des images du passé surgissent, imprécises, tronquées : une main puissante serrant sa nuque, une odeur aigre de poisson avarié, un souffle court dans son cou, des doigts pressés contre son ventre, une sensation de malaise. Les visions se brouillent, disparaissent, renaissent, se dissipent ne laissant que cette perception de vacuité qu'elle ressent parfois quand la solitude se fait trop présente. Des larmes de rage coulent sur ses joues, voilant sa vue.

La foule s'est évanouie, colonne taciturne dans la lumière mouvante des torches. Elle reste seule au bord de la rivière qui glisse en silence, redoutant les heures qui la séparent de l'aube, maintenant qu'elle a ouvert la boîte de Pandore et fait ressurgir le passé qu'elle pensait à jamais enfoui dans le fond de sa mémoire.

Elle frissonne, peut-être de froid, peut-être des souvenirs retrouvés. Les larmes amères se sont tariées, mais sa vision du monde est encore brouillée. Elle y voit un visage carré, un rictus inhumain, un faciès d'épouvante. Elle voudrait pouvoir raconter ses impressions à quelqu'un, mais elle ne peut faire confiance à personne, ni à Sarah, sa douce mère, ni à Moïse le Sage, ni à Black, son mentor en magie. Elle pense un instant s'en ouvrir à Micky qui peut-être

partage une partie de ses angoisses, mais ce serait lui donner une importance qu'elle lui a toujours refusée. Elle a tout fait pour ignorer l'enfant puis s'écarte du jeune homme, pour s'épargner la douleur qu'elle éprouve, à présent. Micky était le seul maillon qui la raccrochait à ce passé, alors elle avait brisé ce lien pour se libérer de son autre vie, sa vie d'avant, sa vie déchirée, sa vie souillée, sa vie de haine et de souffrance.

« Mrraow ! »

Nuit est près d'elle, frôlant les jambes nues de son flanc soyeux. Nuit, l'autre maillon la raccordant à ces jours sombres. Nuit, son compagnon de malheur, son confident discret, son unique réconfort depuis qu'elle l'a découvert, minuscule boule de fourrure, barbotant dans l'eau saumâtre d'un égout à ciel ouvert. Très longtemps, elle s'était imaginée sentir les relents de la fange qui le couvrait, malgré les soins qu'elle lui avait prodigués. C'est à lui qu'elle avait conté sa détresse et chaque coup de la langue râpeuse était comme une douce caresse. Il se terrait chaque fois que l'ogre apparaissait pour réclamer son dû et ressurgissait dès que les cris de la petite fille se muaient en plainte sourde. Les ronronnements étaient alors un merveilleux apaisement.

Elle saisit l'animal qui se blottit contre elle et lui prodigua sa suave et réconfortante musique, pendant qu'elle prenait, elle aussi, le chemin abrupt vers le village.

CHAPITRE IX

Un silence de cathédrale règne dans l'arrière-salle de la maison commune, une pièce nue peinte à la chaux, au dalage antique. Un classeur métallique d'un gris terne trône dans un coin, une armoire ancienne au bois écaillé occupe l'autre mur, deux chaises en plastique entourent les tréteaux qui supportent la planche de résine polymère servant de table d'opération. Sarah a longuement nettoyé cette planche après la mort du petit Roch, frottant jusqu'à l'obsession, usant de détergent, d'alcool, de vinaigre, les doigts rougis, sans parvenir à lui rendre son aspect innocent de table d'appoint pour les grandes réunions. Il lui semblait toujours sentir l'odeur tenace du supplice, l'odeur de la haine. À bout d'arguments, elle avait jeté, plutôt que déposé, le panneau gris dans l'arrière-cour, derrière le tas de bois, laissant le vent et le soleil achever son ouvrage. C'est là que Black l'a récupéré, souillé par les copeaux et la sciure, pendant que son aide dressait les tréteaux. Ils installent avec beaucoup de douceur la petite Leena, enfin débarrassée de son emballage funèbre.

Elle ne porte pour tout vêtement que des chaussettes bleues et une sandale de cuir blanc. Black cherche en vain la deuxième chaussure au fond du sac. Outre les trois plaies nettes à la poitrine, le ventre est lacéré de plusieurs coups acharnés qui ont transformé les chairs en bouillie de sang

séché. Le jeune Charly, qui ne soigne d'ordinaire que les maux et les bobos de la vie courante, étouffe un hoquet derrière lequel reflue son dernier repas. Il ne veut pas craquer face au médecin aguerri, mais doit attendre la fin de son malaise avant de revenir devant la table. Black a écarté légèrement les cuisses pour chercher les traces du viol. Un peu de mucus blanchâtre a séché dans les replis de l'aine, ne laissant aucun doute. Il enrage de savoir qu'à quelques kilomètres de là une machine pourrait en quelques heures brosser le portrait génétique du criminel qui a laissé sa signature. Les ecchymoses prouvent que la fillette était vivante au moment de la souillure. Charly découvre les traces par-dessus l'épaule de son mentor et cela ajoute à sa détresse. Il s'enfuit en sanglotant incapable d'en voir plus. Black reste seul en tête à tête avec la victime. Vaille que vaille, il doit poursuivre, rechercher sur le petit corps blanc un indice conduisant au coupable.

Dans l'antichambre, la mère a enveloppé sa quasi-nudité d'une couverture de laine rouge. Elle somnole blottie sur la poitrine de son compagnon qui garde les yeux sur la porte close. La sortie brutale de Charly a tiré un instant la femme de sa torpeur, en un éclair, elle a vu les mains noires de Black palper la peau de sa fille, la tripoter sûrement. Elle a hurlé, le cri de détresse d'une mère humiliée, puis elle a vite replongé dans son néant traversé de sanglots et de frissons. Le bruit sec des instruments chirurgicaux qui tintent dans le plateau la fait sursauter parfois, mais elle reste inerte, comme morte, en attente d'on ne sait quel miracle qui ferait pousser la porte par Leena ressuscitée, son visage maigre barré d'un sourire éclatant, sa poitrine redevenue lisse, sans les traces odieuses qui la hanteront, croit-elle, jusqu'à la fin des temps. L'homme caresse les cheveux d'or

pâle, les mêmes que ceux de la petite fille et les larmes coulent sur l'austère figure, en silence.

Des bruits de voix étouffées parviennent aussi de l'autre pièce où se sont réunis le Conseil des Hommes et l'Amicale des Femmes en une session plénière : quelque chose entre la veillée funèbre et le conseil de guerre. Certains éclats franchissaient la porte, un brouhaha confus de grondements, de raclements de chaise, de pas pesants sur le vieux plancher de chêne.

Lune, membre occulte de l'Amicale, assiste à la séance dans un coin de la salle, perchée sur un tabouret, le regard fixé sur Moïse, se détournant parfois pour se perdre dans les fines rides de Sarah, ses yeux noirs et profonds. Quand elle sent poindre la détresse, c'est vers ces deux êtres qu'elle se tourne. Ils sont devenus les points d'ancrage de sa vie qui part à la dérive, depuis que sa minuscule sœur de combat a fait remonter son passé vers la surface comme la bulle nauséabonde qui perce la fange du marais, en automne. Elle écoute les paroles des édiles, le visage grave, les yeux vagues, l'esprit entièrement orienté vers la macabre besogne de Black qui œuvre toujours dans son alcôve aux volets hermétiquement clos. Par la fenêtre du pignon est, derrière le vieux sage, elle aperçoit le rougeoiement de l'aurore. La nuit s'achève. Bientôt, elle devra s'absenter pour saluer cette nouvelle naissance. Elle n'a jamais raté un lever de soleil depuis qu'elle a eu la révélation du rite. Sarah tourne son regard vers elle et sourit.

« Va ma fille, murmurent les lèvres rouges, va le saluer de ma part. »

Elle se glisse dehors, dans les ténèbres, à peine distingue-t-elle les tilleuls de la grande place, mais la lueur violacée

est bien présente. Elle n'a que le temps de passer à la bergerie revêtir sa robe virginale avant de sacrifier au rite. Une ombre la suit, une ombre à la fois complice et abhorrée : Micky, son frère de servitude. Il se tapit dans la noiceur plus épaisse des arbres, se fondant dans les murs de pierre sèche, mais elle le sent, elle le voit, elle l'entend et soudain elle veut hurler parce que l'âmesprit de ce frère perdu est en elle avec son désir, sa folie. L'esprit faible du garçon a capté, lui aussi, la démence du tueur et s'en est inspiré pour nourrir ses propres délires. Elle presse le pas, cherchant à l'égarer dans le dédale des ruelles obscures, mais il est dans son dos, presque sur ses talons. Elle hésite à courir sur le chemin caillouteux de peur de heurter une souche ou une branche basse. L'aube se précise et ses yeux s'habituent à la nuit. Au loin, après la masse confuse des chênes verts, se trouve le salut. L'esprit dérangé est toujours après elle et les images qu'il lui envoie se font plus nettes et plus sordides, à mesure que la course s'accélère. Elle sent son souffle dans son sillage. Malgré son entraînement, ses longues foulées sur la lande, ses divagations en compagnie des chèvres, elle sait que le garçon est plus rapide, aiguillonné par le désir et la promesse d'une proie facile. Elle ne voit plus d'issue, nul ne viendra la sauver, ni Moïse, ni Black, ni même la vaillante Sarah. Elle est à bout de souffle et la précipitation de course, dans son dos, devient encore plus proche. Il lui faut trouver une solution. Elle oblique à droite à travers les fourrés qui lui égratignent les chevilles, cherchant à disparaître dans l'ombre des épais taillis. Un instant elle croit avoir réussi. Les ténèbres sont plus sombres et le maquis bas freinera son poursuivant. Déjà le bruit derrière elle a décréu. Elle veille à rester silencieuse. Elle a atteint la longue clairière qui conduit à la mesure de Black, de là, un

chemin abrupt aboutit à la bergerie. Elle se sent libre, quasiment sauvée. Pour un peu, elle sauterait de joie et se mettrait à rire de sa frayeur. Un choc, sa hanche vient d'entrer en contact avec un tronc d'arbre tordu, elle veut se rattraper, mais ses doigts ne rencontrent que le néant, déséquilibrée, elle s'affale de tout son long dans l'herbe humide.

Le garçon a freiné sa course hésitant entre le bonheur d'une victoire longuement attendue et la crainte d'un piège. La fille est seule, un peu essoufflée, mi-assise, mi-couchée, un peu sonnée, il lui reste moins de vingt mètres à faire pour savourer son succès et se délecter de ce corps si souvent exposé sous ses yeux sans qu'il ait le courage de s'approcher. La biche est aux abois, acculée, elle ne peut plus lui échapper, la proie est à lui, il lui suffit de se baisser et de l'enlacer, comme dans ses rêves les plus fous, puis de l'étreindre et la caresser. Lune est épuisée par sa course et endolorie par sa chute. Elle sait que sa vie ne tient qu'à un fil parce que le garçon ne lui pardonnera pas s'il l'attrape et qu'elle se débat. Il avance à petits pas comptés en lui parlant.

« Oh ma douce, ma caille, ma toute belle, comme tu vas aimer être dans mes bras. »

Lune reprend son souffle, prête à mener un dur combat qu'elle sait inégal. Micky est grand, ses muscles endurcis par les travaux des champs, mais ce qui est plus grave, son esprit enfiévré par la longue course n'est plus rationnel. Pour lui, Lune n'est plus une jeune fille, seulement le trophée qu'il a enfin capturé, sa chose, son esclave.

« Oh oui, mon Amour... Tu vas voir comme ce sera bon. »

Il s'est jeté sur elle, la plaquant au sol comme l'eut fait un fauve, il a bloqué les frêles poignets dans l'étau de sa main gauche et lancé la droite à l'assaut de la robe de coton. Les doigts fébriles griffent les cuisses que la jeune fille

garde serrées, s'infiltrer entre les chairs, remontent jusqu'aux replis secrets. Les nerfs de Lune envoient des informations contradictoires à son cerveau engourdi, des messages de frayeur venus de son enfance torturée et d'autres plus imprécis, plus fiévreux, plus intimes qu'elle refuse d'assumer. Elle ne veut surtout pas accepter cette union qu'elle sait contre nature, mais la chaleur de l'homme plaqué contre son corps la trouble. Les doigts impérieux trouvent leur chemin malgré l'opposition farouche de la Belle. Des lèvres gluantes se posent sur son cou, son visage, sa bouche, sa gorge. Lune refuse aussi ces baisers impurs, qui comme les doigts inquiéteurs sont autant de viols.

Elle puise dans ses dernières ressources, rassemble les morceaux épars de sa conscience et se concentre sur la boule d'énergie accumulée dans son esprit, constituée d'amour, de haine, de douleur, de faim, de désir, de mille affects, avouables ou non, réunis en une seule force. Elle ne pourra jeter ce magma incandescent qu'une unique fois.

Micky a baissé son pantalon et Lune sent le sexe brûlant du garçon sur la peau de ses cuisses. Elle n'est plus que la prise qui ne bouge plus, tétanisée, petite chose fragile offerte à son vainqueur. Il cherche les yeux de sa victime pour y lire les sentiments qu'il lui inspire.

Les yeux sont vides, hagards, et soudain, c'est un geyser de flammes qui en jaillit en même temps qu'un seul et unique mot, prononcé, lui semble-t-il, par des millions de voix en même temps :

« NON ! »

Cette brutale négation arrête le jeune homme dans son acte odieux. Ce cri est entré dans sa tête avec la puissance d'un taureau en pleine charge, son esprit a explosé, s'est émietté en menus fragments. Il bascule, s'écroule comme

une masse sur l'herbe froissée et geint en se tenant le crâne. Lune s'évanouit, elle aussi, vidée, désorientée. Un moment, elle se demande ce qu'elle fait ainsi, couchée, la robe retroussée jusqu'à la taille à côté de Micky, le pantalon sur les genoux, tordu de douleur et puis, elle se souvient. Le peu de pitié qu'elle a un instant éprouvée pour le garçon s'efface aussitôt. Elle se redresse d'un bond, rajuste son vêtement et poursuit sa route vers son rite païen.

L'horizon oriental est déjà pourpre, elle doit se hâter si elle ne veut pas rater son rendez-vous.

Black a rejoint les édiles dans la salle du conseil. Il a évité de réveiller le couple endormi dans l'antichambre. La couverture rouge a glissé, dévoilant à nouveau les longues jambes nues et la main de l'homme qui repose sur le ventre de la femme comme une promesse.

Le soleil est encore bas sur l'horizon et les oiseaux de l'esplanade saluent le nouveau jour. Lune a repris sa place sur le tabouret, ses longs cheveux encore humides. Sarah l'a trouvée changée, comme mûrie d'un seul coup, le regard plus dur, un pli soucieux sur le front et la moue plus vague. Elle s'en est inquiétée, mais Lune l'a rassurée d'un petit geste de la main.

Black déclame ses constatations d'un ton professionnel d'où il a banni toute émotion

« Viol avec défloration... »

Lune a frémi.

« Trois plaies faites avec un couteau à double tranchant... dont deux mortelles... »

Lune a pâli.

« Nombreuses plaies à l'abdomen infligées post-mortem... Traces de strangulation... »

Lune reste prostrée, incapable de réfléchir sagement. Trop de sentiments et de souvenirs bouillonnent en elle. Trop de nuits passées dans le noir à guetter le moindre bruit. Trop de chagrin enduré trop jeune. Toute sa vie revient en noires cohortes qui heurtent sa conscience. Elle s'accroche au tabouret, pendant que les jointures de ses doigts deviennent douloureuses.

Sarah a perçu la détresse de la jeune fille.

« Lune, ma petite fille, viens, n'aie pas peur. »

Elle se blottit contre le corps aux formes généreuses, dans le giron confortable où elle renaquit jadis, oubliant le monstre qui avait transformé sa vie en enfer. Sarah berce son enfant retrouvée, fredonnant une de ces mélodies d'un autre âge que sa grand-mère lui susurrerait pendant que les armes lourdes tonnaient au-dessus d'elles, au plus fort de la guerre d'indépendance en Palestine.

« Qui t'a fait du mal, mon Ange ? »

Lune ne répond pas. Bien au chaud dans les bras solides de sa mère adoptive, elle récupère un peu de sang-froid pour affronter la suite.

« De nombreux coups violents portés à poings fermés aussi... La mort remonte à plus de vingt-quatre heures. »

Toute l'assistance est muette, chacun encaisse les conclusions comme les boxeurs encaissent les coups d'un adversaire trop puissant.

« Mais comment a-t-on pu laisser cette enfant sans surveillance ? Surtout après... l'autre petit ? »

« Elle devait rejoindre son père pour la transhumance, bien que sa mère ait clamé sur tous les toits qu'elle ne laisserait jamais la gamine partir un mois avec son alcoolique de père. Finalement elle s'était inclinée, mais l'autre imbécile était déjà parti. »

Alors, la petite fille avait attendu son père devant sa mesure, le croyant en train de boire un coup chez l'un ou chez l'autre. Peut-être avait-elle passé la soirée sur le seuil, où le prédateur l'avait découverte, peut-être avait-elle voulu regagner le domicile de sa mère et avait-elle rencontré le monstre en route.

« A-t-on des indices sur le meurtrier ? »

Black rassemble ses notes éparses en une liasse bien régulière qu'il pose sur la table.

« Un homme... violent... un long couteau à lame affilée... un boucher... un voyou... un maniaque sexuel, sûrement, quand on sait ce qu'il a fait à Roch et Leena... »

Malgré la chaleur de Sarah, Lune frissonne toujours. La poétesse caresse les longs cheveux humides qui bouclent sous ses doigts.

« Je connais ce monstre, murmure-t-elle tout bas, je connais ce monstre... »

Un mal obscur dévore ses entrailles réveillées par les caresses maladroites de Micky. Elle ressent à nouveau les douleurs immondes de son enfance violée. Elle revit dans sa chair les souffrances endurées jour après jour, nuit après nuit dans des galetas sordides, dans la fange et l'ignominie.

Sarah serre plus fort la fragile jeune fille qui sanglote.

« J'ai relevé des éléments organiques de l'individu. On peut facilement le confondre avec son ADN. »

Moïse se lève lentement pour dominer les autres membres.

« Cela veut dire : prévenir la police. Notre constitution a déjà voté contre cette solution.

—Tu as raison. Ils vont le mettre quelques années dans un asile confortable et il sera dehors en un rien de temps. »

La foule des conseillers gronde, s'interpellant de gré à gré entre tenants de la tradition et tenants de la justice.

« Ce n'est pas un voleur de poules ou un casseur de fenêtre. C'est un meurtrier de la pire espèce, un violeur d'enfant. Qu'en ferons-nous si nous l'attrapons ? »

Chacun plonge en soi-même pour y trouver la réponse.

« Nous le tuons, clame une voix.

— Nous nous abaisserons alors à son niveau, plaide un autre.

— ...À son niveau ? Nous n'avons tué aucun enfant... nous ! »

Un autre silence entrecoupé de grognements.

« De toute façon, à moins d'un miracle, nous avons peu de chance de le capturer nous-mêmes. »

Black replie ses notes et les glisse dans sa poche de vareuse.

« La police dispose d'un fichier des empreintes génétiques. Tout le monde y figure, malfrats ou honnêtes gens. En quelques heures, nous saurons qui est le monstre, après, la chasse sera ouverte sans remords ni regrets. Chacun devra se débrouiller avec sa conscience.

— Qui vote pour ? »

Tous se tournent vers le patriarche qui est redevenu le tribun des premières années, au charisme intense. Les mains se lèvent une à une, timidement : trois... quatre... sept... dix... Il faut seize voix... treize... quatorze... dix-sept... Moïse scrute chacun des opposants et brandit bien haut son propre bras.

« Adopté par dix-huit voix. Le multi-M officiel est-il encore en état de fonctionner ? »

On ressort l'antique boîtier de résine rouge, Moïse oriente le panneau solaire vers la fenêtre et appuie sur le bouton bleu. Un rectangle blanc scintillant clair et net apparaît dans l'air au-dessus de l'appareil.

« Neuf... un... un... article Moïse d'une voix ferme. »

Un visage synthétique se manifeste dans le rectangle immatériel.

« Vous avez demandé les services d'urgence, que désirez-vous ? »

La voix est douce, rythmée, aussi virtuelle que l'image.

« Nous sommes victimes de deux meurtres... d'enfants. »

Moïse n'a pas pu retirer toute l'émotion du dernier mot. La voix a faibli en le prononçant.

À trente-six mille kilomètres au-dessus de leurs têtes, dans le secteur sud-sud-est, le satellite Vigilant IX a identifié l'appel et localisé l'émetteur à dix mètres près. À présent, ils pourraient raconter que c'était une blague, une erreur, ou qu'ils voulaient juste tester le service, c'est trop tard : la machine policière s'est mise en route.

« Communauté de Géricaux, nous avons pris votre demande en compte. Un officier de la Gendarmerie Européenne va être mandaté sous trois heures. Veuillez laisser les lieux du crime dans l'état en attendant sa venue. Merci de votre appel. »

Le visage synthétique a disparu de l'écran virtuel.

Moïse toise les membres des deux conseils.

« Mesdames, Messieurs... les dés sont jetés. Espérons que nous avons eu raison de les appeler à la rescousse, que nous n'avons pas vendu notre âme, et que nous ne payerons pas trop cher notre soif de vengeance. »

Lune a relevé la tête, de nouveau brave et alerte après la dépression passagère qui lui a fait, un long instant, perdre l'esprit.

« Cet homme est le Diable. Rien ne sera trop cher pour l'arrêter. »

CHAPITRE X

Un nuage de poussière monte vers Géricaux, semblable à ces colonnes soulevées par les mini-tornades au mois d'août quand la chaleur écrasante se meut en tempête sèche et torride. Les enfants ont repéré l'auto, bien avant les parents. C'est toujours une fascination pour eux de contempler ce témoignage d'un présent dont ils se sentent exclus, eux qui ne connaissent en matière de transport que le tracteur et la charrette à âne. Bien sûr, ils n'ignorent rien des voitures, avions, hélicoptères et autres fusées, mais ce ne sont que des visions théoriques enseignées par leurs professeurs et aperçues sur les documentaires éducatifs.

Moïse ne perd pas de vue ce bolide qui vient, à sa demande, réimposer la loi des cités dans son domaine paisible. La brume de chaleur brouille l'image, mais le véhicule s'approche sur la route nord-ouest, le chemin joyeux emprunté par les femmes pour se rendre en ville. Lune a laissé ses chèvres en pâture dans le champ de la sorcière, consciente de sa nouvelle mission auprès de la communauté. Elle se tient raide et silencieuse à côté de son père adoptif qui lui sait gré de sa présence. L'entrée ouest fourmille de villageois désœuvrés qui, tous, fixent le panache gris qui déchire la pierraille.

Moins élégante, et surtout moins menaçante que les véhicules de la BTPU, la voiture de la gendarmerie rurale pourrait

être sortie des usines de Solihull au siècle dernier, tant elle ressemble aux antiques 4X4. Peinte en brun clair, veiné de vert, elle est sommée d'une parabole satellite au mouvement inquisiteur et d'un gros projecteur.

L'homme qui en descend est svelte, au torse puissant, le visage racé barré d'un léger sourire, dont on ne saurait dire s'il est sincère ou seulement diplomatique. Sanglé dans un uniforme aussi bariolé que son véhicule, il s'appuie lourdement, de la main gauche, sur une canne d'aluminium noir depuis qu'un malfrat lui a fracassé le bassin avec une batte de base-ball, ce qui ne l'empêche pas de savoir, si le besoin s'en fait sentir, surmonter la douleur de sa hanche appareillée pour courir plus vite que beaucoup d'autres. Il trouve même son handicap utile pour tromper ses adversaires.

Il évite la population attroupée autour de lui, pour se diriger vers la seule personne qui par sa prestance lui a semblé être le chef de cette minuscule nation.

« Capitaine Frank Zahl, Gendarmerie Européenne, secteur sud-ouest. »

Ses talons ont claqué pendant que sa main droite se fige près de sa tempe.

« Paul Mérovée, Moïse, pour mes concitoyens. Je suis un des responsables élus de cette communauté. »

Moïse n'a pas voulu se hisser plus haut dans la hiérarchie non écrite.

« Ma fille, Lune. »

Le capitaine salue également la jeune fille rousse de sa mécanique militaire, sans vraiment la regarder.

« Très honoré, Mademoiselle, vous êtes charmante. »

Lune s'incline devant l'officier, un peu émue par tant de considération.

Un certain nombre de bourgeoises admirent la prestance

du beau gendarme, supputant plus ses qualités d'amant que ses compétences policières, et elles sont dépitées de le voir s'abaisser ainsi devant la péronnelle.

« Peut-être avez-vous un lieu où nous pourrions discuter des événements... »

Moïse acquiesce en désignant la rue tortueuse qui mène à la place centrale.

« Nous vous avons préparé un appartement dans la Maison Commune. »

Le capitaine englobe le patriarche et la jeune fille dans le même élan, les entraînant vers son véhicule.

« Allons-y, indiquez-moi le chemin. »

Moïse et Lune grimpent dans la haute voiture, s'empilant sur la large banquette avant.

La foule suit le cortège, partagée entre curiosité et hostilité. Qu'est-ce que ce policier d'opérette peut bien faire contre un tueur d'enfants, avec sa belle gueule, ses ronds de jambe, sa claudication et ses grands airs mondains. D'autres voient en lui l'émissaire de la ville, venu pervertir leur façon de vivre et imposer des règles dont ils ont toujours voulu s'affranchir. Et s'il venait également réclamer l'impôt, les taxes, le remboursement solidaire, les frais de succession, et toutes les sommes dues à l'État, dont leur éloignement les épargnait.

Sarah et la présidente de l'Amicale se tiennent bien raides sur le perron de la Maison Commune regardant le 4X4 se ranger sous les tilleuls. Elles aussi ont eu droit à l'inclinaison du buste et aux compliments d'usage, pendant que la populace, frustrée, s'égaille sur la place, attendant de pouvoir enfin dire tout ce qui pèse sur leurs cœurs.

Sarah conduit le gendarme jusqu'à une chambre, préparée à la hâte, au premier étage du bâtiment, flanquée d'une

seconde pièce pouvant servir de bureau : un lit, une commode, une table, deux chaises, une lampe solaire, un fauteuil recouvert de toile fleurie et une grande armoire.

« Cela vous conviendra-t-il ? »

Le capitaine sourit à son hôtesse.

Il éprouve le matelas du poing, ouvre la penderie

« Madame, je ne sais comment vous remercier, mon cantonnement habituel est souvent beaucoup plus spartiate. »

Ils redescendent à pas lents vers la grande salle des Conseils où Black a rejoint Moïse pour un premier bilan des faits.

Le gendarme prend place face aux deux hommes, sa canne posée contre la table, les pieds bien à plat sur le dallage et le buste bien droit. Il croise les mains sur ses genoux et laisse les deux édiles faire le récit des meurtres. Black résume, en consultant ses notes, les autopsies pratiquées et les conclusions des trois praticiens ayant présidé aux constatations. Zahl s'irrite de savoir qu'un des deux corps a déjà été incinéré. Il dit avoir confiance dans les experts locaux, mais regrette de n'avoir pu procéder lui-même à ses propres investigations. Il déplore également que les lieux des meurtres n'aient pas été protégés, comme c'est l'usage habituellement. Au ton de sa voix, on comprend qu'il tient en peu d'estime les pratiques moyenâgeuses de ces culs-terreux, en matière de criminologie. Lorsqu'il apprend que la seconde dépouille est déjà prête pour la crémation, il s'insurge contre de telles pratiques.

« J'interdis cette cérémonie jusqu'à la fin de l'enquête. Je me fiche du temps que ça durera, deux jours, une semaine, dix ans... Tant que l'assassin ne sera pas sous les verrous, ce cadavre est une pièce à conviction. »

Entendre qualifier ainsi la pauvre petite martyre fait

monter le ton et ravive les préjugés de Moïse contre l'autorité.

« Eh bien, Monsieur le Policier, si vous voulez garder votre pièce à conviction, il vous faudra l'assumer, face aux parents et amis de cette petite fille que chacun pleure ici. Ce n'est pas une pièce à conviction qu'ils s'apprêtent à incinérer, c'est une gamine, douce, gentille, rieuse, qui voulait croquer la vie à pleines dents. Elle avait six ans, des cheveux blonds et un teint pâle, votre pièce à conviction. Vous savez ce qu'elle adorait par-dessus tout, votre pièce à conviction ? Les gâteaux au miel bien poisseux, qu'elle dérobait à Fatima. Elle avait pour amis toute une classe de gosses qui pleurent leur camarade et ont tressé des fleurs afin de les jeter dans le brasier au-dessus de votre pièce à conviction, pour que son âme sente bon en arrivant chez les anges. Allez expliquer à tous les villageois qui tournent en rond sur la place que vous voulez garder votre pièce à conviction dans l'armoire de votre chambre. »

Black enfonce le clou de sa voix la plus doctorale.

« En plus, nous n'avons pas de frigo assez grand, et l'été arrive à grands pas. Dans une semaine, même la nuit, le thermomètre ne passera pas en dessous des 22 °C. Pensez à l'hygiène de cette communauté avant de la sacrifier à vos règlements d'enquêteur. »

Cette fois, le militaire perd de sa superbe. Il n'est pas près de renoncer à ses prérogatives ni à son statut de représentant plénipotentiaire de la Justice, mais il doit se rendre à l'évidence : à moins de rapatrier le cadavre, sous bonne escorte, jusqu'à la morgue la plus proche, il va bien falloir se résoudre à laisser la cérémonie se dérouler, sous peine de se mettre à dos l'ensemble de la population du maire au médecin, du cantonnier au professeur, en espérant qu'il n'y ait ni pasteur, ni rabbin, ni mollah.

« C'est bien, Messieurs, vous m'avez convaincu. Laissez-moi examiner le corps et vous pourrez rendre la dépouille à la famille. »

Black conduit le gendarme vers l'arrière-salle où repose la victime enduite d'huile de pétrole et de glycérol, enveloppée de polyéthylène, dans un bac rempli de glace pilée. Les incisions de l'autopsie ont été recousues avec un fil écru qui se marie bien avec la carnation pâle de la petite fille. Un large ruban adhésif bleu vif masque les plaies de l'abdomen.

« Combien de coups de couteau ?

— Trois au thorax et vingt-trois entre le plexus et le pubis.

— *Post-mortem*, avez-vous dit ? »

Black acquiesce, d'un soupir. Zahl vérifie les hématomes décolorés en haut des cuisses.

« *Ante-mortem* ! Où sont les prélèvements ? »

Le médecin tend les trois tubes scellés.

« Une heure de centrifugation, vingt minutes de filtration, un passage sous la lampe de Jensen et nous aurons la traduction de son ADN. »

Le gendarme hausse les épaules et repose les tubes, délicatement, sur la table d'examen.

« Ça ne nous servirait, malheureusement pas à grand-chose dans l'immédiat !

— Et le fichier des empreintes génétiques ?

— Pfft ! Disparu, envolé, émietté. Des saboteurs bien renseignés ont pollué le Centre Informatique de Saint-Cloud, puis, celui d'Aix-la-Chapelle, de Moscou et enfin de Glasgow. Si notre gars est suédois ou yougoslave, on a une chance de lui mettre la main dessus. Ce sont les seuls pays qui ont conservé leurs fichiers nationaux. »

Black reprend ses précieux tubes et les brandit.

« On peut quand même tracer son portrait génétique : sa corpulence, estimer son poids, son âge, connaître la couleur de ses cheveux, de ses yeux, sa morphologie, s'il est allergique, je ne sais pas... quoi d'autre encore... Ce serait quand même bien précieux de savoir à quoi il ressemble.

— Huit mille dollars d'analyses... Vous avez d'autres idées comme celle-là ? »

Black s'empourpre.

« Mais enfin... Il va encore tuer d'autres enfants... ici ou dans d'autres communautés... Combien vaut la vie d'un enfant ? Même pas 8 000 nickels ?

— Combien gagnez-vous par an, Docteur ?

— Rien. Il n'y a aucune monnaie ici. Quand il y a un malade, je le soigne, quand j'ai faim, je demande à manger. Nous consommons ce que nous produisons. Le surplus et le manquant s'échangent au troc. Nous menons une vie simple et saine. »

Zahl éclate d'un rire qui ne parvient pas à sembler enjoué, à peine un bruit de gorge.

« J'ai une enveloppe de mission de 25 000 dollars, hors salaire. Il faut que je me débrouille avec ça pour mener à bien ma tâche, me nourrir, dormir, mettre du gaz dans mon engin, payer mes indics et tous les frais d'enquête. Vous avez compris... Si je prends 8 000 nickels pour ces fichues analyses, c'est presque le tiers de mon budget qui y passe. Tout ça pour savoir que notre homme est de taille moyenne, brun avec des yeux marron et qu'il souffre du syndrome de Cronos. »

Le médecin repose ses tubes devenus inutiles pour de simples raisons d'économies budgétaires et rabat tendrement les pans du linceul translucide sur le corps supplicié.

« Vous pouvez délivrer le permis d'inhumer, Doc, j'ai vu ce que je voulais voir. »

Il croise les doigts sur le pommeau de sa canne, jambes écartées, le buste penché en avant, on dirait presque Fred Astaire au moment d'entamer un pas de claquettes avec Ginger Rogers.

« À quatre-vingt contre un, votre gars s'appelle Philippe Bonnot, il est brun, les yeux noisette, petit, râblé, une gueule de cauchemar, un cran d'arrêt qu'il affûte chaque jour, des centaines de cambriolages et plusieurs meurtres.

— Des enfants ?

— Une vingtaine, garçons et filles, surtout des petites filles, pas toujours en aussi bon état que votre patiente. C'est aussi un étrangleur, qui égorge parfois. Les vingt, trente ou même cinquante coups de couteau à l'abdomen, uniquement infligés aux fillettes, sont sa signature. Vous voyez Doc, je n'ai nul besoin de dépenser mes 8 000 précieux dollars pour une réponse que j'ai déjà.

— En combien de temps la vingtaine ?

— Au moins quinze ans, avec des répités de plusieurs années. À moins que des cadavres n'aient pas été retrouvés ou que ce ne soit ailleurs dans le vaste monde. Je l'ai blessé une fois, dans le nord, il était près d'une de ses victimes encore tiède. Une autre fois, sur le Rhin, un collègue allemand a tiré sur lui à quatre reprises, mais il s'est relevé et a disparu : il venait d'étrangler un petit garçon de quatre ans, entre autres, cette journée-là. »

Black cogne violemment du poing sur la table faisant osciller le corps dans sa gangue de glace.

« Quinze ans ! Attendez encore un peu, il mourra peut-être de vieillesse. Les 25 000 nickels... c'est renouvelable chaque année ou c'est pour chaque victime ? »

Le capitaine a repris son allure martiale, les pieds joints, le dos droit.

« Je comprends votre amertume et je compatis. Mais, écoutez-moi, cet homme est le diable en personne et toutes les polices d'Europe courent après lui depuis des lustres. Cette fois, on a peut-être une chance de l'atteindre, car il a commis une erreur.

— Laquelle ?

— Il est resté sur place après son premier meurtre et je suis sûr qu'il est encore dans les environs. Quelque chose que j'ignore le retient prisonnier ici. »

Black se tourne vers la fillette endormie pour l'éternité, effleurant du bout des doigts le visage figé.

« Nous le prendrons, petite Leena, je te le promets. »

CHAPITRE XI

La nuit est calme, une chouette lointaine hulule, les grillons infatigables crissent dans les fourrés, un chevreau s'ébroue dans l'étable, avant de se recoucher. Lune ne dort pas, étendue sur le dos, son épiderme parcouru par la fraîcheur parfumée de la brise courant dans les cèdres et les érables. Elle savoure cette paix nocturne où seuls des bruits familiers se font entendre. Pourtant, son âme déchirée croit discerner d'autres échos, une présence maléfique rôdant autour du hameau, le fumet de la mort, l'odeur atroce du corps des suppliciés dominant les arômes envoûtants de l'huile d'incinération. Mais, plus encore, ce qui tient la jeune fille éveillée, c'est le dialogue fragmentaire qu'elle a avec l'étrange Hahaiah, des impressions fugitives qui agressent son esprit et la font s'enfoncer toujours plus loin dans son cauchemar où se mêlent torture, viol, sang, mais aussi, plaisir, jouissance et satiété. C'est ce volet malsain qui la maintient consciente, car elle a peur que le sommeil ne transforme en rêve ce galimatias sordide. Elle refuse que son corps profite de ces visions contre nature pour s'enflammer comme elle a craint de le faire pendant l'étreinte de Micky. Elle se méfie d'elle-même plus encore que de l'ogre qui rôde dans la nuit de juin lourde et parfumée. Elle tire un drap pudique sur sa nudité qui lui fait honte, à présent. Le contact du tissu frais sur ses nerfs à vif n'a pas l'effet escompté. Sa chair se

consume en un long déchaînement de sensations contradictoires. Elle étouffe un bref cri de plaisir qui lui déchire le cœur, mais lui permet de retrouver un peu de sa sérénité. La crise est passée, la voix de la petite fille s'est tue, les images sordides ont disparu, son souffle s'apaise. Elle rejette le drap pour offrir sa peau brûlante à l'air nocturne.

Dans sa chambre surchauffée, Frank Zahl a renoncé au sommeil. Sa hanche le fait souffrir et les tilleuls immobiles n'agitent plus l'air chaud de la grande place. Comme toujours, en cette saison, les bancs et les carrés de verdure sont occupés par des jeunes gens à la recherche d'un peu de fraîcheur. Le capitaine entend les rires étouffés et envie leur désinvolture. Il aimerait, lui aussi, pouvoir descendre et se mêler à eux pour partager un peu de cette plénitude qui caractérise la communauté. Qu'est-ce qui donne à ces gens la sérénité malgré leurs malheurs, qu'est-ce qui leur permet de rebondir ainsi, faisant fi des coups sinistres de la vie, qu'est-ce qui rend ces paysans aussi heureux ? Autant de questions auxquelles le capitaine doit répondre pour cerner la population et découvrir ce qui retient le monstre dans ces landes rocailleuses. Car il est encore là, il le sait, il le sent. Cette fois, sa longue quête va porter ses fruits, il va enfin attraper l'assassin qui gâche ses nuits depuis si longtemps. Depuis des années, la recherche de cet homme n'est plus une enquête ordinaire, c'est un duel, une traque, un jeu pervers et le gendarme n'ose s'avouer que la capture n'est plus le but suprême. Il sait qu'il sera le chasseur, le juge et le bourreau et qu'il ne laissera pas de nouvelle chance à ce personnage vil et abject, parce qu'il restera toujours devant ses yeux le regard mort de ces enfants, et par-dessus tout, les ventres déchiquetés

de toutes ces frêles innocentes souillées et torturées. Il se demande même, parfois, s'il n'utilisera pas le couteau affilé pour venger ces petits êtres sans défense.

Le vol furtif d'un oiseau nocturne le tire de sa rêverie. La douleur, sa vieille ennemie, souvenir d'une bagarre inégale qui a failli se terminer tragiquement, revient au premier plan de ses préoccupations. Il change, vainement, de position pour tenter de trouver le sommeil.

*

Son esprit s'embrume, il est dans la phase où le cerveau hésite entre la veille et l'abandon, la phase où les souvenirs les plus enfouis éclosent à la surface, la phase où l'on n'est plus maître de ses sentiments, la phase où revient Chloé, son gros bonbon tendre.

Il avait emprunté la formule à un vieux magazine trouvé dans le grenier de sa grand-mère, le slogan lui allait comme un gant. Chloé, c'était avant tout la douceur, le moelleux, le fondant, une friandise à mi-chemin entre le marshmallow et le gâteau de miel, une confiserie brune et rose aux yeux bleus. Elle détonnait dans le paysage des sylphides anorexiques, tout droit sorties des vespérales du multi-M. Elle débordait de vitalité, de joie de vivre, dodue comme une poularde que l'on aimerait déguster avec une onctueuse sauce à la crème. Il ne l'avait pas choisie, elle s'était imposée dès le premier coup d'œil, il ne l'avait pas désirée, il avait eu faim d'elle. Pendant la brève cour qu'il lui avait faite, tous ses amis s'étaient gaussés de leur couple disparate, lui, athlétique et taciturne ; elle, ronde et explosive. Ils avaient bravé les quolibets et les sourires en coin et avaient couru toutes les réceptions et les lieux à la mode,

affichant leur différence et leur mépris pour les conventions de l'*establishment*. L'excessive Chloé en rajoutait, portant les tenues qui mettaient ses rondeurs en valeur et dévoilaient ses formes généreuses jusqu'à la limite de la décence et parfois un peu au-delà. Ce qui aurait dû finir par lasser avait eu l'effet contraire. Au moment où Frank annonça leur union, certains hommes, au bras d'élégantes longilignes et androgynes, sinistres et glaciales, envièrent à Frank l'éclatante volupté de sa compagne, frustrés de n'avoir su deviner sous la carapace rembourrée de la Belle, tout le charme et toute la sensualité qu'elle dégageait. Car ni l'un ni l'autre ne faisaient mystère de l'ardente complicité qui les rapprochait et les regarder s'embrasser où seulement se caresser du bout des doigts relevait souvent de l'attentat à la pudeur, tant l'aura qui les entourait était chargé de stupre. Ils appelaient ça leur entente sensuelle. Les lèvres de Chloé avaient le goût du miel, de chocolat ou de crème glacée. L'embrasser, c'était comme manger une friandise, un gros bonbon tendre. Ils firent l'amour très rapidement, dès leur deuxième ou troisième rencontre, malgré les réticences de Frank, élevé dans une tradition baptiste rigoureuse. Il s'était imposé à lui que Chloé n'était pas un de ces purs esprits que l'on câlinait du coin des yeux en lui récitant des vers à genoux. Elle était avant tout un corps fait pour vivre et jouir de la vie. Elle ne lui avait rien demandé, mais il avait compris instantanément que les vibrations qui animaient la Belle réclamaient des émotions en rapport. La chambre de Chloé lui ressemblait : rose, moelleuse, soyeuse, sirupeuse avec un lit large et confortable, des poupées rieuses perchées sur des meubles de bois chaleureux, le tout baigné dans un parfum sucré de gardénia et de patchouli. Il lui fut reconnaissant de lui avoir permis l'initiative de leur première étreinte.

Elle se laissa déshabiller sans un mot, le visage illuminé d'un doux sourire et quand il lui prodigua ses premières caresses, elle les accueillit de soupirs discrets, mais enflammés. Cette première joute dura longtemps, dans la tiédeur de la bonbonnière, et lorsque les prémices de l'extase firent basculer l'esprit de la jeune femme, elle retrouva son exubérance naturelle pour réclamer la fougue et l'ardeur de son partenaire, ponctuant son ascension vertigineuse de demandes éhontées, de mouvements de hanches provocants et d'encouragements féroces. Ensuite, elle l'avait remercié des yeux et de la bouche, avant de s'endormir, langoureusement lovée contre le corps de son amant.

Cette flamme du premier soir ne s'était jamais éteinte et chaque nuit retentissait de leur passion. De cet amour était née Angeline, aussi brune et potelée que sa mère.

*

Le même oiseau ou un cousin du premier vient voleter près de la fenêtre ouverte, tirant Frank de son passé. L'évocation de Chloé a provoqué, comme chaque fois, une érection douloureuse dont il sait qu'il lui faudra se débarrasser de la manière la moins honteuse possible. Par chance, le volatile insomniaque a arrêté son rêve avant qu'il ne devienne désagréable. Il a besoin d'une douche froide, vite, pour ne pas devoir donner à son corps ce qu'il réclame impérieusement.

« Oh, Chloé, pourquoi viens-tu me hanter, après tant d'années ? »

Il se lève. La compagne du patriarche lui a indiqué où se trouve la salle d'eau. Il y court sans prendre le temps de passer un vêtement. Au moins, s'il croise cette femme, ou une autre, elles sauront pourquoi il est pressé de se doucher.

La chouette hulule, plus proche. Nuit miaule et feule son mécontentement. Il quitte le fauteuil d'osier pour bondir en souplesse sur le lit de sa maîtresse. Il se blottit contre le flanc de la jeune femme qui lisse les poils soyeux du bout des ongles. Le chat ronronne, emplissant la chambre de sa mélodie grave et rassurante. Lune aimerait bien être rasurée, mais toutes les vibrations des ténèbres concourent à rendre le climat plus oppressant. Elle voudrait tant revenir en arrière et retrouver la communauté insouciante de son enfance, ces gens souriants qui prenaient la vie comme elle venait, sans autres préoccupations que voir lever le blé ou naître un agneau. Les crimes ont fracassé cet univers calme et sécurisant où l'entraide et la fraternité n'étaient pas de simples mots. Ce monde a grandi et explosé en quelques semaines, passant de l'innocence à l'horreur sans y être préparé. Lune se sent salie par cette ambiance délétère à laquelle sa charge de magicienne ajoute une dimension infinie. Elle est le réceptacle de toute la haine du village. Elle ressent toutes les douleurs, toutes les animosités, les inimitiés, les regrets aussi, car comme elle, chacun a perdu un morceau de son âme par deux fois, penché au-dessus du cadavre d'un enfant.

On a sacrifié des anges et c'est cela qui met tout le monde mal à l'aise. On a sacrifié l'avenir de la société et tous se demandent si le monstre n'est pas dissimulé au fond d'eux, un monstre qui s'appelle cupidité, avidité ou convoitise. Chaque fois, devant le spectacle ignoble d'un enfant torturé, il s'est trouvé des gens pour chercher les coupables au sein même de l'affliction, accuser Perle la débauchée, Lune la sorcière, ou mépriser Sandra qui montrait ses cuisses au bras de son amant et vilipender les mères stupides qui abandonnent leur progéniture sans surveillance.

Personne ne s'est demandé ce que ressentait ces victimes au second degré, ni dans quel désarroi les plongeait ces crimes odieux. La compassion s'était envolée en même temps que l'innocence de la société.

Le matou s'est endormi, mais Lune laisse ses doigts errer dans le pelage du félin y puisant une certaine sérénité. Le silence est profond dans le vallon obscur. C'est l'heure où même les animaux nocturnes somnolent. Lune, immobile, garde les yeux ouverts dans le noir absolu, troublée par cette impression d'être devenue aveugle et sourde, hors du temps, oubliée dans une dimension différente où les seules sensations se résument à la fraîcheur du drap, la chaleur du chat, l'odeur des cèdres et le goût salé de la sueur sur ses lèvres.

Les pensées s'emmêlent : des visions de son enfance, visions de cauchemar, des petites filles ensanglantées, un visage d'horreur, des parfums avariés, des symboles impurs, des poupées rieuses, une fillette qui saute à la corde, un bras nouveau prolongé d'un couteau à lame grise, des cris, des hurlements, une douleur épouvantable qui irradie le ventre et du sang, des flots de sang, des océans de sang.

Lune frissonne, le cœur chaviré. Nuit reprend son inlassable mélodie apaisante. La jeune fille tire le drap sur elle et se recroqueville autour du matou.

Dans son nid d'herbes sèches, à l'abri d'un massif de rhododendrons, Hahaiah dort, un sourire éclatant sur son visage lisse, rêvant d'images dont seul son esprit pur connaît la signification. Ses yeux clos portent la trace de deux larmes récentes, dues peut-être à l'empathie ou à un chagrin ignoré de tous. Sur le seuil, recroquevillée

dans un fauteuil de rotin, les épaules couvertes d'un châle de laine, Naïma veille sur sa fille qu'elle ne quitte pas du regard.

Quelque part, au loin, la chouette insomniaque reprend son vol.

CHAPITRE XII

L'homme est accroupi dans les roseaux près de la crique. Lune ne l'a découvert qu'au dernier instant, tant son uniforme se confond avec la végétation dans la pénombre du petit jour. Les premières teintes violacées se profilent à peine à l'horizon. S'il n'avait pas bougé, elle ne l'aurait remarqué que trop tard.

« Qui êtes-vous ? »

— Capitaine Frank Zahl. »

Bien sûr, elle se souvient de son arrivée spectaculaire, de son salut martial et de l'accueil mitigé des villageois.

« Ah oui, le policier.

— Gendarme, Mademoiselle. Capitaine-enquêteur de la Gendarmerie Européenne. Il me semble vous avoir déjà vue. »

Le titre ronflant n'impressionne pas la jeune fille, seulement ennuyée de voir son espace privé, son sanctuaire, envahi par un étranger. Elle ne relève même pas sa dernière remarque. Elle désespère de devoir renoncer au rite, parce qu'un militaire vaniteux est venu contempler la rivière avant l'aube. Elle ne sait comment le faire déguerpir avant que le soleil ne se montre.

« Que faites-vous là ? »

Il lui fait face, arrogant et sûr de lui.

« J'enquête, Mademoiselle, c'est mon travail. C'est bien ici qu'a été retrouvé le deuxième cadavre ? »

Le mot trop cru choque Lune.

« En effet, c'est ici que l'on a trouvé Leena, dans un sac, violée, assassinée et déchiquetée. »

Zahl encaisse le coup avec élégance.

« Excusez mon langage un peu brutal. Je sais que pour vous, cette petite fille existait dans la vie réelle, malheureusement pour moi, elle n'est que la vingt-troisième victime du même meurtrier. »

Les minutes passent et déjà, le rose pourpre supplante le violet, derrière l'épaule. Lune pose ses seaux de châtaignier près de l'anse et regarde l'homme évoluer entre la rive et le chemin creux.

« Et vous, Mademoiselle, que faites-vous ici de si bonne heure ? »

Enfin une question qui peut la sortir de l'impasse, pour peu qu'elle se montre assez convaincante.

« J'attends votre départ, Capitaine, pour pouvoir me laver. »

Elle reprend son souffle et réunit en elle tout ce qu'elle peut exprimer de sarcastique.

« Vous êtes dans ma salle de bain, Monsieur, et je vous prie de partir. »

Zahl se redresse instantanément, claque des talons. Elle ne le voit pas rougir, mais elle sait que c'est le cas. Il grommelle ce qui pourrait passer pour une phrase d'excuses et s'éloigne aussi vite que lui permettent le relief du terrain et sa claudication. Elle le regarde disparaître derrière le coude et les premiers buissons. Elle dénoue sa tunique, insoucieuse de savoir si le beau militaire s'est arrêté pour assister au bain. Peu lui importe, maintenant, d'être vue ou non, elle n'est plus une femme, mais la prêtresse d'un rite animiste immémorial. Elle est fidèle à son rendez-vous avec le soleil et seul cela compte.

L'officier ne s'est pas retourné, bien que la beauté de la jeune fille ne lui ait pas échappé. Il n'a que deux idées en tête : la contempler à nouveau et gagner sa confiance. Néanmoins, elle lui fait peur, une crainte irraisonnée, mais bien réelle. Cette fille porte un défi en elle, une sorte de force intérieure qui l'a contraint à fuir malgré son désir de prolonger l'entretien. En remontant le chemin, il a vu un jeune homme dissimulé dans les buissons, le visage à la fois fasciné et effrayé par la baigneuse. Cela n'a fait que renforcer son impression. Décidément, il se passe des choses bizarres dans cette contrée sauvage, des pratiques inhabituelles, des personnes étranges, des comportements insolites.

Dès cette heure matinale, beaucoup de villageois sont déjà dehors, à vaquer à leurs occupations. Les maisons exhalent des odeurs de victuailles, pains chauds, œufs frits, beurre frais. Les enfants profitent de ces instants de liberté avant la classe pour jouer et chahuter dans le jour naissant. Les anciens ont investi la place, remplaçant les jeunes gens aux mines endormies.

Dans le salon de réception, Sarah attend le visiteur, auprès de la table dressée pour deux couverts.

« Thé ou café, Capitaine ? »

Sarah sourit en brandissant deux pots fumants.

« Je dis café par habitude, en fait, il s'agit d'un ersatz que nous fabriquons à base de fèves et d'écorce de marronnier, on y ajoute de la chicorée. C'est une recette qui a presque cent ans.

— Goûtons ce café ingénieux. »

La porte s'ouvre sur Moïse, pendant que Sarah emplit un grand bol d'un liquide qui a l'aspect et presque l'odeur d'un pur arabica.

Zahl y porte les lèvres et est agréablement surpris par le goût corsé du mélange.

« Nous avons planté du café au sud du plateau, mais pour l’instant, nous n’en sommes qu’à la phase d’étude. Par contre, un de nos chimistes perfectionne ce breuvage depuis presque dix ans. »

Le gendarme repose son bol.

« Alors félicitations au chimiste ! »

Sarah sert les deux hommes en pain et beurre, pendant que Moïse emplit son bol de thé, qu’il inonde de miel.

« Vous ne prenez rien, Madame ? »

Sarah s’excuse en rougissant.

« Non... vous comprenez... à cause de la ligne... »

Zahl apprécie du regard les rondeurs de Sarah, mais n’ose la complimenter, par peur de la vexer. Il replonge une seconde tartine lourde de beurre dans son bol.

Sarah se replie vers un fauteuil éloigné des convives, mais suffisamment près pour suivre et participer à la conversation.

« Par quoi souhaitez-vous commencer ? »

Le capitaine achève son pain et le fait descendre d’une grande rasade de café.

« Je souhaite d’abord entendre les parents des victimes, les premiers témoins sur les lieux et tous ceux qui ont remarqué quelque chose d’anormal, des va-et-vient inhabituels, des événements particuliers. »

Sarah se lève.

« Je m’occupe de convoquer les parents, pour les témoins, il faudra voir grand, parce qu’à chaque fois, c’est presque toute la communauté qui est accourue.

— Au moins les premiers sur les lieux. »

Sarah consulte son compagnon du regard.

« C'est Lune qui est arrivée la première, à chaque fois. Elle a souvent des prémonitions. »

Zahl brûle de demander si cette fille ne serait pas celle qu'il a entrevue à son arrivée, qui porte de longs cheveux roux et qui l'a rabroué si magistralement.

« Pour Leena, la seconde victime, c'est Hahaiah qui a alerté tout le monde.

— Qui est Hahaiah ? »

Moïse se racle la gorge, gêné de devoir exposer les petits secrets de la Communauté.

« Hahaiah est la fille des Halaoui. Elle est... disons... un peu étrange. Vraisemblablement autiste, sauvage, détachée de tout. C'est en même temps une sorte de mascotte, la gamine de tout le monde et de personne, un petit animal tout juste apprivoisé. »

Le capitaine, qui a remarqué les allures de cartomancienne de Sarah, se demande s'il ne va pas faire interner les villageois avant de s'occuper du meurtrier.

« Vous avez d'autres spécimens ? »

En voyant l'air pincé que prennent ses interlocuteurs, il regrette sa boutade.

« Excusez-moi, c'est seulement parce que je n'ai pas l'habitude de fréquenter des communautés aussi... naturelles. »

Il a failli dire archaïques, mais s'est retenu *in extremis*.

Moïse, très digne, toise le gendarme.

« Vous savez, Capitaine, c'est souvent comme ça dans les campagnes reculées : la promiscuité avec les bêtes, l'absence de distractions, les mariages consanguins, la fréquentation des Elfes et des Lutins... »

Zahl a bien compris le message.

« Excusez-moi, j'ai vraiment été stupide. »

Le patriarche hoche la tête pour signifier son pardon.

« Il est vrai que Lune et Hahaiah ont des comportements qui peuvent surprendre et même choquer un individu pragmatique. Les pouvoirs de Lune sont authentiques, quant aux facultés de Hahaiah... là, on entre dans la spéculation... On ignore tout de sa façon de penser... On ignore même si elle pense, au sens commun du terme. »

Moïse marque une pause pour laisser à son hôte le temps de réagir. Le gendarme ne se moque plus, il écoute.

« Lune prétend, et je la crois, que Hahaiah lui a parlé lors du deuxième meurtre. Pas véritablement avec des mots, comme vous et moi, mais avec des images et des concepts. Hahaiah a peut-être vu le crime, ou peut-être seulement est-elle entrée en communication avec le meurtrier. Lune a été choquée par ces révélations, au point de renoncer à en informer la communauté. »

Zahl hésite entre la crédulité et le rationalisme.

« Quelles révélations ? »

Moïse guette un assentiment de sa compagne avant de poursuivre. Sarah évite son regard, irritée d'entendre les confidences douloureuses de la jeune fille exposée à un étranger. Le patriarche choisit de faire confiance au policier.

« Lune est persuadée d'avoir croisé le chemin du meurtrier, il y a longtemps. »

La bouillante poétesse se sent blessée dans son orgueil de mère. Elle ajoute :

« Lune connaît cet homme. Il a abusé d'elle pendant des mois avant qu'elle ne réussisse à s'enfuir. Elle sait ce qu'elle dit. »

Les deux hommes restent perplexes devant cette colère soudaine. Sarah, avec sa timidité et ses airs effacés, semble incapable de violence. Mais Lune est son enfant chérie, la joie

de sa vie et, pour sa fille, elle est prête à tous les excès. Moïse lui prend la main et la porte à ses lèvres.

« Calme-toi, Sarah. Nous savons tous que Lune est digne de foi, mais, comprends-tu, pour un fonctionnaire de la ville... la transmission de pensée, les visions, les intuitions... »

La femme rougit en silence, craignant d'affronter le regard goguenard du gendarme. Elle déteste se donner en spectacle. Zahl ne sourit pas.

« Je dois rencontrer Lune, ainsi que cette... »

Il cherche dans ses notes et prononce « Hahaiah » avec hésitation.

« À cette heure-ci, Lune est dans le champ des Sorcières. »

Sarah regrette d'avoir employé le surnom donné au lieu par les gamins et les superstitieux.

« C'est de l'autre côté de la rivière. L'accès n'est pas facile, surtout avec une patte folle et une canne. »

Cette fois, Sarah a volontairement voulu humilier l'enquêteur. Elle lui fait face, avec un sourire triomphant.

« Certains villageois prétendent même que seule Lune est capable d'y accéder sans se rompre le cou. »

Zahl se relève péniblement sans l'aide de sa canne, au mépris de la douleur, vexé par ce petit bout de femme qui a trop vite compris où se trouvait son point faible.

Moïse tente de rattraper le coup.

« Sarah a raison. Le pont est en ruine et il faut être diablement agile pour le franchir. Il serait plus sage d'attendre ce soir pour rencontrer Lune. Je vous mènerai jusque chez elle. »

Le gendarme se dresse de toute sa hauteur, campé fièrement sur ses deux jambes et toise les deux édiles.

« Si je tombe à l'eau, nous verrons bien. Conduisez-moi au pré de la Sorcière. »

Sarah ramasse la canne et la tend à son propriétaire.

« Capitaine, vous oubliez votre béquille. »

Zahl lui arrache l'objet des mains.

« Allons-y, Monsieur Mérovée. »

Il salue Sarah en claquant les talons et se dirige de son pas le plus martial vers la porte, pendant que la femme retient son rire à grand-peine, les poings crispés sur sa bouche. Moïse la fusille du regard, mais n'obtient en retour que le plus innocent des sourires et un baiser soufflé du bout des doigts. L'officier est déjà dehors, piaffant dans le soleil.

« Si un jour, vous décidez d'étrangler votre femme, je témoignerais en votre faveur.

— Si un jour, je décide de l'épouser, je vous inviterais, Capitaine. »

Le rire clair et sonore de la poétesse retentit, amplifié par la vastitude de la salle.

Les deux hommes pressent le pas pour échapper à cette vague d'hilarité.

CHAPITRE XIII

Nuit a sauté sur le rebord de la fenêtre en grognant et battant la queue en signe de colère. Un feulement bas émane de lui, continu, alarmant. Lune a soufflé l'unique bougie qui éclaire la pièce. Un reste de crépuscule permet de distinguer le sommet des arbres mollement agités par un léger vent du sud. Le chat cherche sous les cèdres la cause de son malaise. Lune ne dispose d'aucune arme à part ses charmes et ses potions magiques, pas même un simple bâton d'acacia à bout ferré comme toutes les villageoises depuis le meurtre de Roch. En silence, elle se déplace près du matou immobile et enserre le corps musculeux pour tenter de le calmer. Nuit feule toujours, communiquant son angoisse à sa maîtresse.

Dans la clarté mauve, elle distingue enfin une haute silhouette masculine à quelques pas de la maison. L'homme ne semble pas se cacher, il reste fixe dans l'ultime flaque de lumière, en attente d'un événement. Lune ne doute pas de ses capacités à arrêter un individu par la force de son esprit, mais sa dernière expérience avec Micky lui a laissé un goût amer et elle a conscience d'être passée à quelques secondes de la catastrophe. La présence n'est même pas inquiétante, seulement dérangeante. Nuit a cessé de gronder, seul le balancier de sa queue trahit sa mauvaise humeur. La jeune fille est partagée entre son envie de haranguer son visiteur

et sa crainte de provoquer inutilement un inconnu potentiellement hostile. Elle aimerait bien disposer d'un allié face à une telle situation : Black, son père ou même Micky qui rôde sans arrêt autour d'elle malgré l'avertissement sévère qu'il a encaissé. Le chat, tendu, ne quitte toujours pas l'objectif de l'œil, émettant, de temps à autre, un bruit de gorge alarmé. Lune caresse la fourrure sans vraiment apaiser le fauve. Une bûche de chêne craque dans la cheminée, provoquant un son sec et un éclat de lumière soudain. La silhouette a bougé. Elle reconnaît cette allure à la fois martiale et désarticulée : le flic de la ville, cette espèce de Matamore qui considère les villageois comme des demeurés. Elle laisse le chat monter la garde en solitaire, à demi rassurée par la qualité de son visiteur. Elle rallume sa bougie et poursuit son ouvrage d'aiguille, ses courts ciseaux à portée de main.

Zahl passa une partie de la nuit devant la maison, comme il avait passé de longues heures, la veille, devant le pont écroulé à guetter la jolie bergère parmi ses chèvres. Il avait rompu son siège inutile, les deux fois, avant de se retrouver à nouveau dans une position ridicule. Il lui fallait une autre stratégie pour reprendre un avantage écorné par ses bévues et ses attermoissements.

Il lui reste peut-être une chance de récupérer le fil perdu.

« Si seulement... »

Il a laissé sa phrase en suspension. Il remonte en hâte le raidillon vers le village, oubliant ses douleurs tant l'excitation est grande.

« Si seulement... »

Son véhicule est presque invisible sous les tilleuls de la place. Deux jeunes gens énamourés, blottis dans l'ombre,

se caressent sans aucune retenue. Zahl hésite à les déranger, mais son obsession est plus forte que sa pudeur. Il grimpe dans l'habitacle au moment où la fille réclame au garçon une conclusion aux torrides préliminaires. Le gendarme referme en hâte la portière, peu soucieux de jouer les voyeurs. À l'abri des parois blindées, il anime son multi-M. L'image virtuelle se substitue à la vision des arbres sombres. Zahl rumine un long instant les questions qu'il va poser aux diverses banques de données de la toile, avec comme point de départ un certain Philippe Bonnot et comme point prévu d'arrivée l'énigmatique Lune. Il énonce clairement :

« Dossier un, neuf, quatre, sept, zéro, sept, un, trois. Secteur sept, huit. »

Une face de cauchemar aux pommettes saillantes, aux arcades sourcilières proéminentes, à la mâchoire prognathe et aux yeux perçants envahit l'écran, entouré de chiffres et de symboles. Zahl a tellement vu ce visage sur ce même écran, qu'il n'y prête aucune attention. Il cherche le prochain lien qui le fera progresser le long du long et tortueux chemin de la vérité.

« Liaisons connues. »

Une mosaïque de portraits masculins ou féminins envahit l'espace scintillant. Des têtes ordinaires, des têtes de drogués, des têtes maquillées, sombres, tordues, simiesques, des visages d'anges déchus, des cicatrices, des tatouages, des blessures mal refermées, tous les masques des sous-sols d'une société en décrépitude. Et toutes ces photos de face et de profil défilent sur l'écran par paquet de douze à chaque fois que le gendarme demande :

« Suivant... Précédent... Détails... »

Dehors, les amoureux ont clos leurs ébats et se sont tournés vers les vitres du 4X4 devenues lumineuses et mouvantes.

Ils ont ramassé en hâte leurs vêtements. Intrigués, mais prudents, ils ont décidé de changer de villégiature et s'éloignent en riant, vers l'ombre complice.

Le temps passe vite dans le véhicule, pendant que l'enquêteur dénoue un à un les fils de l'écheveau et les tire à lui dans l'espoir qu'ils le conduisent quelque part. Parmi tous les visages vus, revus, examinés, détaillés, les trajectoires honteuses de vies brisées, Zahl reconnaît parfois un suspect déjà interrogé. Un chronomètre en bas de l'écran égrène les secondes, les minutes, les heures. Il voudrait pouvoir connaître par cœur les curriculumms déchirés qui s'affichent devant ses yeux fatigués, en extraire la part honteuse, la part sordide et la part douloureuse. Aucune de ces histoires n'est vraiment due à la volonté de faire le mal, et Zahl y décèle le poids des circonstances et de la société, même si son travail est de mettre fin aux désordres, d'où qu'ils viennent.

Et soudain, c'est l'illumination, le portrait qui ne cadre pas avec l'ensemble, le joyau égaré dans la fange, l'étoile solitaire dans un ciel sombre. Sous ce cliché, il y a un nom et une date, d'autres liens et d'autres dates. Il y a aussi une autre photo. Du bout des doigts, Zahl dispose les deux instantanés l'un à côté de l'autre.

« Si seulement... »

Il est reparti dans son antienne faite d'angoisse et d'espoir.

« Si seulement... »

Les visages se brouillent sur l'écran. Il ferme les yeux et ce sont deux autres visages qu'il voit, aussi nets que sur le multi-M, deux visages qui ne figurent que dans sa propre banque de données, dans son cerveau usé et malade de haine.

« Chloé, Angeline... s'il vous plaît, pas maintenant, j'ai besoin de réfléchir... »

Quelques larmes lui échappent qui brouillent définitivement l'écran et les photos d'une femme aux cheveux rouges et d'une fillette au visage triste.

Il se calme, ravale ses sanglots et lit les dossiers joints aux portraits.

Le ciel s'éclaircit entre les maisons derrière lui. Il a rendez-vous.

« Béatrix Van Kant ? »

Le ton hésite entre interrogation et affirmation. Lune reste de marbre, fixant son interlocuteur droit dans les yeux.

« Vous êtes bien Béatrix, Sélène, Aanke Van Kant, fille de Peter et Marie Van Kant, n'est-ce pas ?

— Je m'appelle Lune, seulement Lune. »

Le Capitaine sent fléchir sa détermination, perdu dans les yeux d'émeraude qui scintillent dans le soleil levant. Les cheveux humides de la jeune fille semblent presque noirs avec des reflets de cuivre. La robe mal ajustée laisse voir trop de peau d'ocre pâle. Zahl est mal à l'aise.

« Vous mentez, Mademoiselle ! »

Il tend un mince feuillet devant lui, comme un talisman.

« J'ai ici votre acte de naissance : *Béatrix, Sélène, Aanke, née le 12 novembre 2024 à Ferney, de Peter Erasmus Van Kant, Industriel et de Marie Émilie Rouillan, sans profession.* »

Lune réfléchit, effrayée de constater que ces noms ne lui sont pas tout à fait inconnus, comme une réminiscence d'un passé enterré vivant par des souvenirs trop douloureux.

« Vous faites erreur, Monsieur, je m'appelle Lune et mes parents sont Paul Mérovée et Sarah Pankhurst. »

Elle a réussi à mettre assez de conviction dans sa voix pour ébranler le gendarme qui soudain se sent un peu moins sûr de son affaire. Il tire néanmoins deux photos de sa poche et les brandit devant la jeune fille.

« Peter et Marie Van Kant ! »

Lune effleure les photos du regard avant de plonger ses yeux dans ceux de son tortionnaire.

« Je ne connais pas ces gens. »

Et pourtant un frisson glacé lui a traversé le ventre en voyant le visage éclatant aux cheveux rouges. Elle réprime les larmes qui pourraient la trahir, mais tout son être exige cette photo. Toute cette partie de son passé remonte en une bulle douloureuse. Elle voudrait hurler, s'effondrer et réclamer qu'on lui laisse pleurer sa mère en paix. Elle a toujours dans les oreilles le claquement sec et le miaulement de la balle, le cri bref et le choc du corps tombant sur le sol gelé. Elle a encore en mémoire la fuite éperdue dans le froid mordant, les sanglots de son frère, les aboiements des chiens, les ordres des gardes et le halètement de Phil détalant en zigzag dans la lande déserte.

Face à elle, le capitaine range ses documents dans la poche de sa vareuse.

« Je suis sûr que vous mentez, Mademoiselle, et je me demande pourquoi. »

Les yeux verts ne cillent pas, le visage reste serein, peut-être la poitrine se soulève-t-elle plus rapidement, trahissant une légère émotion. Le regard de l'homme dérive vers le triangle de peau dénudé et s'y attarde plus que de raison.

« Goujat ! »

Le mot a sonné comme une sentence.

« Excusez-moi. »

Le militaire claque les talons et s'enfuit loin de la Belle qui se relâche enfin. Un vague sourire flotte même sur ses lèvres. Elle resserre le ruban qui clôt sa robe et siffle ses chèvres.

CHAPITRE XIV

Il a vu arriver la voiture de très loin. Il a vu descendre la silhouette désarticulée. Il a vu les gens suivre en cortège pendant que le chef de la tribu faisait les honneurs de la communauté. Il a vu la Déesse se courber un instant devant cet homme et ce geste lui a broyé l'âme.

Il n'a aucune crainte, juste du ressentiment.

Comme chaque fois, le chasseur est revenu sur sa piste et la traque va recommencer avec ses aléas, ses jubilations, ses peurs, ses jeux cruels et inutiles.

Le policier n'est rien, mais l'autre aussi est arrivé, son double, son alter ego maléfique. Il l'a brièvement aperçu dans son sillage, il sent sa présence obscure, son odeur de tristesse, le poids de l'opprobre.

Heureusement, la Déesse éclaire tout avec son corps lisse et souple et ses cheveux enflammés. Il l'a regardée avec ferveur saluer le soleil. Il l'a suivie sur les sentiers caillouteux. Il a goûté le sang d'un de ses cabris aussi blanc et immaculé qu'elle. Il a veillé sur son sommeil. Il a maudit le chasseur trop proche et trop pressant.

Et puis, il a vu l'avorton qui guettait la Déesse dans les fourrés. Le même petit avorton qu'avant, grandi certes, mais toujours aussi sournois, à épier et à se cacher. Une boule de haine est soudain montée dans sa gorge et sa main a cherché le couteau long, noir et affûté. Il a baisé la lame et a

commencé une lente reptation silencieuse vers son objectif, comme on le lui a appris à l'armée.

Lune est sortie de l'onde, moderne Vénus, nue et rayonnante, mais il ne l'a pas regardée.

Il ne voit plus que le visage triangulaire tapi dans les mûriers sauvages.

CHAPITRE XV

La nouvelle a traversé le village à la vitesse du vent.

« Encore un !

— Une fille ?

— Non, un garçon... un grand... »

Lune a su que c'était très important en voyant surgir Hahaiah de derrière les cèdres des larmes plein les yeux et les bras tendus. Il y a eu un bref échange de symboles où Lune a cru reconnaître le grand malheur et la perte d'un parent. Et puis une vision crue, nette, est apparue, celle d'un tout petit enfant, à peine sorti du berceau, d'un roux foncé avec d'immenses yeux noirs, un visage ovale aux pommettes saillantes, un peu oriental. Le cœur de Lune s'est arrêté. La petite main de la fillette a caressé sa joue et recueilli une larme. L'image s'est brouillée pour faire place à un magma d'impressions mêlant la crainte, la haine, la folie, le désir.

« C'est Micky... Il a tué Micky, n'est-ce pas ? »

Hahaiah n'a pas répliqué, bien sûr, mais il n'y a pas besoin d'une confirmation pour ressentir la perte de ce frère à la fois chéri et honni.

Au loin, les appels répondent aux cris d'alarme, les villageois, armés de fourches, de pioches, de bâtons ou de gourdins s'égaillent aux quatre points cardinaux avec une seule consigne inavouée : trouver l'assassin et lui faire rendre

gorge. Ce n'est plus une question de justice, juste un réflexe de survie.

L'agitation est parvenue jusqu'aux oreilles du capitaine qui tente vainement de reprendre le contrôle de la situation. Moïse lui-même n'a plus aucune autorité sur ses concitoyens qui tous crient « Haro sur l'assassin ! » d'une seule et même voix.

Lune remonte le sentier en tenant Hahaiah par la main. La fillette s'est pliée d'elle-même à cette inhabituelle proximité. Son visage est grave, ses yeux vagues sont rivés sur un point précis au-delà de l'horizon et elle inonde l'esprit embrumé de son amie d'images de sang et de souffrances.

Une foule bruyante s'amasse sur le flanc du vallon au-dessus de l'anse de Lune. Les buissons de mûres sauvages sont piétinés, chacun tentant d'apercevoir le nouveau cadavre offert en pâture. Le gendarme, impuissant cherche à canaliser les nouveaux arrivants afin de préserver ses précieux indices. Autant essayer d'arrêter un troupeau de vaches assoiffées quand elles ont vu la rivière. Ses menaces glissent, ses suppliques se perdent.

Hahaiah s'est échappée physiquement et mentalement. Lune a laissé filer la petite main et son esprit est redevenu clair et limpide, débarrassé des visions d'horreur transmises par la fillette. Le cercle des badauds s'ouvre avec réticence pour laisser passer la magicienne. Au-dessus du cadavre, Sylvia, la mère adoptive, sanglote silencieusement. Autour d'elle, cinq jeunes gens, garçons et filles, se recueillent sur le frère de hasard qui a partagé leurs jeux, leur maison et le cœur de leur mère. Un peu à l'écart, le mari grommelle, trop dur et trop fier pour pleurer cet enfant rapporté.

Lune s'est agenouillée près du corps sans vie. Un pudique foulard imbibé de sang voile la blessure, mais elle connaît

exactement la forme et la profondeur de l'entaille. Elle sait même comment elle a été infligée et avec quelle violence l'assassin a frappé.

« Poussez-vous... Écartez-vous du cadavre... Faites place... »

Le capitaine est enfin parvenu sur le lieu du crime.

Lentement, Sylvia et ses enfants s'éloignent à reculons. Le premier cercle de badauds se resserre, au contraire, pour être aux premières loges et admirer la prestation du flic de la ville.

Lune n'a pas bougé, recueillie près de ce frère qu'elle n'a jamais côtoyé et qui est mort sans même soupçonner le lien qui les unissait. Elle a encore à lui pardonner le mal qu'il lui a fait et à se faire pardonner son lâche abandon. Elle dépose un baiser léger sur les lèvres glacées et laisse couler ses larmes. Désormais, elle est seule au monde, seule face à son passé déchiré, seule face au monstre qui a retrouvé sa trace.

« Mademoiselle, s'il vous plaît... »

La main du gendarme s'est refermée sur son épaule. Elle ne peut réprimer un frisson dont l'origine lui échappe. Elle voudrait prolonger cet instant, éprouver longtemps encore la chaleur de cette main sur sa peau, elle appelle de toute son âme à ce que cette main caresse sa nuque toute proche. Mais le contact est rompu. Elle se redresse avec grâce et rallie le clan de Sylvia sans perdre de vue l'enquêteur.

Il soulève le foulard, révélant la blessure aux bords boursofflés, les chairs déchirées, la trachée sectionnée et l'éclat blanc des vertèbres dans ce magma rouge. Black a rejoint Zahl et, ensemble, ils procèdent aux premières constatations.

« Un gaucher. »

Black opine silencieusement.

« Un boucher gaucher... »

Les deux hommes retournent avec précaution le cadavre. La tête à demi sectionnée ne suit pas le mouvement et prend un angle horrible. Sylvia pousse un cri et se cache les yeux derrière ses bras serrés.

Une large tache de sang stagne sous le corps.

« Un seul coup au rein gauche, puis... »

Le gendarme porte la main à sa gorge.

« Dites-moi, Capitaine, n'est-ce pas ce qu'on apprend à vos commandos pour tuer une sentinelle ? Le coup au rein paralyse la victime, l'égorge finit la tâche. »

Le militaire encaisse le coup.

« Tous les amateurs d'action du multi-M connaissent la technique, Doc. »

Ils reposed le corps, redonnant à la tête un air plus naturel.

« Avait-il déjà tué des adultes ? »

Zahl réfléchit un instant.

« Oui, trois fois : deux hommes dans des rixes de bar et une dame âgée. Il a aussi blessé gravement une jeune femme.

— Jamais avec autant de technique ?

— Non, c'est exact ! Jamais ainsi, toujours de face. »

Les deux hommes réfléchissent. La foule, immobile et silencieuse, écoute ces échanges qui sont relayés de proche en proche. Moïse s'est frayé un chemin près de sa fille, tirant Sarah dans son sillage. Eux non plus ne perdent pas une miette du dialogue.

« Il y aurait donc deux assassins ? »

Zahl élève la voix, véhément.

« Non, c'est impossible... Je traque cet homme depuis des années... Je le connais... Je le connais... »

Black se plante devant lui.

« Mais il n'a jamais servi dans l'armée, n'est-ce pas ? Il n'a jamais tué de cette façon... Il en est incapable... »

Le gendarme semble se recroqueviller sur lui-même, soudain las de cette trop longue quête. Il s'approche du garçon étendu, baignant dans une flaque de sang séchée.

« Il n'aurait pas tué son fils... »

La dernière phrase est tout juste un murmure.

« Que dites-vous ? »

Zahl se racle la gorge, gêné de devoir dévoiler ses indices dans l'assemblée.

« Si mes hypothèses sont exactes... »

Un long silence que chacun respecte.

« Si mes hypothèses sont exactes, ce garçon était le fils du tueur, et... »

— NON ! »

Le cri a jailli, figeant le gendarme dans son explication.

« Non... vous mentez... ce n'est pas lui... ça ne peut pas être lui... Il en est incapable... »

Lune sanglote dans les bras de Sarah en répétant inlassablement :

« Ça ne peut pas être lui... ça ne peut pas être lui... »

Le capitaine ulcéré a relevé la tête, tout son être trahit sa colère.

« Mademoiselle, vous serez peut-être heureuse de savoir que votre belle-mère a pu se remettre de ses blessures, mais qu'elle ne pourra jamais donner d'autres enfants à votre père. Vous resterez fille unique, Mademoiselle. Vous serez peut-être peinée d'apprendre que votre grand-mère paternelle, par contre, n'a pas survécu au coup de couteau reçu lors de votre enlèvement... »

Sarah s'est dressée face au policier.

« Taisez-vous Monsieur ! Qui êtes-vous pour venir injurier

ma fille ? Laissez-nous en paix ! Allez traquer vos répugnants assassins ailleurs. »

La foule gronde, partagée entre le gendarme et Sarah, entre les tenants de la vérité pure et crue et les tenants de la tradition de bonheur béat et non-violent.

Lune est retournée en arrière dans son passé de fillette. Elle se souvient de ces jeux passionnants où il fallait être rapide et agile pour déjouer les vigiles, où il fallait courir vite, où il fallait rejoindre la cachette, chargés de sacs lourds et encombrants. Elle se souvient des soirées utilisées à étudier à la lueur d'un morceau de bougie les livres dérobés dans des maisons isolées. Elle se souvient des moments intimes avec le couple dans le sanctuaire du septième étage, du rire de Phil qui faisait oublier son visage de cauchemar. Elle se souvient des hurlements de sa mère pendant l'accouchement et des mots piochés dans les séries du multi-M qu'elle proférait pour l'aider. Elle se souvient de leur arrivée dans les baraquements, empilés par paquet de cinquante, de l'épouillage, de la couverture rugueuse remise à chacun, des cris de Micky, des odeurs de détergent. Elle se souvient de la course éperdue dans l'éclat des projecteurs, de sa mère immobile sur la terre gelée, une rose écarlate en haut du dos.

Elle pleure et Sarah l'entoure de ses bras. Elle pleure et Moïse, fou de rage, insulte Zahl. Elle pleure et la foule gronde. Elle pleure et les mouches enhardies guignent le foulard rouge.

Deux solides bûcherons ont confectionné un brancard et attendent les ordres de Black pour convoier le corps vers la morgue improvisée.

L'officier recule devant la foule agacée, sûr de son fait mais trop isolé. Demain, il fera venir des renforts et l'on verra ce qu'on verra.

Une frange de la population, hostile à la famille de Moïse, proteste contre l'éviction du gendarme et réclame que toute la vérité soit dévoilée sur le champ, autour du cadavre encore tiède et en présence de tous.

Force reste à la communauté. Le corps est hissé par les deux brancardiers et acheminé vers la maison commune, accompagné de tous. Le clan de Sylvia est en tête, Lune et Sarah suivent, Moïse et Black tentent de calmer la foule, tandis que le capitaine ferme la marche à quelque distance des villageois. Les mouches se précipitent sur les deux larges taches rouges et se repaissent dans un bourdonnement incessant. Tapi dans un buisson de laurier odorant, il observe le cortège en baissant la lame grasse de son couteau.

« Il est crevé le petit avorton... Il ne touchera plus à la Déesse... et le vieux maquereau aux crins blancs... et le négro... »

Il jette un regard noir vers Moïse et Black qui continuent à argumenter. Il plante plusieurs fois la lame dans la terre meuble avec rage.

« Je vais tous les crever... »

Le cortège atteint les premières maisons. Il les regarde s'éloigner et hurle :

« La fille m'appartient... Vous m'entendez... elle est à moi et elle le sait ! »

Les villageois sont trop loin ou trop occupés à discuter. Le hurlement est emporté par le vent.

CHAPITRE XVI

Les villageois ont aiguisé les couteaux et les faux, taillé des gourdins de chêne, cerclé de fer les bâtons de berger. Les femmes ont barricadé les maisons, vérifié la solidité de leurs badines d'acacia, doté leurs grands enfants de cannes et appris aux petits à détaier devant les étrangers.

L'enquêteur s'est plaint auprès du Conseil de cet armement, arguant que la situation devenait trop tendue et risquait de générer de fâcheux accidents. Mais il est trop tard pour que qui que ce soit puisse arrêter l'ire populaire et sa légitime soif de vengeance. Des guetteurs prennent la garde sur les points élevés, des hommes en armes battent le cause au grand désarroi des porcs sauvages et autres petits animaux des garrigues qui croient leur dernière heure venue. L'école est fermée et les gamins se terrent au fond des maisons, sous bonne garde.

Géricaux est une citadelle en état de siège.

Zahl, prudent, hésite à appeler du renfort. Il risquerait de devenir la risée de son escadron : lui, l'officier aguerri aux cent missions périlleuses, lui, le traqueur de tueurs en série, lui, le fauve solitaire, avoir des frayeurs de jeune fille parce que des villageois pacifistes brandissent des bâtons. Il se voit mal expliquer, à ses chefs, ses craintes. Pour l'heure, il ne lui reste d'autre solution que de suivre pas à pas Moïse dans sa tournée d'inspection des fortifications en espérant

qu'aucun parmi ces agités ne dispose d'une arme à feu. Il suffirait d'un malentendu, d'une ombre mouvante pour provoquer un carnage. Les faux et les manches d'outils lui semblent déjà trop menaçants. Tel un général, le patriarche se rend d'un poste à l'autre, félicitant l'un, encourageant l'autre, sans jamais se départir de son sourire bonhomme. Le capitaine suit, la tête basse, examinant l'armement avec circonspection.

Les rabatteurs continuent leur course folle dans les haliers, affolant le gibier, fouillant chaque buisson, brandissant gourdins, massues et autres lances improvisées.

Lune s'est retirée dans son sanctuaire avec ses bêtes et veille avec Nuit, à la fois inquiète et mal à l'aise. La mort de Micky l'a plus affectée qu'elle ne l'aurait pensé. Elle n'a jamais vraiment aimé ce frère imprévu qui lui avait volé, croyait-elle, l'amour de sa mère, ce petit être braillard pour qui rien n'était trop beau. Après l'évasion, c'est surtout au nourrisson que Phil avait prodigué ses soins, la laissant livrée à elle-même, sans la protection qu'elle méritait, à la merci des prédateurs de toutes sortes. Et quand, au terme d'une escapade désespérée, elle avait échoué ici, c'est avec une certaine reconnaissance qu'elle avait accepté d'être séparée du garçon, reléguant Micky au rang d'étranger.

Malgré tout cela, aujourd'hui, elle pleure et la tristesse noue ses tripes à la faire souffrir. Ce brutal retour vers le passé la plonge dans la mélancolie et la souffrance de son enfance tordue, déchirée, humiliée, remonte en elle comme le goût amer de la déglutition quand on a vomi. Elle voudrait tant s'affranchir de toute cette douleur, oublier ces années atroces, ces souillures infâmes, oublier tout et n'en retenir que les bras chauds de ses mères rousses ou brunes et de la tendresse qu'elle en a reçue. Mais c'est trop tard, il ne lui a fallu qu'une fraction de seconde, un bref

regard sur une plastimage brandie par le policier, un reflet d'émeraude, un éclair rouge et tout est revenu avec sa cohorte de fantômes.

Elle entend les hommes qui se hèlent et s'interpellent dans le vallon. Nuit souffle et grogne sourdement, lové contre sa maîtresse.

Le soleil est encore haut et tout ce déploiement de force ne rime à rien, face à un ennemi qu'elle sait sournois et aguerri. Après le meurtre de Micky, il a filé hors de portée et ne reparaitra pas avant la nuit profonde, à la seule lueur des étoiles, quand toute cette piètre armada, fatiguée de battre inutilement la campagne, se sera retirée auprès de femmes et enfants. Alors seulement, il se mettra en quête d'une nouvelle victime avec un but, cette fois. Lune pressent le tournant que vient de prendre la folie du monstre. Elle craint qu'il ne s'attaque à ses proches : son père, sa douce mère ou sa sœur de solitude. Elle ne doute pas que Moïse saura se défendre, même s'il n'est plus aussi vaillant et solide que par le passé, Mais Sarah et Hahaiah sont, l'une comme l'autre, incapables de résister à un homme dangereux et déterminé.

Les farouches défenseurs sont sortis du vallon. Elle les entend, au loin, qui longent la rivière à grands bruits, dérangeant les canards qui prennent le frais à l'ombre des saules. Les chèvres somnolent à l'abri des cèdres mâchonnant les arbousiers nains qui végètent près de la bergerie, les abeilles sauvages bourdonnent, les oiseaux bavards se chamaillent bruyamment. Tout est calme, serein, idyllique. Lune peine à croire que ce décor sert de cadre à l'immonde tragédie qui se referme autour d'elle. Elle pleure silencieusement son paradis perdu. Nuit, attentif à l'humeur de sa maîtresse, lui lèche les doigts en ronronnant.

Assise au bord de son fauteuil d'osier devant la porte ouverte, elle n'ose bouger, consciente du fragile équilibre de l'instant. Tout est trop calme soudain, trop pur. Elle ressent l'attente de l'ennemi, son impatience, la haine qui suinte de lui, mais aussi le sentiment d'attachement presque d'idolâtrie qui régit ses actes. Ce monstre serait-il capable d'aimer ? Serait-il coupable d'aimer ? La crainte de Lune se teinte de compassion.

Elle l'imagine, rôdant autour de la bergerie et guettant avec une certaine frénésie le moment de recouvrer son bien, car elle sait au fond d'elle-même qu'il la considère comme sa chose, sa créature, sa possession inaliénable. Hahaiah lui a fait partager les pensées confuses de l'homme, les sentiments contradictoires où se mêlent dévotion et cruauté, amour délirant et haine incontrôlable.

Elle a peur.

Les éclats de voix se sont éteints vers l'est. Les patrouilleurs sont, à présent au sein des vergers, trop loin pour être audibles, trop loin pour intervenir en cas d'attaque. Elle regrette soudain de vivre si seule, si isolée. Elle aspire, maintenant à ressentir une présence humaine près d'elle, des bras à la fois tendres et solides qui se refermeraient autour de son corps. Elle ne veut plus être unique, elle désire partager sa vie, se partager, s'offrir. Elle effleure du bout des doigts l'endroit où le beau guerrier a posé sa main brûlante et un frisson la traverse.

Un bruit de grelots réveille Nuit qui dresse les oreilles en grondant. Les chèvres se sont déplacées un peu trop précipitamment au goût de Lune. La grande Afghane aux longs poils blancs qui mène le troupeau est figée à la limite des arbres pendant que ses compagnes s'égaillent sous le couvert. Seuls quelques jeunes chevreaux continuent à paître,

indifférents à l'alerte. Lune s'est levée et scrute l'endroit d'où semble venir la menace. Nuit s'avance dans la cour, le dos hérissé, crachant et feulant.

« Qui est là ? Montrez-vous ! »

Seuls quelques craquements dans les sous-bois trahissent le troupeau qui a, maintenant, entièrement disparu. C'est à peine si quelques taches claires indiquent la position des bêtes. Derrière les cèdres, tout est calme. Les oiseaux sont silencieux.

La jeune fille a saisi sa houlette taillée dans de l'acacia vert et ferrée de frais.

« Montrez-vous ! »

Pourtant, elle sait, au fond de ses tripes, que si le fléau surgit des buissons, elle sera impuissante à l'arrêter, quelle que soit sa peur, sa haine ou sa rancœur. Elle ne pourra rien tenter, rien projeter, rien penser. Elle se livrera à son bourreau sans aucune retenue et il fera ce qu'il jugera bon de lui faire. Elle se déteste déjà pour sa lâcheté et redoute par-dessus tout le remords qui la détruira, une fois la souillure revenue.

« Viens... Ne crains rien... »

Elle en est venue à espérer ce qu'elle redoutait. Elle désire revoir son cauchemar, elle est perdue, elle se sent impure à nouveau, salie, dégoûtante. Tous ces rites aquatiques et solaires ne l'ont pas purifiée, ils ont juste contribué à la maintenir en vie pour cette dernière épreuve.

Nuit grogne sans discontinuer, le regard dardé vers les frondaisons silencieuses. Lune le cajole.

« Laisse-le approcher, c'est mon ultime ennemi et je suis à lui. Je lui appartiens. »

Son corps se révolte à cette seule pensée, mais elle se sent impuissante.

Un long moment de vacuité s'installe, pendant lequel chacun semble s'observer, se résigner. Même le chat s'est tu, les oreilles dressées, attentif au moindre souffle venant de la masse verte tachée de brun précoce. Le silence se fait palpable. Lune, toute à son désarroi, ne sait plus si elle doit espérer une délivrance opportune ou la magnanimité de son tortionnaire.

Un faucon crécerelle libère les protagonistes de son cri aigu. Un bruit de branches cassées, de feuilles froissées et le grelot affolé d'une bête. Un homme détale dans les sous-bois. La première partie est pour Lune. Elle sait que ce ne sera pas la dernière et qu'elle devra, à nouveau, vivre cette extrême tension quelque temps encore. Nuit s'est relâché, les chèvres, une à une, regagnent la pâture. Les oiseaux reprennent leurs conversations dans un vif concert de pépie-ment et de trilles. Les abeilles sauvages retournent à leur quête de nectar.

Lune a reposé son bâton et se laisse glisser au fond du fauteuil pour respirer et calmer son cœur emballé.

« Mademoiselle van Kant ! Lune ! »

Le grand guerrier dévale la pente raide, mi-marchant, mi-courant, trébuchant de pierre en pierre, s'aidant à peine de sa canne. Son uniforme est froissé, sa chemise est trempée de sueur.

La jeune fille a bondi de son fauteuil et se précipite vers lui.

« Mademoiselle Lune... »

Le cœur de la rousse rugit dans sa poitrine, après le choc de son tortionnaire blotti à quelques mètres d'elle, elle en éprouve un nouveau en découvrant le beau Capitaine en Chevalier bariolé au secours de l'orpheline.

Elle s'écroule contre lui et il referme ses bras pour l'empêcher de tomber.

« Il était là... Il était là...

— Oh... Lune... J'ai eu si peur pour vous. »

Dans la moiteur, elle s'abandonne contre le corps musclé et n'ose plus bouger tant elle se trouve bien.

« Il était là... Je ne voulais même pas résister... »

Elle lève son visage vers celui de Frank.

« Merci... »

L'instant est magique. Leurs bouches se frôlent en un bref baiser. Elle niche son visage dans le creux de l'épaule solide, pendant qu'il emmêle ses doigts dans les cheveux dénoués. Une main possessive coule dans le dos de la belle et elle ressent la chaleur jusqu'au fond de son ventre. Elle relève la tête et cette fois le baiser est à la hauteur de leurs deux passions.

Elle était nue avant même de franchir le seuil.

CHAPITRE XVII

Les patrouilles se croisèrent et s'entrecroisèrent toute la nuit, les hommes se relayant sur les chemins pendant que les femmes gardaient les positions fortifiées aux diverses entrées de Géricaux.

Dans le jour naissant, Frank quitta son amante après une dernière étreinte pour rejoindre les guetteurs. Lune refusa de se mettre à l'abri au village, au milieu des femmes, et il dut se contenter de sa promesse de bien verrouiller la porte derrière lui. Elle oublia de lui préciser que sa porte n'avait jamais comporté de verrou et ce petit mensonge la fit sourire.

Ils se séparèrent d'un dernier baiser et Lune prit Nuit dans ses bras pour le regarder partir. Le chat ronronna, content de retrouver un peu d'intimité avec sa maîtresse dont le comportement avec cet étranger de passage l'avait un peu déconcerté. Il avait passé la fin d'après-midi, la soirée et la nuit, juché sur le bûcher près de la cheminée, dressant les oreilles à chaque gémissement, chaque cri, chaque soupir de la Belle. La jeune femme remit de l'ordre dans les draps et les couvertures malmenés par l'agitation nocturne. Le clair soleil, déjà chaud, entra à flot par toutes les ouvertures, jouant sur les murs au gré des trouées de lumière dans les feuilles. Les chèvres s'étaient rassemblées en troupeau serré à l'orée du bois, frémissantes d'aller pâturer une

herbe plus riche. Mais hélas, leur maîtresse restait à l'abri des pierres séculaires. Les bêtes retournèrent donc brouter les arbrisseaux et les ronces.

Il observe à quelque distance soucieux de ne point éveiller les soupçons de la Déesse ou de son infernal félin. Il a toujours détesté cet animal et regrette de ne pas l'avoir achevé à coups de botte le jour où il l'a aperçu dans le caniveau au lieu de laisser Lune le ramasser. Il avait pensé, à l'époque, que ce présent rarissime lui faciliterait l'accès au cœur de la gamine. Au cours des semaines suivantes, il n'avait plus eu qu'une seule idée : fracasser la tête de la bestiole contre un mur et servir ce suppôt de l'enfer en civet à sa jeune compagne. Mais le chat était trop malin.

Il se souvient de ces jours à la fois heureux et terribles, quand la Déesse lui appartenait et qu'il possédait son corps et sa vie. La seule part d'elle qui lui échappait, c'était son cœur, car la rouée le détestait sans toutefois le craindre suffisamment pour se soumettre. Alors, il n'avait eu d'autre choix que la faire souffrir. Il aurait préféré un chemin plus doux, une issue plus humaine, mais la Belle s'y refusait. Et plus grande était la détresse, plus grand était son plaisir. En flétrissant ce petit corps, il stigmatisait son refus. C'était ainsi qu'il était passé de l'amour au désir et du désir au plaisir, sans éprouver une once de remords. Ce n'est que plus tard, après la fuite, qu'il avait idéalisé la petite fille jusqu'à l'élever au rang de Déesse et en faire l'icône de la femme parfaite.

Et elle l'était parfaite, ô combien ! Bien trop pour vivre parmi ces sauvages incultes, incapables de voir son âme si pure, incapables d'aduler sa silhouette royale, incapables de voir la lumière au fond de ses yeux limpides.

Il lui fallait exterminer cette vermine qui souillait le sol foulé par ses pieds si parfaits, arracher de cette terre bénie tout ce qui pouvait la polluer. À commencer par ces hommes puants, ces boucs libidineux qui ne voyaient en elle qu'une femelle bonne à baiser, qu'une hétaïre que l'on couche au bord du chemin pour assouvir un désir sale et impur.

Il a déjà crevé le petit avorton, l'a saigné comme le vulgaire petit porc qu'il était. Et voilà que s'ajoute à la liste le flic maudit qui flaire sa trace depuis des lustres, car lui aussi a goûté la chair de la Déesse, lui aussi l'a fait couiner, il l'a entendu proférer ces mots qui ne sont destinés qu'à lui et à aucun autre homme. Il s'est mordu les mains en écoutant le chant d'amour de sa bien-aimée et il a pleuré de rage et de désespoir. Lui aussi, il le crèvera, il mangera son cœur et peut-être aussi ce qui a souillé le corps sacré. Oui, il coupera cet organe putride et le bouffera tout cru, en mâchant bien chaque bouchée.

Pour l'heure, il guette l'apparition de la Déesse dans la lumière dorée. L'arrivée du bouc galonné l'a distraite du rite matinal, elle n'est pas allée à la rivière, elle a manqué son rendez-vous immuable avec l'aurore. Il l'entend chanter une mélodie douce et joyeuse pendant que se heurtent les casseroles. Une suave odeur de pot-au-feu parvient jusqu'à ses narines, le faisant saliver. Voici donc qu'elle prépare le repas de son odieux séducteur. Mais qui est-il donc pour mériter tant d'égards ?

Le chant vient de la bergerie, à présent, elle brasse le lait pour casser la croûte et chasser les bulles. Il imagine ses bras blancs, lisses et ruisselants, il imagine son corps entier baignant dans la crème onctueuse, il s'imagine recueillant sur sa langue ce breuvage magnifié. Il sent une érection douloureuse le gagner, il cherche vainement un exutoire, une

pensée sauvage l'assaille : il n'a que quelques pas à franchir pour assouvir son envie, mais il n'ose s'approcher d'elle. Il la craint beaucoup plus qu'il ne la désire. Alors, il se résigne à user de sa main face à la maison et il se retient de hurler quand sa semence inutile s'épanche sur l'herbe rase.

La silhouette du matou se profile dans l'embrasement d'une fenêtre et le feulement grave retentit. L'alerte est donnée, il efface ses traces infamantes du bout du pied et se fond dans les frondaisons, poursuivi par le grondement du fauve.

La patrouille diurne s'approche bruyamment.

Il a disparu. Seul le chat, hérissé et écumant, a remarqué sa présence, même Lune continue sa mélodie, les bras luisant de crème et le sourire béat de l'amoureuse comblée. Les chèvres se sont éloignées de la maison à la recherche de nouveaux pâturages et se sont rabattues sur les genets qui bordent la ravine, dégustant à grands coups de langue les délicieuses fleurs jaunes. Le ciel est pur, l'air est limpide. Les miliciens dérangent les abeilles dans leur quête de nectar et l'essaim, un instant affolé, se regroupe en bourdonnant.

Un autre guetteur a suivi la retraite honteuse. Vêtu de sombre, pantalon de cuir, chemise de toile, blouson de peau, bottes de composite, la tenue idéale des rôdeurs qui hantent villes et campagnes à l'affût du moindre relâchement de la sécurité, profitant du moindre interstice pour se faufiler, mi-mendiants, mi-voleurs, maraudeurs et chapardeurs. On les appelle voleurs de poules, pouilleux, va-nu-pieds ou manouches. Ce sont les routards, les cheminots, les SDF, les rejetés de la société, sans droits, sans lois plutôt que hors-la-loi, préférant voler leur pain que le quêmander. Héritiers de Robin des Bois et de Ravachol, ils placent la liberté au-dessus de tout, même de leur propre vie.

Phil est un de ces hommes, du moins, il l'était jusqu'à ce qu'il rencontre Marie et qu'il soit investi d'une ultime mission : venger l'honneur de celle qu'il a vendue un jour d'hiver pour sauver son autre enfant. Parce que sa rédemption est à ce prix, il veut avoir payé avant de retrouver son amour assassiné au nom de l'ordre et de la loi. Une fois qu'il en aura fini avec le monstre, il pourra s'étendre et attendre la mort avec sérénité. Il a vu tomber sa femme dans la lumière crue d'un projecteur, son fils dans la pénombre d'un matin de printemps, il voudrait arriver à temps pour sauver son dernier point d'attache sur cette terre de misère, comme il a cru le faire, il y a de longues années, en abandonnant près de ce village ce qui restait de sa famille, usé et épuisé par des responsabilités qu'il ne souhaitait plus assumer. Il en a demandé pardon à Marie, son unique amour, et à Dieu, parce qu'il a trouvé raisonnable de croire en Lui au fond de sa détresse. Mais ni l'un ni l'autre ne lui a répondu.

Maintenant, il est prêt à jouer sa vie pour préserver celle de l'enfant qu'il a rejeté naguère.

La mort rôde autour du village. Dans ce combat inutile de deux hommes abhorrés par la société, honnis et recherchés, il n'y aura aucun vainqueur, seulement deux vaincus, deux épaves se heurtant avec fracas au milieu d'un océan hostile, vaste et désert.

Phil aiguise son couteau, guettant dans les fourrés et les halliers, la trace fuligineuse de son adversaire.

Les miliciens sillonnent la campagne d'un pas assuré, dans la quiétude matinale.

CHAPITRE XVIII

Hahaiah sourit, les yeux dans le vague, comme elle seule sait le faire. Autour d'elle, les papillons tourbillonnent, les abeilles effleurent les marguerites, une alouette pousse sa trille dans le ciel limpide de cette fin d'été. La brume de chaleur occulte les monts lointains. Un chant étouffé flotte sur la rivière, une voix qui parle de *mots d'amour*, de *bonheur*, de *rose* et de *pour la vie*.

Hahaiah sourit et Lune chante, accompagnée du concert des clochettes pendues au cou des chèvres, reprenant sans cesse ce refrain venu du fond des âges. La nuit passée a balayé ses derniers doutes, ses dernières inhibitions. Elle se sent plus libre qu'elle ne l'a jamais été, libre de chanter, libre de rire, libre de danser, libre d'aimer et d'être aimée. Sa vie n'est plus un cancer rongant son esprit. Elle ne se souvient plus de la dernière fois où elle s'est trouvée aussi détendue. Elle voudrait hurler son bonheur, sa joie de vivre. C'est précisément ce qu'exprime sa ritournelle. Le soleil est beaucoup trop haut pour satisfaire le rite sacré. D'ailleurs, ce n'est plus la vestale de quelque culte oublié qui descend vers la rivière, mais une femme avec des désirs de femme, des aspirations de femme. Elle se moque bien, maintenant de se prosterner devant l'astre, elle qui s'est agenouillée devant un tout autre maître et ne regrette pas cette soumission. Il ne lui est plus possible, désormais, de retomber dans ses errements puérils.

Le passé est revenu avec le matin et les ultimes caresses de la nuit, un passé sombre et frustrant qui s'est subtilement transformé en expérience et ne la fait plus souffrir.

*

Elle s'est souvenue du printemps qui a suivi la mort de sa mère, froid, humide, fait d'errances, de squat en refuge, de galère en oubli, de l'été maussade qui a suivi, à suer malgré les bourrasques dans les champs de blé ou de maïs sous la férule de contremaîtres vicieux, puis de l'automne ensoleillé et de leur rencontre avec Jules le Magnifique, clown, magicien et illusionniste, crinière au vent et visage martyrisé par la dyoxose purulente.

C'est sûrement ce détail sordide qui avait rapproché Phil et Jules, contraints d'afficher leurs faces de cauchemar avec un minimum de complexes. En public, le Magnifique se produisait avec un masque de clown rieur dissimulant ses cicatrices, « Privilège des artistes » disait-il avec une certaine suffisance. Phil avait accepté l'emploi d'accessoiriste-fac-totum, contre la nourriture et une place dans le fourgon, pour lui et ses deux enfants. Il servait aussi d'éclairagiste, lorsque la troupe avait la chance de se produire dans un endroit disposant de l'électricité. Jules avait très vite compris l'usage qu'il aurait de la fillette, du moins l'usage avouable. Au gré d'une fortune inespérée, il lui avait offert un costume de danseuse pailleté avec jupette et bas brillants, corselet ajusté et dentelle mousseuse. Elle avait appris très rapidement son rôle d'assistante, passant les ustensiles magiques, entrant docilement dans la malle des Indes, se laissant couper en morceaux ou cabriolant gracieusement pendant la parade.

Ils se produisaient sur les places de village, dans les foires, à l'occasion de corsos fleuris ou d'anniversaires chez les bourgeois aisés. La recette n'était que rarement à la hauteur de la prestation, mais Jules arrondissait ses fins de mois de menus larcins ou d'arnaques miteuses pour lesquels Phil servait de baron et Lune détournait l'attention des victimes. La petite fille avait compris très vite comment empalmer la bille du bonneteau et comment la restituer précisément sous le gobelet où aucun joueur ne l'attendait. Elle apprit aussi que son charme naturel opérait sur les gens au point de les rendre crédules et malléables, encouragée par le baladin.

L'automne s'éternisa en été indien jusqu'aux prémices de décembre. La vie qui avait semblé belle jusque là devint plus dure. Les chalands étaient pressés de rejoindre la tiédeur de leur foyer, les fêtes et foires se firent moins nombreuses, les gens n'organisèrent plus ces matinées récréatives pour gosses de riches avec ballons rouges et sucreries à volonté. Micky toussa, d'abord discrètement, puis un peu plus, jusqu'à ce que son état se révèle plus sérieux qu'une banale trachéite. Phil tenta longtemps de se masquer la vérité, croyant en la bonne étoile qui jusqu'ici l'avait protégé, lui et les siens. Mais le petit garçon s'était mis à cracher des glaires teintées de sang. Les dispensaires pour indigents refusaient de le soigner dans son état et l'hôpital public exigeait des papiers, un nom, une adresse, un carnet de santé, une immatriculation sociale ; toutes sortes de chose impossible à produire pour un saltimbanque vivant de maraudes avec deux enfants non déclarés, dont une recherchée. Seule solution : une clinique privée douillette et peu curieuse.

Alors Phil, le père désespéré, vendit Lune, l'orpheline, à Jules le Magnifique.

*

Les chèvres ont formé un cercle autour de la crique et broutent l'herbe tendre du talus. Malgré ses promesses romantiques de conserver sur elle l'odeur de son amour, la jeune femme n'a pu résister à l'appel de l'eau murmurante, déjà tiède. Elle en sort ruisselante et danse pour se sécher. Nuit la surveillance de loin, attentif à tout changement d'humeur de sa maîtresse vénérée. Les clochettes s'agitent en cadence, musique rassurante. La vie, un instant perturbée, a repris son cours insouciant. Le danger n'est pas tout à fait écarté, mais l'espoir est revenu dans le cœur enflammé de la rousse.

Pourtant, de part et d'autre de la rivière, des yeux guettent ses moindres gestes. Espions avides et indifférents à leur propre sécurité, ils attendent le bon moment pour agir. Ils ne savent pas encore quel ou que sera ce moment. Ils n'ont aucun plan de bataille, aucune stratégie, juste l'instinct des bêtes sauvages. La proie est à découvert, sans protection. Les patrouilles ineptes et ridicules continuent à arpenter la lande en pure perte. Les prédateurs patientent dans le soleil mordant d'août. Dans moins d'une heure, il fera trop chaud pour rester immobile parmi les rochers. Il faudra se mettre à l'abri des arbres. Déjà, la chaleur emmagasinée dans les pierres grises se fait sentir au travers des vêtements. Lune, toute à son bonheur et rafraîchie par son bain, ne ressent rien, les chèvres nanties d'un sens des réalités plus affûté descendent vers le champ des Sorcières où la moraine leur servira de parasol. Lune suit son troupeau, renonçant à sa dérisoire autorité et se laisse guider, perdue dans ses rêves.

Les animaux ont déjà atteint le pont ruiné, Lune se charge de deux chevreaux au pelage écru et franchit hardiment les pierres éboulées, les autres suivent. Le chat reste en arrière cherchant dans les grandes herbes de la rive un peu d'ombre propice à un petit somme.

Assise contre les pierres érodées dans la mince bande de pénombre, Lune retourne dans son passé.

*

Au début, Jules ne changea rien aux habitudes, Lune conserva l'arrière du fourgon pour elle seule au lieu de le partager avec Phil et le petit. Le Magnifique occupait la couchette dans la cabine avant avec ses trois colombes, son lapin blanc et son matériel d'illusionniste, comme toujours. Mais il trouva rapidement un prétexte pour ramener sa proie vers lui, arguant tout d'abord qu'elle n'était pas en sécurité à l'arrière, puis, le froid venant, qu'il ne pouvait pas chauffer tout le véhicule. Lune tenta de protester que ses couvertures étaient bien assez chaudes et qu'elle se passait de chauffage, mais elle dut convenir que certains matins, ses pieds devenaient bleus et douloureux. Elle sacrifia son indépendance à une part de confort. Il fallut encore quelques semaines pour que le magicien achève de la circonvenir et l'oblige à partager ses draps.

*

Les chèvres se sont couchées dans la fraîcheur, renonçant à brouter l'herbe devenue brûlante. Tout n'est que silence, seul le vague murmure de la rivière rappelle que la vie continue malgré tout. Les vaillants soldats de l'armée de Géricaux ont,

eux aussi, fuit la canicule et rejoint les maisons pour y goûter un repos bien mérité. Frank Zahl cherche sa fiancée dans la ravine, sondant le paysage, guettant le moindre mouvement, espérant apercevoir le troupeau au détour d'un chemin. Il est un peu perdu, ne sachant plus où se trouve le champ des Sorcières. Il repère l'eau et se fie à son instinct, claudiquant vers l'aval, à l'affût de la moindre clochette, du moindre son. Mais les chèvres sont endormies, même les mouches et les taons se tiennent cois. Alors, le gendarme sonde la rive, à la recherche des restes du pont écroulé. Plusieurs fois, il s'est cru près du but, trompé par le relief accidenté. Il n'ose héler sa douce amie, relent d'il ne sait quelle inhibition. Au fur et à mesure que le temps passe, il s'inquiète : pourvu qu'elle ne soit pas tombée aux mains de l'assassin, pourvu qu'il ne lui soit rien arrivé, pourvu que... Il ne sait plus que penser, que redouter. Ce qui le rassure un peu, c'est que le troupeau manque aussi à l'appel. Le monstre, malgré son appétit, n'a pu dévorer une vingtaine de chèvres avant de disparaître avec la bergère. Il a l'impression d'avoir marché des kilomètres sur le sentier pierreux. À chaque monticule, il se hisse pour tenter d'apercevoir le pré, mais son handicap ne lui permet pas de s'élever suffisamment et les frondaisons déjà rouillées lui bouchent l'horizon.

Un éclair noir a scintillé sous un buisson de genêts.

« Mrraow ! »

Jamais de sa vie, il n'a été aussi content de rencontrer un animal. Plus encore que vingt chèvres, la présence du matou est le garant de la proximité de Lune. D'ailleurs, il l'aperçoit, à demi couchée, sa chevelure flamboyante illuminant la moraine. Il distingue aussi les taches plus claires formées par bêtes. Le pont est à moitié dissimulé par les ronces. Il joint ses mains en porte-voix.

« Lune ! »

La jeune fille ne bouge pas.

« Lune ! »

Rien. La posture de la Belle l'inquiète un peu, l'immobilité du troupeau aussi. Le chat s'est avancé vers le pont.

« Lune ! »

Cette fois, il a hurlé, au paroxysme de l'inquiétude.

Les chèvres, effrayées, se sont levées d'un seul mouvement et observent ce bruyant intrus. La rousse est toujours immobile.

Malgré l'état de ruine de la passerelle, malgré sa claudication et la douleur qui déchire sa hanche, Frank se lance à l'assaut de la rivière, frêle ruisseau, trois mètres en contrebas. Aucun risque de noyade, mais les roches nues hérissées menacent le gendarme qui ne peut se permettre un faux-pas, sous peine de devoir remplacer une nouvelle partie de sa carcasse par des os en céramyde, ce mélange de résine et porcelaine qui lui conforte déjà la moitié du bassin. À chaque pas, il hèle la jeune femme à pleins poumons. Les pierres roulent sous ses bottes cirées, mais il n'en a cure, inconscient des risques, seulement tourné vers la posture désespérée de son aimée. Il est au milieu du pont, le reste semble un peu plus solide. Il use de sa canne plus pour conserver l'équilibre que pour progresser. Ça y est, la pierre grise a fait place à l'herbe tendre. S'il pouvait, il courrait, mais il doit se contenter d'allonger le pas, droit sur la tache pâle. Les bêtes se sont éparpillées dans la pâture. Au loin, Nuit suit le cheminement de l'homme, juché sur le remblai.

Enfin il parvient à son but.

« Lune ! Mon Amour ! »

La jeune femme sanglote, incapable de faire un geste.

Frank s'accroupit gauchement et elle se blottit dans ses bras, le visage humide de larmes.

« Qui t'a fait du mal, mon Ange ? »

Entre deux soupirs, elle trouve la force de gémir :

« Il m'appelait *Tétons roses...* *Sa petite écolière aux tétons roses...* c'était ignoble. Et il voulait toujours plus, toujours pire... *Tétons roses...* Je ne savais même pas ce que ça voulait dire... J'avais honte... Tellement honte... »

Frank caresse les cheveux emmêlés, dépose de légers baisers sur le haut des bras, sur la nuque.

« ...*Sa petite écolière aux tétons roses...* Je n'allais même pas à l'école ! »

Lune s'arrache des bras chauds et rassurants. Ses yeux sont sombres, durs, sa bouche est crispée. Elle crache plus qu'elle ne crie :

« Il faut tuer cet homme... Il est autour de moi... Il est en moi... Il faut le tuer ! Il faut tuer cette bête... S'il te plaît... »

Elle se redresse, campée au-dessus du capitaine qui a du mal à reconnaître la fragile jeune fille dans cette furie écumante.

« Tue-le ! Si tu m'aimes vraiment... alors tue-le ! »

Frank se relève avec peine, s'aidant de sa jambe valide et de sa canne.

« Je te le jure ! »

Lune s'abat sur son épaule et de vraies larmes coulent. Elle libère d'un coup les sanglots de son enfance trop longtemps ravalés.

CHAPITRE XIX

Les premiers nuages d'automne s'accumulent à l'ouest et l'air semble plus frais après la canicule, bien qu'il fasse encore une chaleur moite qui colle les vêtements à la peau et donne une désagréable impression de malaise.

Plusieurs semaines se sont écoulées sans qu'aucun incident ne vienne perturber la communauté. L'ardeur des vigiles s'est assoupie en même temps que retombait la tension. Zahl en a été à la fois inquiet et soulagé. Inquiet, parce que son instinct de flic lui crie que ce n'est pas terminé, soulagé parce qu'avec le calme est revenue la sérénité. Il y a bien encore quelques acharnés qui continuent à battre la campagne en se donnant des allures martiales, s'affublant de grades ronflants et paradant dans les ruelles. Avec l'annonce des pluies, les agriculteurs ont repris leurs activités habituelles. Il faut labourer, semer les hivernages, assolier les jachères. Les femmes, rassurées, se consacrent à la récolte des fruits et, déjà, les antiques cheminées fument dans un riche parfum de confitures. Les cochons sauvages recommencent à se méfier des hommes auxquels ils prêtent de mauvaises pensées. C'est aussi le cas des oies et des canards. L'heure est aux confits et aux salaisons.

Frank a voulu sauvegarder les apparences en conservant sa chambre au-dessus de la maison commune, mais il passe le plus clair de son temps et surtout de ses nuits au fond du

vallon dans la bergerie devenue chaumière pour deux cœurs romantiques. Même le chat s'est habitué aux gémissements de sa maîtresse. Lune néglige ses rites solaires, mais n'a pas cessé de se baigner nue dans le matin naissant. Frank s'en est offusqué, un temps, mais a vite renoncé à raisonner la Belle, se contentant de surveiller discrètement ses ablutions et se délectant de la vision troublante de son amante offerte à tous les regards.

Il a remis à plus tard le récit de sa vie ne voulant pas assombrir l'humeur câline de la jeune femme par le terrible récit des turpitudes passées. C'est tout juste s'il a mentionné, au hasard de la conversation, l'existence de Chloé et Angeline, sans préciser ce qu'elles étaient devenues. Lune en a conclu que le beau capitaine resterait discret sur cette période de son histoire, du moins tant qu'elle ne le presserait pas dans ses derniers retranchements. Elle-même, après ses larmes, a remis sous le boisseau sa terrible destinée et entend bien l'y laisser. Chacun des deux amants goûte ainsi le temps présent sans appréhension ni retenue.

Les enfants ont repris le chemin de l'école, étroitement surveillés par les adultes, après une saison chaude frustrante où tous les plaisirs de liberté leur ont été refusés. Aucun n'a vraiment protesté, à part les très jeunes qui n'ont pas compris la méfiance des parents face à des occupations aussi innocentes que la baignade ou la construction de cabanes. Les plus grands ont même joué aux soldats avec les guetteurs, chacun rêvant d'être le premier à débusquer la Bête. Les filles sont restées bien sagement auprès de leurs mères à lire, peindre ou cuisiner. Seules quelques tigresses adolescentes ont continué à user de leurs charmes nuitamment aux côtés des jeunes loups boutonneux, pas peu fiers

de conter leurs exploits de patrouilleurs.

Naïma a passé l'été dans les pas de Hahaiah à errer dans les chemins creux, les fougères, les halliers, à courir derrière les papillons, à rester des heures en extase au sommet d'un monticule ou à sommeiller à l'ombre des haies.

Sandra, la mère de Leena, les yeux encore rougis par les larmes, a revêtu une minijupe claire et des bas sombres pour épouser son amant et depuis certaines commères commentent l'arrondissement présumé de sa taille.

Les guetteurs malfaisants se sont retirés à l'écart du hameau, toujours aussi farouches, toujours aussi déterminés, se surveillant l'un l'autre et cherchant chez l'adversaire la faiblesse qui permettra de triompher à coup sûr. Pour chacun d'eux, il n'est pas question d'attaquer sans avoir tous les atouts dans son jeu. Une nouvelle guerre de position s'engage, sournoise et silencieuse, sur le causse désert.

CHAPITRE XX

Il est apparu d'un coup, au pied de son lit, comme un fantôme maléfique surgi du passé, massif, silencieux et menaçant, dans la lueur du foyer rougeoyant.

Lune ne s'est pas débattue, n'a prononcé aucun mot, ni proféré aucun cri. Elle s'est laissé traîner par cette poigne de fer qui lui arrache le bras. Elle a contemplé, hagarde, la dépouille de son chat, le flanc ensanglanté, sur le couvre-pied. Nuit a ouvert ses yeux déjà ternes, retroussé ses babines et inspiré avec difficulté. Il a semblé sourire, navré de n'avoir pu défendre sa maîtresse, avant de retomber.

Elle n'a même pas déploré l'absence de son bel officier, parti inspecter les fortifications.

La nuit est sombre, humide, silencieuse, l'herbe est détrempée. Lune ressent le froid qui transperce ses pieds nus, s'infiltré sous sa mince chemise de lin et pique sa peau de chair de poule.

Elle a peur, malgré les fadaïses que profère son ravisseur d'une voix éraillée venue du fond de la gorge, une voix de ventre, une voix affamée, une voix qui réclame, qui exige, une voix qui veut. Chaque *Mon amour*, *Ma déesse*, *Mon aimée*, ou *Ma douce femme* est un coup de poignard qui arrache le cœur de Lune. Elle a tant entendu ces mots dans l'odeur infecte du fourgon, quand il pesait de tout son poids sur le jeune corps torturé, ignorant les suppliques, les cris

de douleur et les sanglots d'impuissance. Toutes ces heures, toutes ces nuits qui la hantent encore. Comme elle a rêvé de posséder des pouvoirs, capables de repousser l'ignoble individu ou de le faire mourir sur place. Elle n'a pas vu son visage, mais connaît la bouche lippue, tombante sur le côté gauche, les yeux clignant sur un rythme effréné, la bave moussant au coin des lèvres et les pustules violacées dévorant la peau. Tout est resté intact dans son esprit, chaque moment, chaque douleur, chaque pensée, chaque détresse.

Ils descendent, l'un tirant l'autre, la pente douce qui conduit vers les vergers, à l'opposé du village. Le vent coulis balaye la combe, faisant bruissier les cyprès. Les feuilles mortes essaimées par les bourrasques étouffent leurs pas. Une lune moribonde se montre parfois, trop basse sur l'horizon pour éclairer suffisamment le sentier semé d'embûches. Chaque caillou, chaque racine arrache un cri muet à la jeune femme. Elle ne veut surtout pas attirer la pitié ou exaspérer l'acrimonie de son ennemi. La litanie des tendresses est bien assez dure à supporter.

Loïn derrière le couple, une ombre furtive les suit.

Une pluie fine s'est mise à tomber, insidieuse. Lune frissonne. Son compagnon poursuit sa route, inexorable, il n'a pas desserré son étreinte d'un iota et continue son monologue amoureux à mi-voix, traînant sa proie silencieuse.

Les arbres dénudés agités de spasmes à chaque rafale se profilent devant eux. La jeune femme sait où ils vont, à présent : la confiturerie, l'endroit où les ramasseurs déposent les fruits que les cuisinières pèlent et font cuire à la fin de l'été. Les lieux sont déserts et personne ne viendra par ici avant de longs mois. La porte grince, gonflée par l'humidité. Le ravisseur pousse sa proie dans l'immense hangar qui sent le sucre, le tanin et la pourriture. Lune, déséquilibrée, s'écroule

sur le plancher de bois brut. L'ogre referme le vantail d'un coup d'épaule et s'approche lentement de sa captive.

Un feu de tourbe et d'écorce couve dans la cheminée, donnant à la pièce un air fantasmagorique. Lune a reculé, accroupie comme un animal blessé, jusqu'au mur. Elle sent les planches rugueuses dans son dos et sous ses fesses. Elle tente de se concentrer, comme le lui a appris Black, rassemblant ses sentiments épars pour en faire une boule d'énergie et la projeter sur son adversaire, mais c'est peine perdue. Tout son esprit est mobilisé à une autre tâche : le souvenir.

« Nous étions si heureux tous les deux. J'étais ton gentil mari, tu étais ma douce femme. »

La voix est douce, apaisante, sans aucun soupçon de rancœur ou de menace. C'est la voix d'un homme heureux de retrouver sa compagne après une longue absence et qui ne doute pas de sa reconnaissance.

Lune est terrorisée. Cet homme est fou, que va-t-il faire lorsqu'elle refusera ses avances ?

Il est maintenant tout proche de sa victime, un sourire illuminant sa face boursouflée.

« Nous allons nous unir à nouveau, mon doux ange. Il y a si longtemps que j'attends cet instant. »

Lune respire maintenant l'odeur écœurante, mélange de pourriture et de savon antiseptique, qui la ramène loin dans l'enfance, dans l'ambiance surie du camion. Elle hésite, ne sait quelle attitude adopter. Elle voudrait être ferme, sans équivoque, pouvoir convaincre son tortionnaire de la laisser en paix, de la laisser retourner pleurer Nuit, son fidèle ami des mauvais jours. Elle se met à croire que Frank est revenu de sa tournée d'inspection, a trouvé le nid vide et court déjà la campagne à sa recherche. Peut-être est-il sur le chemin de

la conserverie guidé par son instinct de limier. Peut-être va-t-il surgir d'un instant à l'autre fringuant et superbe dans son uniforme.

L'ogre est tout près, maintenant, assez près pour la toucher, assez près pour qu'elle inhale son haleine de charognard. Il a ouvert sa chemise et défait sa ceinture. Elle sombre dans ses souvenirs les plus noirs, ceux qu'elle a toujours retenus dans les replis secrets de son cerveau, ceux qui sont restés prisonniers.

*

La pluie tombe à grosses gouttes sonores sur le toit du fourgon. L'homme est étendu, haletant, à ses côtés. Elle pleure parce qu'il l'a fait particulièrement souffrir, ce soir, en inventant une nouvelle torture : « Une nouvelle caresse, dit-il ». Elle ravale ses sanglots, pendant qu'il respire bruyamment. Il dort déjà, du sommeil du juste, comme tout honnête homme ayant accompli le devoir conjugal. Le lapin grignote du maïs, les colombes lissent leurs plumes, la bourrasque secoue le camion, la pluie redouble, l'homme ronfle. Elle resserre la couverture rêche autour de son corps meurtri et contemple les taches du plafond, immobile et silencieuse, attentive à tous les bruits nocturnes. Le sommeil tarde, comme chaque nuit. Et comme chaque nuit, elle occupe son esprit en échafaudant un plan d'évasion qui la débarrasserait de l'odieux personnage pour toujours.

Un feulement discret, un peu de soie chaude contre sa peau, Nuit vient de se faufiler par la trappe qui sépare la cabine de l'arrière du fourgon. La douce musique résonne près de son oreille, elle enfouit son visage dans la fourrure et laisse ses larmes couler. Le chat lèche les joues humides.

Le monstre se retourne et ronfle de plus belle. Lune remercie son félin d'une main douce dans les poils plus longs du poitrail.

Une ombre furtive est passée devant la vitre embuée : ami, ennemi, curieux, flic, voyou ? L'homme dort toujours, emplissant la petite cabine de ses grognements. L'ombre est passée de nouveau. Lune se fait toute petite au fond de la couchette. Un visage vient se coller à la vitre, face de cauchemar aux yeux exorbités. Lune étouffe un petit cri, le chat cesse de ronronner et dresse les oreilles. Le curieux scrute l'espace étroit, met ses mains en coupe pour mieux voir, puis disparaît quelques secondes. Lune craint le pire, ce n'est certes pas un ami qui se comporte ainsi. Malgré ce qui lui en coûte, elle pense, un instant, éveiller son geôlier, mais la rancœur est trop forte. Perdue pour perdue, son nouveau ravisseur ne sera pas pire que celui-ci, du moins l'espère-t-elle. Elle attend, tendue, serrant le chat silencieux dans ses bras maigres... Un choc violent, puis un autre, un bruit de verre : la custode vient d'éclater couvrant les sièges d'une pluie de diamants scintillants, un bras passe par le trou et déverrouille la portière. L'ogre se dresse d'un bond, éveillé, prêt au combat. Il saute de la couchette et fait face à son adversaire. L'assaillant est plus petit mais plus agile, le bras prolongé d'un court bâton à l'aspect lourd et massif. L'ogre n'a pas eu le temps de chercher son couteau, il n'a que ses mains nues et ses muscles à opposer. L'inconnu frappe de taille et d'estoc, changeant sans cesse de position, l'autre esquive, tente de capturer le bras de son adversaire ou de l'acculer contre le camion et limiter ses mouvements. Lune est sortie de sa tanière pour assister au combat. La lutte est incertaine, chacun des protagonistes prend et perd l'avantage, les bras de l'ogre se couvrent de plaies et d'ecchymoses, mais

l'assaillant n'est pas en reste de bosses. De longues minutes s'écoulaient dans un silence douloureux entrecoupé de plaintes, et puis, enfin, l'ogre trébuche et met un genou à terre : c'est l'hallali, le sauveur lève haut sa matraque et l'abat avec un han de bûcheron, double la dose pour assurer sa victoire et bourre le corps inerte de coups de pied rageurs.

C'est à ce moment que Lune avait saisi le couteau à longue lame dans sa petite main pour tuer le démon. Phil, le sauveur, l'avait arrêtée au premier sang.

*

« Lune ! Recule, sauve-toi ! Ne reste pas là ! »

La jeune femme reprend ses esprits, revient à la réalité après un bond dans l'espace-temps de sa mémoire. Le même visage s'est interposé entre elle et l'ogre, la même scène, les mêmes personnages pour le même combat sans merci.

« J'aurais dû te tuer la dernière fois, charogne ! »

Un coutelas long comme un sabre à la lame fine a surgi dans la main de l'ogre.

« Mais cette fois, je suis bien réveillé. Ne crois pas que tu vas me la voler à nouveau. Je vais te crever la panse, comme j'ai crevé ton avorton. »

Les deux hommes s'observent, se menacent du regard, comme des coqs de combat. Le nouveau venu tient un couteau plus modeste à droite et une courte matraque de fer dans la main gauche. Le duel interrompu jadis va reprendre sous les yeux de la Belle, horrifiée. Elle s'est recroquevillée dans un coin du hangar, loin des belligérants. Elle a songé un instant profiter de cette lutte, dont elle se connaît l'enjeu, pour se sauver, mais elle est consciente que c'est sa propre vie qui se joue entre ces deux furieux, sa vie passée,

bien sûr, mais aussi sa vie future. À l'issue de ce combat, elle saura enfin qui elle est et plus encore, qui elle sera. Des deux épaves qui s'affrontent à mort, l'un est son sauveur et l'autre est son destin.

Alors devant tant d'acharnement, elle ne bouge plus, comptant les coups et estimant la gravité des plaies. L'avantage reste un long moment au libérateur qui fait merveille avec sa matraque infligeant des chocs sévères malgré la pointe acérée du geôlier. Le sang des deux hommes macule le plancher à parts égales. L'issue du combat est toujours incertaine. La pluie d'octobre se déchaîne, étouffant les éructations féroces. Le bon semble l'emporter sur la brute qui s'épuise en vains moulinets.

Ça y est, la matraque s'est abattue sur le poignet de l'ogre faisant voler son arme à travers la pièce jusqu'aux pieds de la Belle, comme un présent. Lune hurle de surprise. Le preux, sûr de son triomphe, baisse la garde, cherchant sur son adversaire l'endroit où il va porter l'estocade. Le combat est fini, ce qui vient n'est qu'une simple formalité. Le monstre désarçonné reprend son souffle, lui aussi semble prêt pour l'instant suprême, humilié mais debout, il n'espère rien de son ennemi. Il a joué, il a perdu. L'assaillant lève ses deux armes bien haut et les abat ensemble. Le monstre s'est dérobé, la matraque lui a décollé l'oreille et la lame, entamé la joue. C'est tout. Le voilà qui file vers la réserve, son ennemi sur les talons, vexé d'avoir manqué sa proie par excès de confiance. Que cache cette fuite dans une voie sans issue ? L'ogre fait soudain face et le défenseur comprend son erreur. Un bruit de verre brisé. Le monstre tient dans ses mains deux armes terribles, hérissées de pointes acérées et il fonce en hurlant sa haine. Le preux recule, tente de se protéger, trop tard les tessons propulsés avec

l'énergie d'un taureau furieux déchirent les chairs, déchiquettent les yeux et la gorge.

« Phil ! Non ! »

Lune pleure sa liberté qui s'enfuit en même temps que la vie de son tuteur, père des mauvais jours, professeur de son enfance, protecteur et amant de sa mère. Elle est prisonnière de son passé, à nouveau, et plus personne ne lui viendra en aide maintenant. Le dernier rempart s'est écroulé sans un cri.

Soudain, elle sent l'acier froid contre ses orteils, elle connaît ce couteau, elle s'en est déjà servi, autrefois, elle connaît son poids, l'aspect rugueux de sa poignée, la devise gravée. Avant même d'en prendre conscience, le poignard est entre ses mains serrées en un poing prolongé de cette lame. Le hurlement qu'elle pousse n'est pas humain. Il est trop tard pour l'ogre désarmé.

Les miliciens la retrouvèrent en fin de matinée, évanouie, entre Phil Bonnot, voleur et maraudeur au grand cœur, débarrassé pour l'éternité de son visage de cauchemar et Jules de Rais, dit le Magnifique, réduit à l'état de chairs hachées avec rage.

Elle tenait encore dans ses deux mains crispées le manche d'un couteau pourvu seulement d'un moignon de lame.

CHAPITRE XXI

Il fallut plusieurs jours à Lune pour retrouver l'usage de ses bras tétanisés et bien plus encore pour recouvrer ses esprits.

Frank l'aïda dans cette difficile tâche, supportant les sautes d'humeur, les crises de désespoir, les épisodes hostiles et acceptant, avec bonheur, les moments d'abandon. Il reconstitua peu à peu l'histoire sordide de sa jeune maîtresse, comprenant un peu plus chaque jour l'assaut de haine contre son tortionnaire. Il comprit également sa méprise sur Phil, voleur et assassin certes, mais avant tout justicier malheureux qui avait perdu son dernier combat contre la bête. Il comprit aussi les blessures infligées aux fillettes, vicieuses vengeances en souvenir de celle qui lui avait infligé les mêmes plaies.

Le gendarme tarda à rendre son rapport, cherchant des excuses pour remettre au lendemain d'évidentes conclusions, dans cette affaire où il n'était jamais intervenu et où tout lui avait échappé. Lorsqu'il se décida enfin à envoyer un message au quartier général de la sécurité pour signaler la fin de l'enquête, le décès du principal suspect et la découverte du véritable meurtrier, il ajouta un codicille : sa requête de mise en disponibilité.

Lune accueillit cette nouvelle avec circonspection, se demandant si cette démission était imputable à son seul

charme, à l'échec de la quête acharnée ou à l'erreur initiale quant au suspect. Ce fut ce même jour qu'elle eut ses premières nausées matinales et cela lui sembla du meilleur augure.

Ce fut également ce même jour que Frank accepta pour la première fois de conter son ancienne vie.

*

La vallée, battue par les vents d'est et du nord, est devenue froide et désertique. Autrefois connue pour ses vins blancs accompagnant si bien les cochonnailles et les poissons, elle n'est plus qu'un couloir drainant trains et camions venus du nord industriel croisant les voyageurs revenus du sud touristique. Un simple lieu de passage où plus personne ne s'arrête. Les montagnes à l'est et à l'ouest, naguère renommées pour la richesse de leurs forêts, sont à présent pelées et galeuses à la suite des tempêtes, des accidents nucléaires, des pluies acides et de l'érosion. Il ne subsiste des splendeurs passées que quelques maisons à colombages et quelques toits aux tuiles vernies. Çà et là, certaines agglomérations survivent de la vente de denrées aux routiers, de menues réparations et d'autres pratiques moins avouables allant du simple vol au hold-up organisé. Une unité de gendarmerie traque ces petits ou grands voyous avec plus ou moins de bonheur. Frank Zahl est à leur tête, officier zélé et apprécié de ses chefs, il traîne néanmoins derrière lui une réputation de dureté et d'opiniâtreté qui le dessert dans les relations avec ses hommes. Il n'a que deux priorités dans sa vie : sa mission et sa famille, avec un net avantage à sa famille.

Tout le monde connaît Chloé à des kilomètres alentour,

sa bonne humeur, son rire, son extravagance, sa silhouette ronde, ses tenues aguichantes et l'amour-passion qu'elle voue à son mari. Nombreux aussi sont ceux qui connaissent Angeline, petite réplique en tout point identique de sa délicieuse mère. Il n'est pas une fête, un anniversaire, un goûter où elle ne soit invitée pour son rayonnement et sa joie communicative. Frank les aime l'une et l'autre du même amour passionné, souriant des frasques de son épouse et couvrant sa fille d'égards et d'attentions.

Le redoutable hiver vient de s'achever et les premiers rayons de soleil réchauffent la vallée. Les vieux traînent leurs chaises sur le pas de la porte pour profiter de la douceur et papoter. Les enfants, trop longtemps confinés, s'égaillent dans les rues en quête de nouveaux jeux et d'espace. Les mères attentives surveillent la marmaille pour éviter qu'elle ne déborde sur la route. Les camionneurs, plus par peur du gendarme que par civisme, ralentissent aux abords des agglomérations, guettant gamins et radars, prêts à se montrer dociles en cas de contrôle. Mais rien n'interrompt la noria des véhicules.

Frank est loin, au sud, parti traquer des trafiquants qui ont foré un puits dans la montagne et vendent à prix d'or une eau mortellement chargée en pesticides et métaux lourds. Angeline, devant la caserne, teste un tout nouveau jeu revenu du fond des âges, faisant tourner sa corde lumineuse autour de son corps replet. Déjà, une saine sueur perle sur son front, mais rien ne saurait l'arrêter tant son plaisir est intense. Elle saute, saute, s'amusant des éclairs rouges, verts et bleus qui l'entourent et du sifflement qui accompagne chaque tour de corde. Chloé, assise sur le muret, parle d'amour avec Oriane, une jeune recrue à peine sortie de l'enfance, sans pour autant quitter sa progéniture

des yeux. Les deux jeunes femmes, l'une gouailleuse et l'autre rougissante, mais unies dans le même sourire complice, échangent leurs expériences, si riche pour l'une, bien maigre pour l'autre. La cascade cristalline de la belle épauouie entraîne le rire plus feutré de sa cadette à chaque sous-entendu malicieux tandis que la fillette virevolte, entourée de couleurs chatoyantes.

Un camion a surgi comme une balle d'une route transversale qui dévale de la montagne. Un hurlement de pneus a ponctué son entrée dans la longue ligne droite où se trouve la gendarmerie. D'habitude, la seule vue du panneau bleu aux lettres d'or suffit à calmer le plus récalcitrant des conducteurs, mais celui-là n'a, semble-t-il, rien à craindre. Il prend de la vitesse sur le faux plat. Chloé et son amie se sont levées d'un bond. Oriane a retrouvé ses réflexes et agite les bras pour arrêter la citerne qui fonce vers elle. Elle a même dégainé son arme, prête à arraisonner le contrevenant par la force. La turbine à gaz rugit. La jeune femme, jambes écartées, yeux grands ouverts met en joue. Le pistolet émet un bourdonnement aigu au moment où les deux minuscules billes de cuivre et de zinc commencent leur valse infernale à l'intérieur de la capsule en téflon polymère. La sphère à inertie explose bruyamment à quelques mètres en avant du camion dans un éclair bleu. Angeline est figée, la corde pendant dans sa main, elle est comme hypnotisée par la scène et ne cherche même pas à reculer vers le mur, ni à se rapprocher de sa mère qui l'appelle à pleins poumons.

La militaire rajuste son tir, cette fois, elle voit la tête du chauffeur dans son viseur, elle relève légèrement l'arme pour atteindre le sommet de la cabine. L'impact déchire la tôle et le pare-brise vole en éclats. L'homme s'est protégé le visage, mais ne ralentit pas. Le pistolet est pourtant braquée

sur lui, maintenant. Il reste à peine deux cents mètres. À cette distance, le projectile va lui arracher la tête.

Chloé s'est jetée sur sa fille et l'a cueillie entre ses bras. La corde à sauter a glissé des mains de la fillette, son bien le plus précieux à ce jour. Elle a échappé aux bras protecteurs et couru vers son jouet. Le chauffeur a vu la gamine et la mère. En un réflexe désespéré, il a déporté son camion sur la gauche. La troisième salve a touché le véhicule au coin de l'aile qui s'est envolée. L'engin, lancé à trop vive allure, n'a pas supporté ce brusque changement de direction, la citerne emportée par son élan s'est couchée et tournoie lentement sur l'asphalte. Chloé a récupéré sa fille et ramassé la corde si précieuse. Elle court vers la sécurité. La gendarme tient toujours le tracteur immobile en joue, attendant la sortie du chauffeur. D'autres militaires ont jailli de la caserne pour prêter main-forte à leur collègue.

Il y a maintenant toute une escouade en tenues hétéroclites, mais tous armés, qui entourent la jeune gendarme et regardent, sans vraiment comprendre, la masse métallique qui vient à leur rencontre. La tôle gémit, un bruit aigu qui déchire les oreilles. Tous tentent d'identifier la plaque qui orne l'arrière de la remorque pour savoir à quoi ils ont affaire.

Un hurlement de sirènes s'ajoute à la cacophonie ambiante. Une cohorte de véhicules bleu sombre, toutes lumières allumées, gyrophares éblouissants et klaxons bloqués, négocient le virage à la même allure que le camion tout à l'heure. Ils cernent l'épave et prennent position autour. Comme si elle n'attendait que ça, la citerne s'immobilise enfin à une dizaine de mètres seulement des gendarmes médusés. Un mince filet de liquide sourd du flan déchiré et dévale doucement le caniveau. Obnubilés par l'arrivée

tonitruante des forces spéciales, personne ne prête plus attention à l'engin. Même Chloé, toujours chargée de son précieux fardeau, s'est arrêtée et assiste au débarquement des policiers bottés, casqués, harnachés de leurs protections en kevlar, fusils d'assaut braqués vers la cabine stoppée, moteur tournant au ralenti. Aussi rapides, mais plus discrets, deux fourgons de pompiers contournent le sinistre pour s'approcher des gendarmes. Les hommes qui en descendent sont enfermés dans des combinaisons du plus mauvais augure.

« Protection civile... reculez... rassemblez-vous dans la cour et n'en bougez plus. »

La voix est ferme, professionnelle, une voix étudiée pour être respecté et obéi.

Le chef de poste, sanglé dans son uniforme impeccable, s'avance et claque les talons.

« Mes respects. Adjudant Firmin Schmidt, je me mets à votre disposition. »

L'officier sanitaire tourne le dos sans même répondre à son salut et le gendarme se fige au garde-à-vous, ulcéré autant qu'abasourdi. Le petit groupe recule sans un mot et regagne l'abri de la caserne. Seules Chloé et sa fille sont restées sur le trottoir, badaudes inconscientes, fascinées par le ballet des troupes d'élite qui s'approchent du camion immobile avec mille précautions. Au moment de l'assaut, le bruit devient assourdissant, balles à inertie, grenades fulgurantes, armes à poudre, tout l'arsenal est utilisé. La cabine n'est plus que ruine et si quelqu'un n'a jamais occupé cet endroit, il a entièrement disparu dans le feu et la fureur.

Le liquide inodore est parvenu jusqu'aux abords de la caserne, à quelques centimètres à peine de Chloé et son enfant. Une sensation irritante, comme si une colonie de fourmis venait de les submerger. La mère et la fille se grattent

les jambes, puis les bras, puis le visage. L'équipe sanitaire est près d'elles, brandissant des aérosols. L'effet du produit calme instantanément les démangeaisons, mais pas l'angoisse qui les tenaille. La douleur est à l'intérieur d'elles, à présent. Angeline est la première à pleurer, sourdement puis de plus en plus fort, des sanglots épais qui se communiquent à sa mère. Elles ne savent ni l'une ni l'autre ce qui occasionne autant de chagrin, mais elles sanglotent d'une tristesse inconnue mais oppressante. Une piqûre opportune les plonge dans une torpeur bienfaisante, mais ne soigne pas la mélancolie qui les ronge. Chloé voudrait tant que Frank soit ici maintenant et lui fasse l'amour avec passion et fougue. Ses mains cherchent un endroit sur son corps à caresser pour évacuer son stress, mais elle est comme paralysée, incapable de remuer bras et jambes. Angeline tremble, agitée par des sensations qu'elle ne devrait pas encore connaître, dévorée par un appétit qu'elle ne comprend pas. Elle ne trouve comme exutoire que la chaleur de sa mère brûlante de fièvre qui lui communique ses pulsions malsaines. Elles sont emportées dans l'ambulance, toutes sirènes hurlantes sous les yeux des gendarmes médusés qui n'ont rien compris.

L'agonie dura quelques brèves semaines. Frank assista à toutes les étapes de leur déchéance sans pouvoir faire un seul geste ni calmer les angoisses et les délires de ses deux aimées.

Les infirmières feignirent d'ignorer ce qui se passait dans la chambre de Chloé lorsque Frank lui rendait visite et ce que signifiaient les cris poussés par la jeune femme. Mais cet amour thérapeutique ne satisfaisait ni l'un ni l'autre. La petite Angeline n'eut pas droit à ce pis-aller pour son mal inconnu, extériorisant ses affres par des crises de larmes inextinguibles et des hurlements de frayeur.

Puis leur corps commença à fondre comme si leur cerveau fiévreux consommait les chairs. On ne vit plus que les os couverts d'une peau flasque des splendeurs passées de Chloé, et un squelette fripé de la ronde Angeline. Il ne resta bientôt de vivant, en elles, que l'éclat désespéré des yeux ardents.

La fille survécut quatre jours à sa mère, quatre longs jours où Frank fut auprès d'elle pour se donner une dernière raison d'espérer.

Alors vint le temps des explications. Lorsqu'il évoqua la possibilité d'un quelconque gaz innervant, on lui répondit « *effet secondaire mal connu d'inhalation d'un banal pesticide organochloré destiné à l'agriculture africaine* ». Lorsqu'il insista, on lui fit comprendre que sa position au sein des forces armées était incompatible avec son comportement vindicatif. On lui fit également comprendre qu'une nouvelle incartade pourrait lui valoir des mesures extrêmes allant jusqu'à la révocation. Il se tint donc coi, ayant peur que son obstination finisse par lui retirer ses seules sources de renseignements.

Il enquêta d'abord discrètement sur le spectaculaire déploiement de force autour du camion fou. C'est ainsi qu'il connut l'histoire du tueur d'enfants recherché par toutes les polices, qui avait emprunté ce véhicule pour fuir. Il apprit aussi que le fugitif ne se trouvait plus dans la cabine lors de l'assaut et qu'il avait failli se faire abattre en traversant le Rhin quelques heures plus tard. L'horizon étant bouché, pour l'instant, quant à l'origine du camion et au mystère de son contenu, il fit une demande pour être affecté à la poursuite du dangereux Philippe Bonnot, responsable involontaire de la disparition d'Angeline et Chloé.

On le lui accorda avec grâce. Dans le même temps, il

contacta *Les Enfants de la Paix*, une organisation connue pour son action radicale en faveur du désarmement.

*

Lune resta silencieuse à la fin du récit. Frank ne lui avait pas lâché la main une seule fois pendant tout le temps où il avait parlé. Gage d'amour ou besoin de sentir la chaleur de la jeune femme. Il n'aurait su dire, dans le calme qui suivit, s'il avait passionné son auditoire ou perdu à jamais le seul être auquel il tenait. Lune mit du temps pour digérer et prendre la mesure de la longue histoire d'un amour brisé. Il avait, sans doute, passé sous silence les années de bonheur avec cette femme, pour n'en garder que le pathétique et la fin cynique de ces deux êtres consumés par un sentiment aussi ardent qu'hypnotique. Ce n'était pas comme ça qu'elle avait imaginé mourir d'amour.

Une chose l'interpellait : son amant était-il encore épris de cette femme sublime et incandescente, et l'enfant qui croissait secrètement en elle, remplacerait-il un jour la rieuse Angeline. Elle posa la main serrée de Frank sur son ventre.

« Je suis enceinte ! »

Il la regarda avec tant d'amour qu'elle sut tout de suite l'inanité de ses craintes. Il l'attira contre lui et la serra avec tant de fougue qu'elle crut défaillir. Un long baiser lui fit oublier ses dernières bribes d'hésitation.

« Nous l'appellerons Espoir. »

La jeune femme rit.

« Que de grandiloquence, Monsieur le Capitaine. Pensez donc que cet enfant va devoir affronter ses pairs à l'école et supporter leurs railleries. Nous l'appellerons, plus prosaïquement, Ariane ou Tiffany, et Erwan ou Aramis si c'est un garçon.

— Et pourquoi pas petite Marie ou petit Philippe. »

Les yeux de Lune s'embrumèrent et deux larmes roulèrent sur ses joues rosies.

« Non, mon Cœur, laissons le passé là où il est resté. J'ai tourné la page définitivement, j'ai besoin d'oublier maintenant, pour n'être qu'à toi. Je ne veux plus me souvenir d'où je viens, ni qui j'ai pu être avant d'arriver ici. »

Frank se leva et tendit les mains à Lune.

« J'ai trouvé l'endroit où est fabriqué le poison. Dans le nord, la vieille usine qui a explosé en 23. Ils l'ont remise en fonction et c'est l'armée qui s'en sert. L'organisation qui m'a renseigné accepte de m'aider. »

Lune le regarda et pleura.

« Moi aussi, j'ai besoin de me reconstruire. Mais pour cela je dois faire table rase de mon passé, aussi violemment et définitivement que tu l'as fait. »

Il la serra dans ses bras, doucement, tendrement.

« Tu dois me faire confiance, mon Ange, il faut que je le fasse, même si je sais qu'ils reconstruiront une usine ailleurs pour fabriquer quelque chose de plus pervers. Il le faut, tu comprends ? Il le faut ! »

Il lui embrassa les mains, les joues et la regarda droit dans les yeux.

« Je partirai demain matin. Il nous reste une nuit. »

Ils s'aimèrent dans la fougue, la frénésie et l'angoisse. Au matin, il la quitta, sur une dernière promesse.

« Je vais revenir, mon Ange, pour toi et pour notre enfant. »

Elle regarda s'éloigner le panache gris de la voiture et attendit que la poussière soit retombée avant de rentrer.

CHAPITRE XXII

L'année s'achève. Les premiers frimas ont sévi et Lune n'a pu accéder à la rivière gelée depuis plus de trois jours. Elle est revenue vivre auprès de sa famille de hasard, le confort spartiate de sa mesure ne convenant pas à son état. Son ventre s'épanouit sous le sourire extatique de Sarah, heureuse de se voir offrir le rang tant convoité de grand-mère. Moïse est un peu plus réservé, mais relève fièrement la tête chaque fois qu'on lui demande des nouvelles de Lune.

Rehm, ancien convict tombé pour piratage informatique, a violé les codes d'accès d'une demi-douzaine de messageries et d'autant de forums d'information du multi-M. Lune passe plusieurs heures chaque jour à décrypter les textes sibyllins qui circulent sur la toile, à traquer l'article qui parlera de son beau capitaine. Elle sait qu'un incident mineur a contraint l'usine de Neuve-Ville à interrompre la fabrication d'insecticide pour une durée indéterminée. Elle a également appris qu'un dangereux repris de justice a échappé aux valeureuses forces de police en jetant sa voiture piégée sur une patrouille. Plusieurs messages laconiques, signé F. de Lune, lui ont fait comprendre que le retour était semé d'embûches mais en bonne voie.

L'année s'achève. Malgré le froid, les jeunes gens ont dressé une pyramide de bois sec, tiré les tables et les

chaises au milieu de la place, sorti les instruments de musique et mis au jour une kyrielle de bouteilles de bière, vin ou pire. L'ambiance est au plus haut, les garçons sont chauds, les filles brûlantes. La Saint-Jean d'hiver aura une saveur particulière cette année. Il est temps d'oublier ces mois d'épreuves et de mort. C'est écrit dans les étoiles, sur la face rubiconde de la pleine lune.

L'année s'achève. Lune, sanglée dans son manteau de chevreau doublé de laine, est juchée sur un monticule face à l'ouest. Elle sait que cette nuit est la dernière qu'elle passera solitaire, qu'avant le matin, il sera près d'elle, mais elle veut le voir avant tout le monde, le toucher, le sentir, lui murmurer tous les mots qui stagnent en elle depuis tant de semaines, lui conter sa peur, sa tristesse, sa haine de cette quête absurde et dangereuse et, surtout, lui dire à quel point elle l'aime.

L'année s'est achevée en apothéose sur la colline. Les flammes ont éclairé les danseurs, les chanteurs, les musiciens. L'alcool a coulé à flot. Les frêles remparts des filles ont cédé dans une ultime bacchanale. Il y a eu de la joie, de la folie et de l'amour.

Le soleil naissant illumine la silhouette altière de la Prêtresse d'un culte oublié. Au loin, à la limite du regard, peut-être encore plus loin, elle voit s'approcher une colonne de poussière. Le cœur de Lune bat la chamade, son ventre hurle de désir. Elle a faim, une faim qu'aucun met, si copieux ou si fin soit-il, ne peut satisfaire.

L'année s'est achevée. Les anges n'ont plus de larmes.

MILLE MERCI À :

Mon petit cercle de lecteurs fidèles,

Mon amie Christine, qui attend perpétuellement la suite,

Céline, ma rousse voyageuse, qui sème les ouvrages de Rebelyne aux quatre coins de la planète,

Christelle, mon autre amie rousse, si dithyrambique à mon égard,

Mes amis Nadège et Bernard, qui ont bien voulu avaler l'ensemble de mon œuvre, dont certains volumes sentaient plus la poussière que le talent,

Et merci, grand merci, à ces nombreux anonymes, rencontrés au hasard des salons, qui m'ont fait confiance le temps d'une dédicace et sont même souvent revenus...

DÉGUSTEZ ÉGALEMENT :

- JEUX DE DAMES (RÉMY DE BORES — 2004)
LUXERRATUM (PATRICK GODARD — 2005)
LE PARFUM DES ANGES (PATRICK GODARD — 2006)
UN CENTAURE MÉCANIQUE (BERNARD COLIN — 2006)
LA NIÈCE DE... (SUZY LE BLANC — 2006)
ENZO, C'EST MOI (JOSEPH G. CICCOTELLI — 2006)
RENCONTRES DU 27^E TYPE (LES REBELYNIENS — 2006)
LIZY LA DAME DE MONTMARTRE (SUZY LE BLANC — 2007)
MÉMOIRES D'UNE BOUGIE (PATRICK GODARD — 2007)
REGARDE LES OHMS TOMBER (CHARLES ANCÉ — 2007)
L'AMOUR ENVERS (SUZY LE BLANC — 2007)
PASSION D'ENFER (NATHALIE ROUYER — 2008)
NÉREÏAH (RÉMY DE BORES — 2008)
LA CUVÉE DES DRUIDES (NATHALIE ROUYER — 2008)
IL ÉTAIT UNE FOIS, ÇA VA CHIER (CHARLES ANCÉ — 2008)
LE SEPTIÈME JOUR (SUZY LE BLANC — 2009)
LE 4X4 AU BOUT DE LA RUE (GÉRARD COPPENS — 2009)
BODY-BORDEL (PATRICK GODARD — 2009)
PROJET ÉLIMINATION (NATHALIE ROUYER — 2009)
SENS À SION (BERNARD COLIN — 2009)
MEURTRE À HAROUÉ (RÉMY DE BORES — 2009)

Suivez l'actualité des Éditions Rebelyne sur :
www.rebelyne.com

LES ÉDITIONS REBELYNE — 54740 HAROUÉ
www.rebelyne.com

Corrigé par :
DES MOTS PASSANTS
50440 BIVILLE
desmotspassants.unblog.fr

Achévé d'imprimer par :
AGN
29480 LE RELECQ-KERHUON

Dépôt légal :
1er trimestre 2010

Né à Versailles, la cité royale en 1947, il est devenu Lorrain de souche par la vertu des petits pâtés et de la mirabelle. Retraité depuis peu, il occupe son temps entre écriture, photographie et randonnées.

Grand lecteur et bibliophile éclectique, il dévore les livres comme une nourriture indispensable à ses desseins. À la fois romancier, poète et philosophe, il fait parcourir des mondes et des paysages, souvent fort lointains, à des personnages troublants, incongrus ou agaçants, sans omettre d'égratigner la société, chaque fois que l'occasion se présente.

Cofondateur des éditions Rebelyne en 2004, il a fait sienne la devise de la maison :

« *Le plaisir d'écrire, c'est aussi le plaisir d'être lu* ».



2047 : Le monde est dévasté par le dérèglement climatique, la pénurie de ressources, le chômage, la paupérisation et les luttes interethniques. Les démocraties ont peu à peu disparu pour laisser place à un totalitarisme fondé sur le profit et la paranoïa. Les pauvres, pourchassés par une police implacable, ont perdu tous leurs droits et en sont réduits à vivre en marge de la société.

À Géricaux, sous les platanes de la grand-place, les vieux jouent aux cartes en lorgnant sur les jeunes mamans. Lune, la belle prêtresse, salue le soleil chaque matin et Hahaiah, la sauvageonne autiste, poursuit les papillons. La vie y est ponctuée par la cloche de l'école, le souffle du bétail, le marteau du forgeron, la hache du charpentier, le bruit des marmites et le rire des enfants.

Hélas, la violence, la mort et la désolation rodent autour de la Communauté.

Les premiers anges pleurent déjà...

ISBN 978-2-916551-16-6



9 782916 551166
PRIX TTC : 17,00 €

